

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CONSTRUCTION IDENTITAIRE
DE SIX FILLES D'IMMIGRANTS MAGHRÉBINS
AU QUÉBEC

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
VÉRONIQUE PELLETIER

MAI 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Écrire un mémoire n'a pas été quelque chose de facile pour moi. Jamais je n'aurais cru faire une maîtrise un jour, faute d'être assez « intellectuelle » pour y arriver. J'ai toutefois réalisé que n'importe qui pouvait en être capable puisqu'il suffisait d'avoir un intérêt réel pour le sujet traité et la volonté d'investir du temps et des efforts. Beaucoup de travail quoi! Comme c'était du domaine du possible, j'y suis parvenue. Par contre, ça n'aurait sûrement pas été une aussi belle aventure sans certaines personnes qui m'ont encouragée, supportée et aidée.

Merci à :

Gaby Hsab, mon directeur de recherche et professeur au département de communication sociale et publique de l'UQAM, qui m'a guidée durant tout le processus, en restant patient malgré mes questionnements incessants et mes incertitudes.

Aux répondantes qui se sont prêtées à ma recherche et qui m'ont laissée pénétrer dans leurs mondes. Merci particulièrement à celles qui m'ont fait confiance au point de développer une amitié.

Mes parents qui ne m'ont jamais mis de pression et qui m'ont permis de venir à bout de ce projet dans le confort de leur maison.

Ma meilleure amie d'enfance, Geneviève Cousineau, qui m'a obligée à organiser ma pensée pour ensuite me prêter main-forte lors de l'écriture d'un chapitre que je n'arrivais pas à structurer.

Ma très bonne amie Annie Des Groseillers qui a pris le temps de me relire et de corriger mes fautes.

Ma sœur qui est un modèle de femme travaillante et appliquée.

Mes amis qui ont attendu patiemment que je réémerge de sous mes livres et mes papiers.

Pour tous les professeurs et « camarades de classe » que j'ai côtoyés durant ces deux années de maîtrise et qui m'ont aidée et inspirée d'une manière ou d'une autre.

Pour tout ceux qui, de près ou de loin, ont aidé à la réalisation de ce mémoire.

Merci à toi, qui te reconnais, de m'avoir soutenue et encouragée à continuer, et ce, malgré mes crises existentielles et mes envies de tout arrêter qui devaient être... assez insupportables.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	vii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I - LE CADRE THÉORIQUE.....	6
1.1 La culture, l'identité et la reconnaissance.....	6
1.1.1 Vision du monde et représentations.....	7
1.1.2 La rencontre des identités.....	8
1.1.3 Identité culturelle.....	11
1.1.4 Stratégies identitaires.....	13
1.2 L'interactionnisme symbolique : L'acteur et ses interactions.....	15
1.2.1 L'école de pensée.....	15
1.2.2 Identités et interactions.....	16
1.3 En bref.....	18
CHAPITRE II - LE CADRE MÉTHODOLOGIQUE.....	20
2.1 Buts et objectifs.....	20
2.2 Orientation de la recherche.....	21
2.3 La méthode.....	22
2.3.1 Le terrain.....	22
2.3.2 L'entrevue.....	23
2.3.3 Groupe d'individus ciblé.....	24
2.4 Portraits.....	27
CHAPITRE III - LA MISE EN CONTEXTE.....	30
3.1 L'immigration.....	30
3.2 Les modèles d'immigration.....	31
3.3 Histoire récente des migrations vers l'Amérique.....	33

3.4 Immigration au Canada.....	34
3.5 Le multiculturalisme canadien et sa place au Québec	36
3.6 Immigration au Québec.....	39
3.7 Survol de l'histoire de l'Algérie depuis l'indépendance	44
3.8 Survol de l'histoire du Maroc depuis l'indépendance.....	46
3.9 Communautés algérienne et marocaines du Québec.....	50
3.10 Religion musulmane.	52
CHAPITRE IV - LA PRESENTATION DES RESULTATS	54
4.1 Organisation des données recueillies	54
4.2 Perception de leur propre identité	55
4.2.1 Identité ethnoculturelle.....	55
4.3 Perception de leurs parents en tant qu'individus	59
4.4 Relations parents-enfants	61
4.4.1 Mensonges et non-dits.....	62
4.5 Rapport des parents avec leur culture	65
4.6 Rapport des répondantes avec leur culture d'origine.....	67
4.7 Valeurs et relations interpersonnelles	70
4.7.1 Les amis	70
4.7.2 Le couple.....	70
4.8 Perception de la culture et de la société québécoise	72
4.9 Perception de leur avenir	74
4.10 Bref	78
CHAPITRE V - L'ANALYSE ET L'INTERPRETATION	79
5.1 Composer avec deux cultures	79
5.1.1 Arriver à se définir en tant qu'individu	80
5.1.2 Vivre entre deux cultures	81
5.1.3 Rejeter ou adhérer à sa culture d'origine ?.....	83
5.1.4 Rejeter ou adhérer à la culture de sa société d'accueil ?	88
5.1.5 Trouver un juste milieu	90
5.2 Importance des interactions dans le processus identitaire.....	91
5.2.1 Relations familiales	91
5.2.1.1 Mentir par respect.....	94

5.2.2 Relations sociales	96
5.3 Le processus de construction identitaire	98
5.3.1 La fragmentation de l'identité	98
5.3.2 Vision d'avenir	100
5.4 Résumé	103
CONCLUSION.....	106
BIBLIOGRAPHIE	112
Livres et publications écrites	112
Références Internet	115

RÉSUMÉ

La construction ou reconstruction identitaire des enfants d'immigrants est un sujet d'actualité d'une importance majeure dans la société pluriculturelle qu'est le Québec. Cette réalité qu'on ne peut ignorer, et dans laquelle nous vivons a inspiré l'écriture de ce mémoire. Cette recherche exploratoire visait à comprendre comment les filles d'immigrants maghrébins musulmans, aujourd'hui âgées de 20 à 25 ans, nées au Québec ou arrivées en bas âge, construisent leur identité à travers leurs interactions sociales et familiales.

Nous nous sommes appuyés sur les apports théoriques d'auteurs tels Selim Abou, Carmel Camilleri, Edmond Marc Lipiansky, Hanna Malewska-Peyre, Isabelle Taboada-Leonetti, etc., ainsi que sur les travaux des chercheurs issus du courant de l'interactionnisme symbolique. Le choix de cette école de pensée s'explique par leur détermination à présenter l'homme non plus comme simple pion du système dans lequel il évolue, mais plutôt comme étant maître de ses actions, capable de réfléchir et d'interpréter le monde qui l'entoure en fonction des événements et de ses interactions.

Notre perspective de recherche a été de passer le plus de temps possible avec les jeunes femmes sélectionnées pour arriver à comprendre leur réalité et, par conséquent, leurs stratégies de construction identitaire. Par des rencontres, des activités et des interviews, nous avons tenté de percer leur monde pour comprendre la vision qu'elles ont de celui-ci et interpréter l'impact que le regard de l'« Autre » peut avoir sur ces dernières.

L'analyse et l'interprétation des données ont permis de saisir la réalité de jeunes femmes qui doivent composer avec deux cultures dont les valeurs ne correspondent pas toujours. De plus, elles ont démontré que toutes ces femmes ont plus d'une identité qui se construisent et se dévoilent chacune à leur tour en fonction du contexte, du besoin de reconnaissance, de l'interaction demandée et du regard des individus avec lesquels elles se retrouvent.

Nous avons remarqué que les stratégies identitaires utilisées, pour arriver à trouver un équilibre dans cette construction identitaire complexifiée par une double appartenance culturelle, sont combinées. En effet, c'est le mélange de stratégies qui permet aux jeunes femmes de trouver un juste milieu et d'éviter d'avoir à choisir entre l'une ou l'autre des cultures dans lesquelles elles baignent. Nos observations et les discours tenus par ces femmes ont démontré que, malgré le fait que certaines aient un intérêt plus marqué pour la culture québécoise, et les autres pour celle de leurs parents, elles possèdent toutes des éléments provenant des deux univers. L'interprétation des événements, les environnements fréquentés par les jeunes femmes et les individus qu'elles y ont rencontrés ont eu un très grand impact sur leur construction identitaire.

Ce processus, qui est vécu par tous les êtres humains, est doublement plus ardu lorsqu'un mélange de cultures se rajoute. Les valeurs et les visions du monde entrent en contradiction, et réussir à organiser une pensée peut devenir fastidieux. Toutefois, le résultat est peut-être d'autant plus gratifiant puisqu'il en ressort une grande richesse qui représente la réalité de plus en plus de jeunes dans nos sociétés contemporaines.

Mots clés : identité, culture, reconnaissance, interactionnisme symbolique, immigrants, musulmans, construction identitaire, Québec.

INTRODUCTION

Ceux parmi eux qui pourront assumer pleinement leur diversité serviront de « relais » entre les diverses communautés, les diverses cultures, et joueront en quelque sorte le rôle de « ciment » au sein des sociétés où ils vivent. (Maalouf p.46, 1998)

PROBLÉMATIQUE

CHOIX DU SUJET DE RECHERCHE

Le phénomène de construction identitaire est une partie intégrante du processus d'évolution de l'être humain. Tout individu se construit des identités qui se modifient sans cesse à travers le temps.

L'identité est à la base de toutes les relations et de tous les conflits, d'où l'intérêt que nous y portons. Se construire une identité est un processus complexe qui l'est d'autant plus lorsque la construction se fait entre deux cultures diamétralement opposées. Avec les flux migratoires qui s'opèrent partout dans le monde, ce processus est une réalité que nous ne pouvons ignorer.

Au Québec, le phénomène est fréquent étant donné le caractère multiethnique de la société. L'identité se construit ou se reconstruit dans le cœur et la tête d'un Canadien anglais, d'un Québécois dit « de souche » ou d'un nouvel arrivant et de ses descendants.

Celle qui nous importe dans le cadre de cette recherche est la construction identitaire des enfants d'immigrants qui sont de plus en plus nombreux au Québec. La réalité de tant de jeunes mérite d'être étudiée puisque ce sont eux, entre autres, qui sont l'avenir de la province. Il est important d'essayer de les comprendre et de réaliser à quel point leur quête identitaire peut être difficile.

LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE

La construction identitaire est un processus par lequel passent tous les êtres humains plusieurs fois dans leur vie. Il s'agit du ou des moments durant lesquels l'individu apprend à se définir ou se redéfinir en tant qu'être humain. C'est un processus continu, mais pas linéaire, qui dépend des expériences, des événements, des relations, des interactions, etc. Il s'agit d'un cheminement qui n'est jamais complet, puisqu'une évolution n'est jamais terminée.

Toutefois, l'adolescence est une période cruciale de ladite construction identitaire. Les jeunes commencent à s'affirmer en tant qu'individus et non plus seulement à travers leurs parents et amis. Ils commencent à assumer leurs goûts et leurs choix, ils aspirent à une vie qui leur ressemble, ils se détachent du noyau familial, bref, ils deviennent des adultes.

La construction identitaire est donc une étape normale et souhaitable dans l'évolution humaine. Par contre, elle peut être moins naturelle à des moments décisifs d'une existence comme lors d'une migration. Dans ce genre de situation, l'adaptation au changement implique parfois une reconstruction identitaire qui se traduit par un ajustement des comportements et des habitudes, qui permettra une meilleure intégration à la société d'accueil.

Bien que cette reconstruction identitaire soit partie intégrante du processus de migration, il ne faut pas oublier que celle-ci ne s'arrêtera pas seulement aux immigrants de première génération qui sont ceux qui ont effectué le déplacement. Tout en étant capables de créer un équilibre entre la vie qu'ils avaient dans leur pays d'origine et celle qu'ils vivent ensuite dans leur société d'accueil, les parents doivent être en mesure de

transmettre cet équilibre à leurs enfants nés ou arrivés en bas âge en territoire étranger. Ces immigrants, dits de deuxième génération, qui ont grandi et évolué dans la société d'accueil de leurs parents, n'ont pas les mêmes difficultés d'intégration et d'adaptation que ces derniers. Cependant, leurs défis, tout en étant différents, ne sont pas nécessairement moins grands. Ils grandissent au sein d'une famille et d'une communauté qui a des codes et des représentations qui se différencient de ceux de la société dans laquelle ils évoluent, et ils doivent jongler avec les deux.

La construction identitaire d'un enfant d'immigrants est complexe étant donné sa double appartenance culturelle. En plus de se construire une identité comme tout enfant – adolescent – jeune adulte de son âge, il se voit dans l'obligation de composer avec la culture de la société d'accueil, ainsi que celle de ses parents.

Cette addition d'environnements, qui entrent parfois en contradiction, complexifie inévitablement l'existence des enfants d'immigrants. Nous avons sélectionné un échantillon de jeunes provenant de différents milieux et ayant divers antécédents. Comme chaque individu est unique, il nous était impossible d'envisager une seule conclusion qui refléterait la réalité de toutes les actrices. En étant conscients de cette limite, nous avons décidé de restreindre le nombre de répondants et d'axer notre exploration sur le, ou les mondes, de jeunes femmes musulmanes dont les parents ont immigré au Québec. Le choix de s'arrêter uniquement aux femmes s'explique par l'écart probable qui existe entre le rôle et la place de celles-ci dans les sociétés d'origines de leurs parents et au Québec. Le travail de reconstruction identitaire d'une jeune femme qui a passé son enfance dans une société distincte de la société québécoise, n'est pas le même que pour une autre qui y a été élevée. Cette évidence nous a permis de préciser encore plus notre recherche en fonction de nos intérêts personnels. En effet, nous avons décidé de circonscrire le choix des actrices à de jeunes femmes nées au Québec ou arrivées en bas âge, c'est-à-dire éduquées dans la province, et ce, pour que tous leurs souvenirs y soient reliés.

Tous ces facteurs ont donc été pris en considération dans le but d'arriver à préciser notre question de recherche, et par conséquent de structurer notre travail.

QUESTION DE RECHERCHE

Les réalités des femmes qui composent avec deux cultures, ce qui n'est pas sans obstacle et sans peines, se retrouvent au cœur d'un processus de reconstruction identitaire complexifié par cette double appartenance.

Dans l'optique d'arriver à comprendre leurs difficultés, leur vision du monde, des relations, de la famille, etc., nous interpréterons leurs perceptions, leurs discours, leurs actions et leurs interactions. L'intérêt que nous portons à leurs perceptions, et par conséquent leurs interprétations du monde qui les entoure et des relations qu'elles entretiennent, s'explique par le fait que les êtres humains interagissent et construisent leur identité en fonction de ces interprétations et ces relations. À cela s'ajoute le fait qu'elles sont femmes et qu'elles n'ont pas nécessairement les mêmes réactions que les hommes, leurs réflexions et agissements étant différents. Au Québec, elles ont une multitude de possibilités qu'elles n'auraient peut-être, par conséquent, pas dans leur pays d'origine, ce qui leur donne une représentation du monde divergente de celle de leurs parents dont les valeurs ne correspondent pas nécessairement avec celles du Québec.

Pour arriver à répondre à nos interrogations et avoir une ligne directrice dans la recherche, le terrain et l'écriture, nous avons formulé notre question ainsi :

Comment les filles d'immigrants maghrébins musulmans, aujourd'hui âgées de 20 à 25 ans, nés au Québec ou arrivés en bas âge, construisent-elles leur identité à travers leurs interactions¹ sociales et familiales?

HYPOTHÈSE

Une hypothèse est ardue à émettre étant donné l'unicité de chaque individu. Des traits particuliers différencient chaque communauté, chaque groupe ethnique, voire chaque être humain. En accord avec ce point de vue, il est inévitable que notre hypothèse ne puisse

¹ Par interactions, nous entendons les échanges, les discussions, tout ce qui met les actrices en relation avec d'autres individus, que ce soit par les gestes, la parole ou simplement un regard.

regrouper toutes les possibilités de réponses et d'observations que nous obtiendrons, et de toute façon tel n'est pas le but de ce travail.

En tenant compte de ces limites, l'hypothèse que nous formulons est la suivante. Dans une société multiethnique comme celle du Québec, il est possible de garder bien ancrées les racines d'une culture étrangère. Toutefois, la diversité qu'offre la province peut séduire les filles d'immigrants maghrébins musulmans élevées au sein d'une dynamique familiale différente. Pour vivre « à la québécoise », les jeunes femmes devront savoir agir selon les contextes. Tournées vers la culture de leurs parents à la maison, elles se sentiront plus libres de vivre selon leurs désirs hors du foyer familial.

ÉLABORATION DU TRAVAIL DE RECHERCHE

Pour arriver à répondre à notre question de recherche de manière structurée, nous diviserons le mémoire en cinq chapitres. Tout d'abord, il est nécessaire d'exposer nos appuis théoriques qui serviront de repères au moment de l'analyse et de l'interprétation des données recueillies. Ce cadre théorique sera suivi du cadre méthodologique qui exposera notre méthode de cueillette de données, d'interview et d'analyse, tout en établissant notre échantillon.

Par la suite, nous ferons une mise en contexte des réalités canadiennes, québécoises, algériennes et marocaines pour bien connaître les ancrages historiques et culturels des environnements des actrices qui sont concernées par ce travail. Nous poursuivrons avec la présentation des résultats pour ensuite terminer avec l'analyse et l'interprétation des données recueillies.

CHAPITRE I

LE CADRE THÉORIQUE

Dès le début de la vie, le regard de l'autre renvoie à chacun une image, une personnalité, des modèles culturels et des rôles sociaux que le sujet peut rejeter ou accepter, mais par rapport auxquels il ne peut éviter de se déterminer. Au sein des réseaux d'interaction, familiaux et sociaux, qui situent un individu dans le monde à chaque moment de sa vie, se construit et se reconstruit inlassablement l'ensemble de traits qui le définit, par lequel il se définit face aux autres, et est reconnu par eux. (Lipiansky, 1990, p.22)

Ce chapitre expose les appuis théoriques de notre sujet de recherche. Les concepts de culture, d'identité et de reconnaissance seront définis et expliqués en relation avec l'acteur et ses interactions. L'interactionnisme symbolique constituera le pilier central de notre cadre théorique et divers auteurs viendront compléter et enrichir celui-ci. La solidité de la base théorique est impérative puisqu'elle représente la référence pour l'analyse et l'interprétation des données de cette recherche exploratoire.

1.1 LA CULTURE, L'IDENTITÉ ET LA RECONNAISSANCE

La culture influence l'identité. L'identité se forge et se façonne selon les interactions et les contextes. Les contextes influencent la façon dont un individu cherche à être reconnu. La reconnaissance est nécessaire à l'homme, car elle lui prouve son existence. En somme, l'identité se construit au fil des expériences vécues, dans le cadre d'une culture

commune qui encourage la communication et donc l'interaction avec autrui, ce qui vient confirmer l'existence du sujet et nourrir son besoin de reconnaissance.

1.1.1 VISION DU MONDE ET REPRÉSENTATIONS

Dans ce mémoire, nous utilisons et comprenons le terme *culture* au sens anthropologique. Ce choix s'explique par l'utilisation qu'en font des auteurs tels que Carmel Camilleri, Selim Abou, Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky dont les travaux servent d'appuis théoriques importants à notre recherche. Ce sens anthropologique désigne à la fois :

les modes de vie d'un groupe social; ses façons de sentir, d'agir ou de penser, son rapport à la nature, à l'homme [...] La culture recouvre aussi bien les conduites effectives que les représentations sociales et les modèles qui les orientent (systèmes de valeurs, idéologies, normes sociales...). (Ladmiral et Lipiansky, 1989, p.8)

Selon Carmel Camilleri (1989), la culture est un produit de la créativité humaine qui limite et discipline le développement humain. Elle n'est ni fixe ni immuable et Selim Abou la considère comme un attribut universel de l'homme en décrivant l'être humain comme un *animal constructeur* de culture (1986). Selon Stuart Hall (1997), c'est grâce à la culture que l'on est capable de comprendre le monde et que l'on arrive à lui donner un sens.

En construisant un système de référence, la culture produit le sens qui permet la communication. Cette communication est elle-même une forme d'expression qu'a l'homme. Celle-ci est établie en fonction du lien qu'il entretient avec son environnement, avec lui-même et avec son imagination. Il est donc inutile de vouloir la rationaliser ou lui donner une fonction précise. Nous pouvons tenter de définir et d'expliquer ce que sont les cultures, ce qu'elles représentent, à quoi elles servent, etc. Toutefois, celles-ci sont beaucoup trop complexes pour être comprises en totalité à moins d'y baigner et de voir comment les gens l'intègrent à leur vie. La compréhension de ce qu'est la culture peut devenir plus juste et plus précise avec le temps. Elle n'est cependant jamais totalement acquise, puisque les cultures se construisent, se déconstruisent et se reconstruisent en fonction des événements, des contextes, des rencontres, etc.

Parce qu'il reflète et perpétue le développement de l'homme par rapport à lui-même et à son environnement et qu'il fixe les bases de la communication au sein d'un groupe linguistique, le système culturel est l'un des enjeux centraux de la construction identitaire d'un groupe ou d'un individu. C'est donc par la connaissance de la culture d'un individu que nous pouvons mieux saisir la manière d'être de ce dernier. C'est pourquoi Margalit Cohen-Emerique (1989) explique qu'il est important que les gens soient ouverts aux cultures qui ne sont pas les leurs, puisqu'une méconnaissance de celles-ci peut mener à de mauvaises interprétations et des conflits. Bien que Camilleri (1989) affirme que la culture a un rôle social de médiateur et d'intégrateur (les représentations communes l'emportant souvent sur celles qui divisent), elle peut, dans une société multiculturelle, diviser et isoler parce qu'elle représente la différence.

Les rapports que l'homme entretient avec son environnement et les gens qu'il côtoie ainsi que sa façon de penser et de gérer ses représentations sociales, ses valeurs et les normes sociales varient d'une culture à l'autre. Même si les groupes culturels s'influencent et s'empruntent certains éléments, les cultures ne peuvent pas être confondues. Selon les linguistes américains E. Sapir et B.L. Whorf, c'est la :

structure morpho-syntaxique de la langue qui traduit les modes de pensée et qui reflète la « vision du monde » propre à une civilisation donnée. L'environnement et la réalité sociale seraient en partie construits à partir des habitudes linguistiques qui caractérisent chaque culture. Le passage d'une langue à l'autre suppose ainsi le passage à d'autres formes de culture. (cité dans Ladmiral et Lipiansky, 1989, p.97)

L'immigrant aura donc inévitablement besoin, à son arrivée dans sa société d'accueil, d'adapter sa culture à celle du groupe majoritaire, de repenser et reconstruire sa « façon d'être », c'est-à-dire son identité dans le but de s'intégrer et, ultimement, d'être reconnu par ses pairs.

1.1.2 LA RENCONTRE DES IDENTITÉS

Si la culture revêt un aspect si important dans la construction identitaire d'un individu, c'est qu'elle permet entre autres la communication, et c'est justement grâce à la communication, au rapport à l'autre, que se construit une identité.

Hanna Malewska-Peyre (1990, p.112) définit l'identité comme étant : « un ensemble organisé (structuré) des sentiments, des représentations, des expériences et des projets d'avenir se rapportant à soi. » Devereux, anthropologue franco-américain, décrit la structure de l'identité comme une boîte à outils : « chaque "outil" étant un élément identitaire que le sujet choisit en fonction de son adéquation à "l'opération" demandée, autrement dit, suivant la situation d'interaction dans laquelle il est. » (cité dans Taboada Leonetti, 1989, p.95) De son côté, Camilleri (1989, p.43) affirme que l'identité de l'individu est « ce qui en nous demeure le même, car le caractère de l'identité est la constance. » Les individus négocieraient le nouveau (ce qui leur était jusque-là inconnu) avec l'ancien (ce qui leur est familier), et donc l'absorption du nouveau et le changement ne feraient pas d'eux des gens différents, d'où la notion de constance.

Peu importe notre façon de se la représenter, l'identité se forge grâce à l'addition des expériences d'un individu dans son contact avec l'« Autre », car l'identité se construit et se définit seulement dans son rapport avec une autre identité. Pas de « je » sans « tu ». De l'interaction naît une reconnaissance mutuelle, et c'est la reconnaissance qui permet une prise de conscience du « moi ».

L'homme est un animal social et pour exister socialement, il faut être reconnu par les autres. Dans ce sens, on comprend que la reconnaissance est un besoin humain fondamental. Ce besoin est si fort qu'il est l'une des motivations principales de la communication et des interactions. En parlant de la reconnaissance, Tzvetan Todorov affirme que :

Celle-ci est en effet exceptionnelle à double titre. D'abord par son contenu même : c'est elle qui marque, plus qu'aucune autre action, l'entrée de l'individu dans l'existence spécifiquement humaine. Mais elle a aussi une singularité structurelle : c'est qu'elle apparaît, en quelque sorte, comme le double obligé de toutes les autres actions. (1995, p.95).

La reconnaissance est liée à tous les gestes posés et discours prononcés. Elle est au cœur de toute interaction puisque « toute coexistence est une reconnaissance ». (Todorov, 1995, p.95) « Cette identification respectueuse (de soi par autrui et d'autrui par soi) apparaît comme l'un des enjeux fondamentaux de l'interaction qui comporte toujours le risque de ne pas se

voir confirmer l'identité que l'on revendique et par là de "perdre la face" ». (Lipiansky, 1990, p.175)

Freud affirme au sujet de l'identification que ce « n'est pas une simple imitation, mais une appropriation fondée sur la prétention à une étiologie commune; elle exprime un "tout comme si" et se rapporte à un élément commun qui demeure dans l'inconscient. » (cité dans Caïn, 1978, p.12) Selon lui, l'identification est un processus, alors que l'identité est un produit, un résultat de plusieurs identifications. L'identité est le tout organisé des identifications qui donne un sentiment d'unité à un individu et qui lui permet de se définir et d'interagir selon ce qu'il est. La communication est impossible sans identité et sans identification des personnes qui communiquent. L'individu doit être capable de définir son identité s'il veut être en mesure de la mettre en lumière lors de ses interactions.

Ceci explique en quoi une émigration peut s'avérer complexe. En effet, en plus de changer d'environnement, de devoir adapter sa culture à cet autre environnement, d'être confronté à d'autres cultures, l'individu perd la reconnaissance à laquelle il était habitué et le groupe auquel il s'identifiait. Ceci peut parfois provoquer chez lui un sentiment d'inexistence. Se reconstruire une identité dans un environnement où on ne nous reconnaît pas est une tâche extrêmement ardue qui peut créer une confusion et certainement une frustration.

Pour reconnaître quelqu'un et sa culture, nous l'avons vu, il faut faire un effort de compréhension.

Reconnaître l'autre comme différent, c'est accepter de relativiser mon propre système de valeurs; c'est admettre qu'il puisse y avoir d'autres motivations, d'autres références, d'autres habitudes que les miennes; c'est éviter d'interpréter les comportements de l'étranger dans mon propre langage pour tenter de comprendre la signification qu'ils revêtent pour lui-même. (Ladmiral et Lipiansky, 1989, p.142)

La reconnaissance identitaire est un phénomène qu'explique Margalit Cohen-Emerique dans son article *Travailleurs sociaux et migrants, la reconnaissance identitaire dans le processus d'aide* (1989), en soulignant qu'elle permet à l'individu de développer sa dignité grâce à une démonstration d'acceptation, de confiance et d'écoute par l'« Autre ».

Autrement, lors d'une interaction bloquée par des filtres, par exemple les préjugés ou les stéréotypes, l'individu risque d'être privé de reconnaissance et conséquemment être influencé négativement dans sa construction identitaire par rapport audit « Autre ». La reconnaissance est donc un élément nécessaire à la réussite de l'intégration et de la reconstruction identitaire d'un immigrant et elle se divise en deux étapes, soit : la reconnaissance d'une existence et la confirmation de la valeur d'un individu. (Todorov, 1995) Ces étapes se déroulent évidemment plus aisément entre les membres d'une même culture puisque leurs représentations sont semblables, contrairement à deux individus ayant des identités culturelles distinctes.

En somme, la culture est un ensemble complexe de références construit par l'homme, qui lui permet de se représenter le monde et ainsi communiquer, d'entrer en rapport avec un autre, ce qui a pour effet de lui confirmer son existence et de l'aider à se forger une identité propre par opposition à cet autre. Il existe plusieurs types d'identité : personnelle, sociale, culturelle, etc. Plus celles-ci se précisent, plus la communication est facilitée, car l'individu n'a pas à constamment se redéfinir au cours d'une interaction. Par contre, tout en étant nécessaire à la communication, l'identité spécifiquement culturelle peut la freiner. Malgré les multiples possibilités d'interactions, les différences entre appartenances culturelles, notamment le langage, peuvent représenter des obstacles à une communication réussie, et par extension, à la reconnaissance mutuelle.

1.1.3 IDENTITÉ CULTURELLE

La façon de se représenter le monde, de le comprendre, dépend du milieu dans lequel l'individu évolue, du sens qu'il donne aux choses et aux événements. Chaque individu a une vision du monde qui lui est propre selon ses cadres de référence. Conséquemment, l'interprétation de ce monde peut être différente et cette différence peut se transformer en conflit. Est-ce qu'un individu peut trouver un équilibre entre sa vision du monde et les différentes représentations du nouvel environnement dans lequel il évolue? La représentation est essentielle à tout le processus à travers lequel le sens est produit et échangé entre les membres de la même culture; que ce soit à l'aide d'images, de signes et de langage. Deux individus faisant partie de la même culture et ayant une langue commune pourront échanger plus facilement que deux individus de cultures différentes. En effet, ils

interpréteront les signes de façon souvent similaire vu leur environnement commun, d'où l'importance de l'identité culturelle. C'est par les interactions, par le langage et la gestuelle, que les êtres humains communiquent entre eux et donc, se reconnaissent. Grâce aux codes, qui sont un « système de symboles destiné à représenter et à transmettre une information » et aux unités de sens qui, elles, sont une « idée ou ensemble d'idées intelligible que représente un signe ou un ensemble de signes » les gens peuvent fonctionner ensemble et communiquer malgré leurs différences culturelles et langagières. (Le Petit Robert, 1990, p.330 et 1797)

L'identité culturelle implique une différence par rapport à une autre culture, et c'est la crainte de cette différence qui incite souvent les gens à se mettre en mode d'autodéfense pour faire face à la menace, freinant du même coup la communication. Dans le cas de l'immigration, il s'agit en fait d'un affront entre les systèmes culturels. (Camilleri, 1989) Les individus s'identifient à un système et veulent naturellement le défendre. Chaque individu a une identité culturelle qui est plus ou moins forte selon les contextes et les groupes d'appartenance. Selim Abou explique que « l'identité culturelle plonge ses racines dans l'identité ethnique » (1986, p.44). Elle est le résultat de la façon dont se vivent et s'intègrent les identités ethniques.

L'identité culturelle s'appuie sur des facteurs objectifs, comme l'héritage de l'histoire, le cadre politique, les origines ethniques, les traditions, la langue, la religion... Mais elle repose tout autant sur des éléments subjectifs qui s'inscrivent dans la conscience des membres d'une communauté; elle existe d'abord sous forme de représentation sociale qui permet à une collectivité de se définir et de se faire reconnaître par les autres; cette représentation est faite d'images, de symboles, de stéréotypes, de mythes originaires, de récits historiques qui offrent à la conscience collective une figuration de sa « personnalité » et de son unité. (Ladmiral et Lipiansky, 1989, p.9)

Cependant, dans les sociétés d'immigration, comme le pluriculturalisme est omniprésent, l'identité se construit au sein de plusieurs cultures, rendant possible sa fragmentation en de multiples identités qui seront utilisées selon les contextes et les publics. En effet, dans une société pluriethnique comme la nôtre, il est difficile d'avoir une seule allégeance ethnoculturelle. Un individu peut avoir deux ou plusieurs identités qui vont, ensemble, former l'identité que Abou qualifie de « globale » (1986).

L'interprétation du monde des différents acteurs combine parfois deux modes de représentation, des significations différentes, des interactions plus ou moins faciles, etc. Comment arriver à tout faire fonctionner ensemble?

En réponse aux problèmes de communication, et donc éventuellement de reconstruction identitaire et de reconnaissance pour un immigrant, posés par la différence culturelle, les immigrants adoptent, consciemment ou non, des stratégies pour réussir à s'adapter. Les stratégies sont des mécanismes de défense qui sont utilisés en réaction à l'« Autre » et à ses perceptions. Elles visent à changer sa perception de la réalité (individuelle ou collective) pour arriver à se sentir mieux.

1.1.4 STRATÉGIES IDENTITAIRES

Malewska-Peyre (1990) parle de stratégies intérieures, extérieures et intermédiaires. Les stratégies *intérieures* consistent à oublier ou à refouler la réalité pour éviter la souffrance. Avec les stratégies *extérieures*, l'individu tente de ressembler le plus possible au groupe majoritaire, que ce soit physiquement ou culturellement. Finalement, pour les stratégies dites *intermédiaires*, elles visent l'intégration et non l'assimilation des individus à un groupe et elle se fait souvent de manière inconsciente.

L'auteure Isabelle Taboada Leonetti, pour sa part, développe neuf stratégies identitaires que les minorités utilisent pour défendre cette image différente d'eux-mêmes. Ce sont les tactiques qui sont employées (à des niveaux culturel, institutionnel et politique) devant l'obligation d'endosser une identité qui ne leur correspond pas nécessairement pour arriver à gérer leur nouvelle identité. Voici les principales stratégies identitaires identifiées par Leonetti (1989) :

— L'*intérieurisation* où l'individu accepte son identité ethnique et l'intériorise sans remettre en cause le discours qui le classe. Il se considère donc comme un immigrant.

— La *surenchère* où il accepte, assume et a intériorisé l'identité qu'on lui a attribuée, mais en renforçant ses stigmates. L'individu croit mériter l'image qu'on a de lui, car il l'attribue à un ordre naturel.

— Le *contournement* lorsque l'individu devient presque invisible, qu'il se fond dans la masse tout en étant capable de préserver sa culture.

— Le *retournement sémantique* où l'identité attribuée par la majorité est acceptée, même avec ses traits stigmatisés. Il y a toutefois un renversement sémantique de ceux-ci qui rend positif ce qui est négatif. Cette stratégie est fréquemment utilisée comme défense face à la discrimination.

— L'*instrumentalisation* de l'identité assignée lorsque les individus acceptent l'identité qu'on leur attribue en reconnaissant le rapport de force inégal dans lequel ils se trouvent, mais surtout, car ils s'en servent à leur profit.

— La *recomposition identitaire* lorsqu'une nouvelle identité collective est produite.

— L'*assimilation au majoritaire* lorsque la personne se distancie, voire rejette son groupe identitaire minoritaire dans le but d'arriver à s'intégrer dans le groupe majoritaire.

— Le *déni* lorsque les gens rejettent l'identité qu'on leur attribue puisqu'ils ne s'y reconnaissent pas.

— L'*action collective* qui vise à transformer les rapports sociaux qui déterminent les conflits de statuts.

Ces stratégies sont développées autour d'une identification à un groupe précis, soit celui d'origine de l'immigrant ou celui de la majorité du pays d'accueil. On le constate, elles sont toutes influencées par le rapport à l'autorité, le changement de rôle d'un immigrant dans sa nouvelle société, la confrontation qu'il entretient avec celle-ci et la double appartenance culturelle. Bref, tous ces éléments influenceront leur choix de stratégie et inévitablement leur travail de construction identitaire.

Étant donné l'importance de l'acteur et de ses interactions pour notre sujet de recherche, les travaux des chercheurs du courant de l'interactionnisme symbolique de l'École de

Chicago serviront aussi d'appuis théoriques lors de notre analyse et interprétation des données.

1.2 L'INTERACTIONNISME SYMBOLIQUE : L'ACTEUR ET SES INTERACTIONS

L'interprétation est une notion clé de l'interactionnisme, elle fait de l'individu un acteur de son existence et non plus un agent aux comportements régis de l'extérieur. En interprétant la situation ou en la définissant, pour reprendre la formule de W. Thomas, l'individu en pèse les implications et agit en conséquence. Les autres à leur tour interprètent simultanément les données qu'ils perçoivent. Le lien social découle de ce processus permanent. (Le Breton, p.49, 2004)

1.2.1 L'ÉCOLE DE PENSÉE

L'interactionnisme symbolique est un courant issu de l'École de Chicago qui s'inspire du pragmatisme qui, déjà, accorde à l'homme la responsabilité de ses actions en rejetant l'idée de se référer à l'instinct, la race, la nature humaine, etc., pour expliquer des comportements ou des façons de penser. Les chercheurs s'attardent aux relations interindividuelles plutôt qu'aux notions telles que le système social, celui-ci étant une structure changeante qui se crée et se recrée à travers les interactions et les interprétations.

Le monde social fonctionne, selon eux, grâce aux interprétations que font les acteurs de leurs expériences (d'où leur importance), puisqu'ils sont en mesure de réfléchir, de prendre des décisions, et ce même si le contexte dans lequel ils se trouvent peut les influencer. Les individus sont en mesure, grâce aux significations qu'ils donnent au monde qui les entoure et découlant de leurs interactions, de s'adapter et de s'ajuster les uns aux autres en modifiant leurs comportements.

1.2.2 IDENTITÉS ET INTERACTIONS

Selon l'une des propositions de G.H. Mead, qui est un inspirateur de l'interactionnisme symbolique, il existe un « je » qui représente la perception qu'un individu a de lui-même comme un tout, et un « moi » qui est la définition qu'un individu

a de lui-même en fonction de symboles, de leur sens et de leur valeur. Le « je » et le « moi » sont continuellement en interaction, car : « Le “je” est la réponse de l’organisme aux attitudes des autres; le “moi” est l’ensemble organisé d’attitudes que je prête aux autres. Les attitudes des autres constituent le “moi” organisé. Et on réagit alors face à cela en tant que “je”. » (Le Breton, 2004)

Contrairement à Freud, Mead considère l’identité comme un processus plus qu’un produit qui se construit à travers l’interaction sociale puisqu’elle « se développe chez un individu donné comme résultat des relations que ce dernier soutient avec la totalité des processus sociaux et avec les individus qui y sont engagés. » (citer dans Lipiansky, 1990, p.174)

Non seulement le sujet est le plus apte à interpréter le monde dans lequel il évolue, mais il est aussi, selon le sociologue canadien Erving Goffman, en mesure de contrôler l’image de lui-même qu’il veut projeter. En construisant ses personnages, et donc ses multiples identités, l’acteur contrôle les impressions qu’il veut donner et il arrive à ajuster ses comportements à ce qui est socialement accepté.

Goffman distingue deux identités sociales : *l’identité virtuelle* et *l’identité réelle*. *L’identité virtuelle* est le résultat ou plutôt la conséquence du regard des « autres ». Ce sont des projections qui sont faites avec les attributs moraux ou physiques des individus. *L’identité réelle*, elle, « cristallise le sentiment que possède de lui-même l’individu en fonction des attributs effectivement possédés. » (Le Breton, 2004, p.137) L’écart entre ces deux types d’identités ne doit pas être trop grand sinon cela peut nuire à l’identité sociale. Le danger est que, dans un contexte où l’individu se retrouve avec des gens faisant partie de deux groupes différents, il est pris avec plus d’une identité à la fois. En effet, certains connaîtront sa réelle identité, alors que d’autres seront familiers avec son identité *virtuelle*. L’individu se retrouve pris avec un stigmate qui pèse sur lui puisqu’il découle d’un jugement social qu’il peut avoir de la difficulté à gérer. L’« Autre » occupe une place de choix dans la construction identitaire, le maintien de l’identité et ses modulations.

Goffman donne une définition du sujet centrée sur le point de vue de l’autre. Le sujet goffmanien n’est pas divisé par l’inconscient, mais par le regard d’autrui qui lui ôte

ses prérogatives et limite son champ de manœuvre. La multitude des rôles assumés suggère un feuilletage de l'identité qui engage dans une situation une modeste part de soi, non sans se tenir sur ses gardes. [...] L'identité individuelle n'est pas substantielle, mais circonstancielle, faite de différentes facettes. Elle est le résultat de la confrontation de définitions de soi revendiquées et attribuées. (Le Breton, 2004, p.139)

Selon les chercheurs du courant interactionniste, la base de ce qu'est un individu et de ce qu'est son identité reste intacte malgré le temps qui passe, les événements et les rencontres. Toutefois, ils défendent l'idée selon laquelle cette identité est flexible pour les raisons énumérées plus haut. Ces derniers parlent d'un *soi* qui est réflexif :

Sujet et objet de la connaissance, il s'invente et se remanie au fur et à mesure de l'avancée de l'interaction. Il n'est ni dans l'esprit ni dans l'objet, mais dans l'entre-deux, dans le mouvement qui ne cesse de relier l'individu à l'objet ou à la situation. Le soi est le foyer de l'élaboration du sens et du comportement, et de leur réajustement permanent au fil des circonstances. Pièce maîtresse de la relation sociale [...] Un soi sans autre est impensable. (Le Breton, 2004, p.65)

Le *soi* se construit donc grâce aux interactions qui se font avec les autres. Il est le *foyer du sens* (Le Breton, 2004, p.63) qui détermine le rapport au monde qu'a un individu tout en dirigeant ses gestes et ses pensées. Il s'agit aussi du résultat des différentes expériences vécues. L'entourage de l'individu (gens qui sont significatifs à différents niveaux dans la vie de ce dernier) représente un soutien important dans l'affirmation de l'identité puisqu'il maintient le sentiment du *soi*. Si l'« Autre » est nécessaire à la construction du *soi*, l'action qui reste individuelle dans ce processus, c'est la capacité de se créer une multitude de *soi* qui interagissent selon les contextes et les publics comme le fera, par exemple, un enfant d'immigrant qui vit et agit différemment à la maison et avec ses amis. L'important est que cet ensemble de différents *soi* qui composent un individu soit compris par celui-ci et qu'il ne s'y perde pas. Cette ouverture sur le monde extérieur, cette addition d'expériences, donc la construction du *soi*, est possible grâce au langage, car il permet une prise de conscience. En effet, selon Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky, le langage est créateur, il est porteur de représentations sociales et il est un mode d'accès à la culture. C'est dans le discours que l'enfant développe son identité, que les groupes trouvent leur unité et qu'ils se différencient des groupes environnants.

Les chercheurs du courant interactionniste accordent donc une place théorique majeure à l'acteur social dans leurs méthodes de recherche en le considérant comme le meilleur interprète du monde qui l'entoure. L'interactionnisme symbolique est une sorte de chantier sur lequel les chercheurs tentent de saisir et de comprendre les significations exactement comme elles sont perçues et vécues par les acteurs à travers leurs interactions.

1.3 EN BREF

L'intérêt que nous portons à ce courant de pensée s'explique par le fait qu'il place l'individu et ses interactions au centre de toutes ses réflexions. Les êtres humains ne sont plus de simples pions, mais plutôt des acteurs actifs qui se construisent à travers leurs relations et donc, leurs interactions. Toutefois, il est important de combiner cette vision des individus et de leurs interactions avec les explications d'auteurs précédemment cités en ce qui a trait à l'identité, la culture et la reconnaissance. En effet, puisque tous ces éléments sont à la base de toutes interactions, c'est grâce à ceux-ci que le tout se complète et forme un ensemble cohérent.

Le système culturel dans lequel les gens vivent et évoluent est directement lié à l'identité culturelle de ces derniers. Il reste donc un enjeu central de la construction identitaire, puisqu'il influence à petite ou à grande échelle la façon dont ceux-ci interpréteront le monde qui les entoure. Cette interprétation modèle la vision du monde qu'ont les individus, et influence leur façon de se comporter lors de leurs interactions. Cette perception dépend aussi de la construction de l'identité qui, elle, est directement reliée au regard des autres et au besoin de reconnaissance qui est un besoin humain fondamental.

Comme l'affirment plusieurs auteurs antérieurement cités, l'identité est un tout organisé de plusieurs identifications, qui permet à un individu de se définir et d'agir en fonction des contextes et du regard des autres pour être accepté et reconnu. Cette capacité de s'ajuster, qui s'explique par une connaissance de ses multiples identités, permet d'arriver au résultat souhaité : la capacité d'interagir et de communiquer.

Les individus sont donc, comme l'expliquent les interactionnistes, en mesure d'interpréter et de réfléchir sur leur environnement pour se créer une vision du monde qui leur est propre, et agir en fonction de l'image et des impressions qu'ils veulent projeter. Si cela est vrai, l'échange est tout de même plus facile entre des gens provenant de la même culture.

Les appuis théoriques exposés, nous tenterons maintenant d'analyser le discours des actrices à travers leurs interactions et l'interprétation qu'elles font du monde dans lequel elles vivent. Toutefois, avant d'exposer les informations recueillies, arrêtons-nous sur la méthodologie qui nous permettra une analyse et une interprétation structurées.

CHAPITRE II

LE CADRE MÉTHODOLOGIQUE

Ce chapitre expose la méthodologie de notre recherche de terrain. Nous exposerons nos buts, nous justifierons le choix d'orientation de la recherche, nous expliquerons les étapes de celle-ci, nous ferons le portrait de nos actrices, nous expliquerons le choix de l'entrevue semi-dirigée et les thèmes choisis pour structurer le travail.

Dans le cadre de la recherche que nous entreprenons, nous voulons essayer d'interpréter une ou des réalités sociales selon la perspective des sujets impliqués. Nous tenterons de saisir la réalité subjective des actrices et de comprendre la dynamique qu'elles entretiennent avec leur entourage et le système social.

2.1 BUT ET OBJECTIFS

Notre but avec ce travail est d'arriver à voir comment les actrices sociales que nous avons sélectionnées expriment et construisent leur identité dans le ou les contextes dans lesquels elles se trouvent. Nous tenterons de comprendre le processus de construction identitaire qui s'opère en fonction de la perception du monde qu'elles ont, les gestes

qu'elles ou leur entourage posent, les relations qu'elles développent et entretiennent, les interactions qu'elles vivent, les discours qu'elles tiennent, etc.

Les objectifs de notre recherche de terrain sont :

- 1) Comprendre les stratégies de reconstruction de l'identité qu'ont ces jeunes femmes de 20 à 25, ans et qui leur permettent de trouver leur propre zone de confort;
- 2) Comprendre comment celles-ci réussissent à composer avec deux cultures, deux milieux et deux regards différents;
- 3) Comprendre comment elles vivent leur différence et comment elles entrevoient leur avenir.

Afin de pouvoir répondre à ces objectifs, nous avons opté pour une recherche de type qualitative qui nous laisse une certaine liberté d'action puisque nous n'aspérons pas à des résultats qui soient exhaustifs.

2.2 ORIENTATION DE LA RECHERCHE

Notre recherche sera qualitative et plus précisément compréhensive, exploratoire et ouverte puisque nous cherchons à comprendre un phénomène humain en interprétant les données recueillies auprès de quelques jeunes femmes. Chaque actrice est unique et a sa propre façon d'être, d'agir et de penser. Nous voulons aller chercher le point de vue de chacune d'elles par le biais de rencontres et d'entrevues. L'objet de notre recherche ne peut pas être étudié de façon objective étant donné la place qui est donnée à l'interprétation. Comme mentionné précédemment, nous ne cherchons pas des résultats exhaustifs, nous voulons simplement comprendre quelques réalités individuelles d'enfants d'immigrants maghrébins.

Une recherche qualitative de nature exploratoire permet de se familiariser avec les gens et leurs préoccupations [...] Une recherche descriptive posera la question des mécanismes et des acteurs (le comment et le qui des phénomènes); par la précision de détails, elle fournira des informations contextuelles qui pourront servir de base à

des recherches explicatives plus poussées. Cependant, elle est la plupart du temps complète en elle-même et n'a pas nécessairement besoin d'être poursuivie par d'autres chercheurs au moyen d'autres techniques. (Poupart et *al.*, 1997, p.88)

2.3 LA MÉTHODE

Étant donné notre choix de recherche et les objectifs qui ont été fixés, nous utiliserons la recherche documentaire pour établir notre cadre théorique et notre mise en contexte. Pour le terrain, il s'agira de l'observation directe, du journal de bord, ainsi que les entrevues semi-dirigées. Comme nous désirons comprendre la reconstruction identitaire de nos actrices, en relation avec le contexte dans lequel elles se trouvent et évoluent, les méthodes les plus appropriées restent définitivement celles-ci.

2.3.1 LE TERRAIN

Sans faire un terrain aussi poussé que Thomas et Znaniecki dans leur ouvrage *The Polish Peasant*, il est impossible de minimiser l'importance de cette étape du travail. En effet, il est nécessaire de passer le plus de temps possible avec les actrices dans les endroits qu'elles ont l'habitude de fréquenter, et ce, pour créer un sentiment d'aisance qui permet de recueillir des réponses qui ne sont ni contrôlées ni artificielles.

Il est donc important de passer du temps avec les sujets pour leur parler, les interroger, les observer interagir, etc. Ces observations auront lieu sur leur lieu de travail, dans des cafés, des bars, des restaurants, des appartements d'amis, etc., lors de rencontres ou d'activités. Même si nous savons qu'une importante partie de nos citations proviendront des entrevues effectuées, d'autres seront aussi notées lors de nos nombreuses rencontres. L'information vient de partout, à tout moment, et il faut savoir la collecter.

Suite aux observations, nous écrivons tout ce qui a pu retenir notre attention, de ce qui nous a semblé le plus banal à ce qui nous a paru le plus important. Nous ferons de même en retranscrivant toutes les entrevues qui seront effectuées avec les actrices pour s'assurer de ne rien oublier et de ne sous-estimer aucune information.

2.3.2 L'ENTREVUE

L'observation directe et l'entrevue sont des techniques de collecte interactives qui permettront de mieux situer nos perceptions qui ne sont pas nécessairement un reflet de la réalité.

C'est l'entrevue qui sera la technique qui nous permettra sans doute de retirer le plus d'informations. Les entrevues informelles, préparées avec des questions ouvertes, permettront un rapport plus naturel. Ce sont ces types de questions qui laissent la plus grande marge de manœuvre pour aller cueillir l'information et peut-être guider vers des pistes insoupçonnées.

Comme nous connaissons le genre d'informations que nous voulons retirer des entretiens, nous procéderons avec des entrevues thématiques informelles, mais aussi semi-dirigées, pour être en mesure de rediriger les discussions lorsque l'on s'éloigne trop du sujet principal. Toutefois, nous veillerons à laisser une certaine liberté de réponse en restant attentifs aux pistes intéressantes que les actrices pourraient offrir.

Les questions posées aux actrices seront les suivantes :

Perception de leur propre identité :

Comment te décrirais-tu en tant qu'individu?

Est-ce que cela varie selon le contexte et les gens avec qui tu te trouves? Pourquoi?

Perception de l'identité des parents :

Quelle place accordent tes parents à leur culture d'origine?

Comment perçois-tu leur parcours et leurs choix?

Perception de la culture d'origine :

Es-tu en mesure de la décrire et de l'expliquer à qui peut s'y intéresser?

Comment identifies-tu ton rapport avec cette culture? Quelle place occupe-t-elle dans ta vie?

Comment crois-tu qu'elle est perçue au Québec?

Perception de la culture de la société où elles ont été éduquées :

Comment perçois-tu la culture québécoise en comparaison avec ta culture d'origine?

Comment crois-tu que la culture de tes parents est perçue par les Québécois?

Perception de leur place dans la société d'accueil :

Comment te sens-tu par rapport à la place que tu occupes dans la société québécoise?

Pourquoi?

Perception de leur avenir :

Comment vois-tu ton avenir?

Les entrevues seront de longs entretiens d'environ deux heures. Nous les enregistrerons pour nous assurer de ne passer à côté d'aucune information, et afin d'être en mesure de les réécouter à plusieurs reprises pour ainsi faire des liens entre celles-ci et les informations recueillies lors de l'observation des actrices.

2.3.3 GROUPE D'INDIVIDUS CIBLÉ

Le groupe d'individus ciblé dans le cadre de ce travail de recherche est les femmes de 20 à 25 ans qui sont nées au Canada, ou qui y sont arrivées en bas âge, et dont les parents, de confession musulmane, viennent d'Algérie et du Maroc.

Notre intérêt s'est porté sur ce groupe pour quatre raisons principales :

Premièrement, il était important de choisir des femmes nées ou arrivées très jeunes au Canada pour s'assurer qu'elles n'aient aucun souvenir de la terre natale de leurs parents.

Deuxièmement, nous jugeons important que les actrices soient des enfants d'immigrants dont les parents ont été élevés dans un pays et une culture différents du milieu d'accueil pour que l'écart entre les cultures soit marqué, traduisant une construction identitaire qui peut être plus complexe. Le fait que les parents aient tendance à éduquer leurs enfants selon le modèle de leur pays d'origine peut avoir un impact sur le processus identitaire.

Troisièmement, les jeunes femmes de 20 à 25 sont sorties de l'adolescence qui est une période cruciale dans la construction identitaire. Durant cette période de la vie, elles cherchent à se définir en tant qu'individus et elles sont conscientes de ce qui les entoure. Au début de la vingtaine, elles sont plus autonomes. Elles se trouvent à une étape où elles sont peut-être plus en mesure de définir qui elles sont, plus certaines de l'avenir qu'elles désirent avoir, et ce, tout en étant encore près de leurs souvenirs et émotions de jeunesse. De cette façon, il est possible de voir quelles stratégies identitaires les ont aidées ou les aident encore à se sentir bien.

Finalement, les sujets ne seront que des femmes puisqu'elles peuvent interpréter les regards, les paroles et les gestes des autres en fonction de leur statut de femme algérienne, marocaine... ou québécoise, mais aussi musulmane. Peut-être leurs perceptions seront-elles influencées par la religion et le discours de leurs parents. De plus, peut-être se confrontent-elles plus facilement puisqu'elles seront interrogées par une femme. Peut-être aussi partageront-elles de l'information que des hommes n'auraient pas partagée.

Comme nous réalisons une recherche qui se veut exploratoire et non représentative, nous voulons limiter le nombre de participantes à six pour éviter de nous perdre dans trop de détails et trop d'histoires. De cette façon, nous pourrons faire un portrait de chaque actrice afin que le lecteur puisse les cerner. Nous voulons réussir à comprendre la vision du monde et les stratégies de construction identitaire d'un certain nombre de jeunes femmes pour pouvoir, entre autres, les comparer entre elles et ne pas simplement faire une énumération des données recueillies.

De ces six intervenantes, deux sont des sœurs. Nous nous sommes permis de les considérer toutes les deux comme sujets puisque, malgré leur environnement familial identique, ce sont deux êtres humains qui se différencient en plusieurs points. De plus :

Les personnes ne sont pas interchangeables, et il est fréquent de trouver, au sein de la même famille rwandaise ou irlandaise ou libanaise ou algérienne ou bosniaque, entre deux frères qui ont vécu dans le même environnement, des différences en apparence minimales mais qui les feront réagir, en matière de politique, de religion ou de vie quotidienne, aux antipodes l'un de l'autre; qui feront même de l'un d'eux un tueur, et de l'autre un homme de dialogue et de conciliation. (Maalouf, p.29, 1998)

Nous avons choisi ces jeunes femmes, car nous avons un contact parmi elles. En effet, Djamila étant une de nos collègues de travail à La Ronde avec laquelle une de nos amies entretenait une relation amicale, nous avons été en mesure de lui exposer notre plan de recherche et de lui signifier notre intérêt envers sa participation. Cette dernière s'est tout de suite montrée emballée par le projet. Elle s'est elle-même proposée pour nous aider à trouver d'autres sujets à interroger. Ensemble, nous avons décidé de restreindre nos recherches à des femmes travaillant ou ayant travaillé à La Ronde puisque cela nous permettrait de passer un temps maximal avec elles. Le tout fut fructueux puisque nous avons réussi à trouver cinq autres personnes désirant participer à la recherche dans le bassin d'employés œuvrant pour cette entreprise.

Nos interlocutrices ont donc décidé de faire partie de la recherche après l'explication complète du but, des objectifs et de la méthode employée pour recueillir les données. Malgré le fait que celles-ci aient volontairement choisi de participer et que leur anonymat les importait peu, notre souci éthique nous a poussés à changer leurs noms et omettre certaines informations sur leur vie personnelle afin d'éviter que l'on puisse les reconnaître.

Cependant, bien que nous ayons volontairement négligé certains détails de leurs vies au moment de la rédaction du mémoire, cela ne veut pas dire que nous ne les connaissons pas. En effet, les fréquentations régulières que nous avons eues avec les jeunes femmes dans divers endroits, et à différents moments lors de nos multiples activités nous ont permis de développer une relation de confiance et, avec certaines, une relation d'amitié. Nous nous sommes ouverts à elles pour qu'elles se sentent à l'aise de faire de même avec nous. Il s'agissait d'un juste retour des choses puisqu'une relation ne se bâtit pas à sens unique. Il faut être deux à interagir et ainsi partager des informations pour construire un lien plus solide que celui de deux personnes qui se croisent dans la rue pour ne plus jamais se reparler.

Bien évidemment, une relation de confiance ne se développe pas en l'espace de quelques rencontres. C'est pourquoi nous avons passé des dizaines d'heures avec les actrices et leurs amis dans les différents lieux énumérés plus tôt.

Ceci étant dit, afin de faciliter la compréhension de l'analyse et de l'interprétation, nous vous exposerons maintenant les portraits des actrices interrogées.

2.4 PORTRAITS

Khadija

Khadija a 23 ans, elle est Algérienne et a deux frères et trois sœurs. Elle a été élevée dans le quartier Côte-des-Neiges dans un environnement multiethnique. Elle habite aujourd'hui dans le Vieux-Montréal, dans un petit appartement qui est directement relié à celui de ses parents, avec qui elle s'entend très bien. Khadija est une jeune femme qui se dit tranquille, mais tout de même sociable. Elle a un emploi d'été à La Ronde et elle étudie en sciences infirmières. Elle ne sort pas dans les bars, mais elle adore aller prendre des cafés entre amis ou aller au cinéma, passion qu'elle tient de son père. Elle va souvent en Algérie voir sa famille dont elle est proche. Elle a toujours étudié dans des écoles multiethniques, ses amis sont donc d'origines diverses et c'est un environnement dans lequel elle se sent très bien. C'est d'ailleurs pourquoi, malgré son attachement à l'islam, elle se dit très ouverte et compréhensive envers toutes les religions et cultures.

Fatima

Fatima a 24 ans, elle est Marocaine d'origine, mais elle est née au Québec et vient d'une famille de trois enfants. Son frère et sa sœur Jalila sont ses meilleurs amis. Elle étudie à l'UQAM au département des communications et travaille à la radio de son université. De plus, elle a deux emplois, un dans une boutique de vêtements, car elle est passionnée de mode, et l'autre à La Ronde durant la période estivale. Elle adore la musique, découvrir, s'informer, etc. Elle avoue avoir tout un caractère et ne pas se laisser marcher sur les pieds. Elle aime beaucoup ses parents, mais sa relation avec eux est remplie de mensonges puisqu'elle adore sortir et faire la fête, ce qui n'est pas accepté chez elle. Elle espère réussir dans la vie et rendre ses parents fiers. Côté famille, elle veut, pour utiliser ses mots « optimiser un *van* », car elle espère avoir beaucoup d'enfants.

Jalila

Jalila a 22 ans, elle est la sœur de Fatima, et donc Marocaine d'origine aussi. Elle est née au Québec et habite Terrebonne. Elle aime parler, rencontrer des gens et dit être prête à tout pour y arriver, même si cela implique le mensonge. Toutefois, elle explique ne pas toujours être à l'aise avec ce qu'elle raconte à ses parents pour camoufler sa vie sociale. Elle a étudié en langues à Concordia, mais elle vient de changer de programme pour aller en marketing. Elle travaille à La Ronde aussi, ainsi que dans un réseau de vente de billets de spectacles puisque cela lui donne accès à des concerts et qu'elle adore la musique. C'est une vraie passion pour elle et elle espère arriver à la combiner à sa profession. Toutefois, elle ne sait pas encore exactement ce qu'elle veut faire puisque trop de choses l'intéressent. Une chose est certaine, c'est qu'elle n'aime pas aller au Maroc puisqu'elle est toujours obligée de rester chez sa famille, ce qui lui permet peu d'aller explorer en plus de l'obliger à toujours s'assurer d'être conforme aux attentes familiales.

Djamila

Djamila est une jeune femme de 23 ans née en Algérie et arrivée au Québec à l'âge de trois ans. Elle a deux sœurs et un frère. Elle habite à Trois-Rivières depuis son arrivée dans la province, mais elle passe ses étés à Montréal depuis cinq ans à cause de son emploi au parc d'attractions La Ronde, où elle fait partie du comité social qui organise les sorties. Elle étudie en enseignement de l'anglais langue seconde. Toutefois, elle rêve de travailler en relations publiques puisqu'elle adore faire de nouvelles rencontres et qu'elle considère que sa qualité première est sa sociabilité. Son sens de l'humour est ce qui la distingue. Elle avoue toujours chercher à avoir le plus d'attention possible, et donc à être entendue, vue et reconnue. Elle attend ouvertement et impatiemment le jour où elle quittera le nid familial pour de bon et pourra agir comme elle le veut, sans avoir à se rapporter ou se justifier à ses parents à qui elle doit mentir constamment.

Hajar

Hajar a 20 ans, elle est à moitié Algérienne et à moitié Marocaine. Elle est née au Québec, elle a un frère seulement et ses parents sont divorcés. Elle a grandi à Longueuil, où elle habite toujours. Elle est toujours au cégep puisqu'elle a changé de programme pour se diriger vers les sciences pures. Elle compte terminer son DEC cette année pour ensuite partir durant quelques mois en Asie et enfin entrer à l'université en génie mécanique. Passionnée de voyage, elle rêve de découvrir le monde, aime le dépaysement et se dit citoyenne du monde. Elle avoue avoir une grosse personnalité et il est impossible de penser le contraire. Elle affirme que c'est grâce à son entregent et sa grande sociabilité qu'elle arrive aussi facilement à se faire des amis. Elle s'entend bien avec tous les membres de sa famille et veut profiter de cette bonne entente pour rester chez ses parents jusqu'à ce qu'elle ait l'argent et le désir de partir.

Loubna

Loubna a 21 ans, elle est d'origine marocaine, mais elle est née au Québec. Elle a toujours habité avec ses parents dans Côte-des-Neiges. Elle se qualifie d'abord et avant tout comme dynamique et ricaneuse. Elle étudie en administration pour éventuellement travailler en marketing, en gestion des achats ou en hôtellerie. Elle veut être en contact avec les gens, car elle aime être entourée en tout temps. Actuellement, elle travaille dans un hôpital et dans une station d'essence. Elle est pratiquante et aspire à devenir une bonne musulmane comme sa mère. Elle éprouve des difficultés à suivre à la lettre ce que lui dicte le Coran, mais elle cherche sans cesse à s'améliorer. Élevée dans un milieu multiethnique, elle a peu fréquenté de Québécois avec qui elle dit avoir moins d'affinités. Elle dit aimer la vie qu'elle peut mener à Montréal et ne désire donc pas retourner au Maroc, pays d'origine de ses parents. Comme elle voit les choses en grand, elle songe à aller vivre à Dubaï, pays musulman où tout est possible selon elle.

Le portrait de nos interlocutrices étant fait, il est maintenant temps d'analyser et d'interpréter les discours, les gestes et les perceptions de ces jeunes femmes, ce qui nous permettra d'entrer dans leurs univers et de comprendre, du moins en partie, le processus complexe qu'est la construction identitaire des jeunes pris entre deux cultures.

CHAPITRE III

LA MISE EN CONTEXTE

Ce chapitre vise à donner une vision d'ensemble au travail. Nous nous attarderons donc aux informations historiques et contextuelles qui nous permettront éventuellement de placer nos observations dans une perspective plus large. Nous approfondirons aussi nos connaissances sur les structures et fonctions des cultures concernées qui permettront une interprétation plus adéquate des observations sur le terrain et des données recueillies.

3.1 L'IMMIGRATION

Nous entendons par immigration l'établissement d'un individu ou d'un groupe d'individus dans un pays autre que celui de sa naissance, en nous basant sur la définition d'*immigrer* qui signifie : « Entrer dans un pays étranger pour s'y établir ». (Le Petit Robert, 1998, p. 676). Au-delà de ce que peut laisser supposer la définition technique d'« immigration », les migrants n'effectuent pas uniquement une transplantation de la vie qu'ils menaient dans leur pays d'origine dans un nouvel environnement. Car, comme l'explique Monique Poulot (2000, p.42) au sujet de la migration :

On réserve ce vocable aux déplacements qui se soldent par des changements majeurs dans la vie des personnes concernées : ils marquent une rupture avec un milieu originel, entraînant une installation durable, parfois sans espoir de retour, dans un

autre lieu, et le plus souvent une nouvelle activité. Bref, la migration est un événement qui bouleverse des trajectoires de vie, mais aussi les milieux de départ et ceux d'arrivées.

La migration implique donc un changement radical dans toutes les sphères de la vie du migrant. Dès l'abord, le simple déplacement physique implique un bouleversement des habitudes et du mode de vie. À cela vient s'ajouter la confrontation à de nouvelles valeurs, à différentes religions, histoires, cultures, etc. Conséquemment, les nouveaux arrivants vivent tous, à un point ou à un autre, un choc culturel¹ qui peut être minime ou violent. Afin de s'adapter à leur nouvelle société d'accueil et à tous les changements auxquels ils doivent faire face, les migrants tentent de se reconstruire progressivement une identité.

Refaire sa vie dans un autre pays est un processus long, ardu et déstabilisant, alors pourquoi émigrer? Les mouvements de populations ont toujours existé, les raisons qui les entraînent sont diverses et varient selon les époques.

3.2 MODÈLES D'ÉMIGRATION ET POLITIQUES D'IMMIGRATION

Selon Tandonnet (2007, p.14), on peut distinguer trois principaux types d'émigration.

1. L'émigration de développement, qui est un déplacement motivé par des raisons économiques, c'est-à-dire que les migrants se déplacent dans l'espoir d'améliorer leur qualité de vie grâce à un meilleur emploi. Les flux migratoires les plus importants dans cette catégorie (qui représente 60 % des phénomènes migratoires) viennent de pays dits émergents comme la Chine, l'Inde et la Turquie.

¹ « Effet produit sur un individu pris au dépourvu lorsqu'il est plongé dans une culture étrangère. » (Grawitz, 1981, p.53)

2. L'émigration de fuite, qui est un déplacement forcé par l'effet direct d'une menace, que ce soit la misère, un problème environnemental ou un événement politique. Celle-ci représente entre 20 et 30 % des migrations planétaires.
3. L'émigration des élites, qui est un déplacement d'individus éduqués et qualifiés qui partent travailler à l'étranger soit par opportunité de carrière, soit à la demande de leur employeur, etc. Elle représente 10 à 20 % des migrants.

L'auteur soutient qu'à ces trois types d'émigration répondent trois politiques d'immigration adoptées par les pays d'accueil pour leur permettre d'organiser l'arrivée des immigrants (Tandonnet, 2007, p.18) :

1. L'immigration de peuplement, qui est une politique regroupant diverses mesures dont le but premier est d'assurer le renouvellement de population du pays d'accueil. Parmi ces mesures, qui varient évidemment selon le contexte politique et économique d'une époque donnée, on compte la fixation d'objectifs quantitatifs. La politique d'immigration de peuplement est largement utilisée par le Canada.
2. L'immigration de droit, qui est une politique fréquemment utilisée en Europe. Contrairement à l'immigration de peuplement, l'immigration de droit n'est pas un accueil provoqué par les pays, mais bien subit : une fois les individus entrés et installés, bien qu'illégalement, le droit d'asile de la Convention de Genève (1951) et le droit à la vie familiale basé sur la Convention européenne des droits de l'homme (1950) obligent les gouvernements à régulariser leur situation, ou à tout le moins la tolérer.
3. Finalement, il y a l'immigration précaire : des travailleurs de pays pauvres ou en proie à un taux de chômage élevé qui immigreront de manière saisonnière dans un pays d'accueil dans le but d'améliorer leur niveau de vie. Un contrat d'embauche est exigé dans le pays d'accueil sous peine d'expulsion.

3.3 HISTOIRE RÉCENTE DES MIGRATIONS VERS L'AMÉRIQUE

Dans la première moitié du XIXe siècle, les principaux foyers d'émigration se trouvaient dans des régions d'Europe assez prospères (îles Britanniques, puis Allemagne). Les premiers migrants ont ensuite été rejoints par un flux croissant de Scandinaves et autres citoyens du Nord-Est de l'Europe, puis dans les années 1880, par des habitants d'Europe du Sud et de l'Est. L'immense majorité d'entre eux ont fait route vers le continent américain, en particulier vers les États-Unis. (Williamson, 2006, p.24)

Après une première vague d'immigration massive vers le continent américain entre 1840 et 1860, le phénomène connaît un sommet à partir de 1870 jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale. L'absence de restrictions politiques sur l'immigration (quotas) et l'accès désormais plus facile aux moyens de transport, grâce à la prolifération de chemins de fer et de bateaux à vapeur, permettent une multiplication des possibilités de migrations, que ce soit d'outre-mer vers l'Amérique ou à même le continent. Ces mouvements de population massifs font en sorte que la population des quatre pays les plus importants de ce continent, soit les États-Unis, l'Argentine, le Brésil et le Canada, augmente plus vite que celle de plusieurs des plus gros pays européens. (Nugent, 1992, p.30)

Entre 1920 et 1950, on assiste à un ralentissement, voire une pause, dans les migrations vers l'Amérique causé par les deux guerres mondiales et la crise économique de 1929. Ce n'est qu'en 1965 que tout recommence de façon prononcée avec l'élimination des quotas par nationalité, ce qui permet à une plus grande majorité de migrants de refaire leur vie en Amérique.

L'Amérique du Nord est la terre de prédilection des émigrants. Sans compter les déplacements de populations dus à des conflits ou des catastrophes naturelles, c'est l'endroit où il y a le plus d'immigration et où l'on déploie le plus d'efforts pour contenir les flux migratoires. (Pierre, 1994)

3.4 IMMIGRATION AU CANADA

Le Canada, comme tous les pays d'Amérique, est traditionnellement un pays d'immigration, car d'une manière ou d'une autre, tous les Canadiens ont un passé d'immigré. (Crépeau, 2002) Qu'on parle des ancêtres des Amérindiens venus d'Asie par le détroit de Béring il y a des milliers d'années, des colons européens ou des immigrants actuels venant des quatre coins du globe, tous sont venus d'ailleurs pour construire le Canada d'aujourd'hui, dont nous faisons partie.

Fidèle à sa politique de peuplement, le Canada a longtemps accueilli de nouveaux arrivants dans le but de combler son manque de main-d'œuvre. Avec la construction du chemin de fer transcanadien dans la deuxième moitié du 19^e siècle, Polonais, Russes, Allemands, etc., attirés par les grands espaces de terre cultivable que le ministère de la Colonisation de l'époque distribuait et les multiples possibilités d'emploi, sont venus vers le « Nouveau Monde ». Le but du gouvernement est de mieux exploiter les richesses disponibles à l'aide de nouveaux travailleurs et d'accroître la puissance du pays grâce à une hausse démographique. (Crépeau 2002)

C'est donc l'industrialisation qui renforce la tendance à venir s'installer au Canada. Conséquemment, avec la crise économique des années 30, l'immigration canadienne connaît un ralentissement et le pays ferme ses portes comme plusieurs autres grandes nations du monde. Pas de travail, pas d'immigrants. Ce n'est qu'après la Deuxième Guerre mondiale que cette politique de fermeture est abolie pour, une fois de plus, combler le manque de travailleurs.

C'est à cette époque que le gouvernement canadien commence à faire de la discrimination positive pour favoriser l'arrivée de Britanniques et d'Européens du nord, discrimination principalement basée sur la race, car les autorités croient que les différences ethniques sont nuisibles à l'unité du Canada. (Dewing et Leman, 2006, p.4). Il a fallu attendre la fin des années 70 pour que la politique canadienne de l'immigration soit réformée et cesse d'avoir un caractère discriminatoire, les immigrants ayant désormais des recours en cas d'abus de ce genre. (Crépeau, 2002) De plus, en 1977, un autre pas est franchi pour l'égalité non seulement entre immigrants lors de leur sélection par le gouvernement, mais aussi entre les natifs et les

immigrants, une fois ceux-ci installés : la Loi sur la citoyenneté est votée, donnant ainsi à tous les citoyens canadiens, immigrants ou non, les mêmes droits et obligations face à l'État.

Quelques années plus tard, soit en 1982, cette loi est renforcée par la Charte canadienne des droits et libertés qui fait en sorte que toute personne qui se trouve sur le territoire canadien a les mêmes droits, peu importe son origine et sa citoyenneté. Les traitements de faveur concernant l'immigration sont techniquement abolis.

Ces mesures de reconnaissance sont nécessaires puisqu'il ne faut pas oublier l'apport démographique des nouveaux arrivants dans le deuxième plus grand pays du monde qui ne cesse de voir son taux de natalité baisser. À cause de ce facteur, le Canada accueille plus d'immigrants (en proportion avec sa population) que tout autre pays dans le monde, leur donnant ainsi un rôle crucial pour la survie de sa population. (Pierre, 1994, p.18)

Même si l'immigration est nécessaire, il existe une sélection orientée des nouveaux arrivants qui vise à aller chercher les individus dont le Canada a besoin. En effet, bien que l'immigration canadienne soit une immigration de peuplement, l'orientation économique est considérée ainsi que le regroupement familial qui, lui, peut assurer un certain enracinement des familles sur le territoire canadien.

Au Canada, la Loi sur l'immigration prévoit que le ministre de la Citoyenneté et de l'Immigration soumet au Parlement, le 1^{er} novembre de chaque année, le nombre de résidents permanents admis cette année-là et le nombre prévu pour l'année suivante, après consultation des provinces. (Tandonnet, 2007, p.93) En effet, l'immigration, à cause de son ampleur et des bouleversements sociaux qu'elle suscite, doit être réglementée et contrôlée.

Selon la Consultation 2008-2010 de la Direction des politiques, des programmes et de la promotion de l'immigration en collaboration avec la Direction des affaires publiques et des communications et la Direction des affaires juridiques (2009), le rôle que joue le gouvernement fédéral dans l'immigration est le suivant :

- établir les volumes annuels d'immigration pour le Canada en prenant notamment en compte la planification québécoise;
- définir et appliquer les critères permettant à une personne d'entrer et de séjourner au pays, notamment :
 - les conditions relatives au séjour (ex. : durée, droit de travailler ou d'étudier);
 - les critères d'interdiction de territoire (santé, sécurité, criminalité);
 - les documents requis;
 - les renvois;
- définir les normes générales de traitement et les catégories générales d'immigration;
- déterminer, en matière de parrainage familial, pour quels membres de la famille le garant sera tenu de démontrer sa capacité financière;
- être seul responsable du traitement des demandes d'asile au Canada;
- déterminer si une demande de résidence permanente peut être traitée sur place (une telle demande est normalement traitée à l'étranger);
- être seul responsable de l'admission des immigrants sur le territoire canadien.

Outre ces responsabilités plus techniques, le gouvernement a aussi la délicate tâche de veiller à la bonne entente entre les immigrants et leur société d'accueil, c'est-à-dire de se doter d'un système d'intégration efficace.

3.5 LE MULTICULTURALISME CANADIEN ET SA PLACE AU QUÉBEC

Après la Deuxième Guerre mondiale, l'immigration, par son importance croissante, oblige chaque pays à établir, selon ce qui lui convient le mieux, une façon de gérer la différence créée par les nouveaux arrivants dans sa société. Alors que certains, comme le Canada, adoptent une politique — qui deviendra une loi ici — de multiculturalisme,

d'autres préfèrent éviter cette option de peur que des groupes ethniques n'abusent des privilèges que celui-ci leur offre en violant les valeurs démocratiques et libérales de leur terre d'accueil. Ces inquiétudes s'expliquent par le fait que le multiculturalisme se définit comme étant une « coexistence de plusieurs cultures dans un même pays » (Le Petit Robert, 1993), ce qui assure :

La présence et la survie de diverses minorités raciales et ethniques qui se définissent comme différentes et tiennent à le demeurer. Sur le plan des idées, le multiculturalisme recouvre un ensemble relativement cohérent de notions et d'idéaux qui concernent la mise en valeur de la diversité culturelle au Canada. Politiquement, le multiculturalisme se structure autour de la gestion de la diversité par des initiatives officielles aux échelons fédéral, provincial et municipal. Enfin, le multiculturalisme est le processus par lequel les minorités raciales et ethniques s'efforcent d'obtenir l'appui des autorités centrales pour atteindre leurs objectifs et satisfaire certaines de leurs aspirations. (Dewing et Leman, 2006, p.1)

Il y a inévitablement des avantages et des inconvénients au multiculturalisme. Cependant, le Canada y voit plus de bénéfices que de contraintes. À cet effet, l'histoire récente de ce que deviendra le multiculturalisme au Canada peut être divisée en trois phases.

La première se situe avant 1971, à l'époque où la politique canadienne d'immigration est discriminatoire malgré la *Déclaration canadienne des droits* de 1960 qui interdit la discrimination reliée à la couleur, la religion, le sexe et l'origine ethnique. Car dans un pays immense, qui a un besoin vital de l'immigration pour assurer le maintien de son taux de peuplement et le renouvellement de sa population, les différences d'origine peuvent faire craindre un envahissement. De même que pour un peuple anglophone aux prises depuis longtemps avec une minorité francophone grandissant à l'intérieur de ses frontières, la langue parlée des immigrants est un enjeu primordial. Au même moment, la montée d'une tension entre les francophones et les anglophones du Canada oblige le gouvernement à créer une commission d'enquête pour étudier le problème des différences entre groupes linguistiques et ethniques et tenter d'y trouver des solutions. C'est à ce moment que l'on voit disparaître la politique officielle d'assimilation au profit du multiculturalisme. Avant 1961, 90 % de l'immigration est européenne, mais entre 1971 et 1980, ce pourcentage chute à 35 %,

laissant place à de nouveaux arrivants provenant de pays d'Asie et du Moyen-Orient. (Houle, 1999, p.106)

Le 8 octobre 1971, la deuxième phase débute : le Canada devient le premier pays au monde à adopter une politique de multiculturalisme. Ainsi, Pierre-Elliot Trudeau, premier ministre de l'époque, affirme que le multiculturalisme est « le meilleur moyen pour préserver la liberté culturelle des Canadiens », alors que son gouvernement défend l'idée selon laquelle le pluralisme culturel est l'essence même de l'identité canadienne. (cité dans Houle, 1999, p.101) Comme l'immigration est essentielle au développement du Canada et qu'il devient difficile de tenter d'éradiquer les différences créées par l'arrivée de centaines de milliers d'individus chaque année², on trouve un système qui, au lieu d'exclure les particularités culturelles de chaque groupe ethnique de la culture principale du pays, en fait une partie intégrante, voire fondamentale. Ainsi, plus il y a de diversité, plus il y a de richesse culturelle.

À partir du 8 octobre 1971, le gouvernement canadien cherche à intégrer les immigrants et non à les assimiler en leur permettant de conserver leur identité propre, en les encourageant à s'impliquer dans la société, en privilégiant les échanges entre les divers groupes et, finalement, en les aidant à apprendre, au minimum, une des deux langues officielles.

La troisième et dernière phase est celle de l'institutionnalisation qui s'étend de 1982 à aujourd'hui. Le gouvernement canadien réforme ses institutions pour que celles-ci soient en mesure de bien s'adapter aux différents groupes culturels. En 1982, la notion de multiculturalisme est intégrée à la *Charte canadienne des droits et libertés*, ce qui oblige les tribunaux à tenir compte de la réalité multiculturelle du Canada dans leur prise de décisions. De plus, en juillet 1988, la politique sur le multiculturalisme devient une loi qui permet officiellement de différencier le Canada du *melting pot* américain qui vise l'assimilation des nouveaux arrivants à la culture américaine.

Cette mesure donne au principe de l'égalité raciale et culturelle le caractère d'une loi. Le législateur reconnaît dans cette loi la nécessité d'accroître la participation des minorités en faisant en sorte que les institutions fédérales soient attentives à la

² En 1971, le total d'immigrants provenant des 15 principaux pays de naissance totalisait à eux seuls, 468 925 individus. (Helly, 1996, p. 53)

réalité multiculturelle du Canada. De plus, tous les organismes, ministères et sociétés d'État – et non uniquement le ministre chargé du Multiculturalisme – doivent maintenant indiquer la voie à suivre pour promouvoir la diversité culturelle du Canada. (Leman et Lewing, 2006, p.19)

Cette politique n'est pas reçue positivement partout. Le gouvernement québécois, soutenu par l'élite intellectuelle, y voit une stratégie visant à mettre le peuple francophone sur le même pied d'égalité que toutes les autres communautés en lui retirant son statut privilégié de peuple fondateur. La perception québécoise de cette loi amène la province à la rejeter pour la remplacer par une politique d'interculturalité. Par cela, le Québec se définit comme étant une société francophone et pluraliste qui est soucieuse de la diversité culturelle. Sa politique ne vise pas l'égalité des cultures, mais se concentre plutôt sur l'acceptation des groupes ethniques entre eux pour qu'ils puissent communiquer et interagir en reconnaissant la culture et la langue québécoises comme principales. (Bourque et Duchastel, 2000)

3.6 IMMIGRATION AU QUÉBEC

Bien que cette immigration ait connu sensiblement la même histoire que celle du reste du Canada, elle garde une différence majeure : la langue. Le Québec représente une petite mer francophone au milieu d'un océan anglophone. À cause de cette situation particulière, la province, qui a autant besoin de l'immigration que le reste du Canada pour sa croissance démographique, craint pour la survie de sa langue et de sa culture.

Au Québec, jusqu'au début des années 1960, l'immigration n'est gérée que par le gouvernement fédéral, faisant en sorte que la majorité des nouveaux arrivants choisis sont d'origine anglo-saxonne. Ce n'est qu'à partir de la Révolution tranquille que le gouvernement québécois se met à s'occuper plus sérieusement de la question de l'immigration, puisqu'on lui accorde le droit de gérer son propre ministère de l'immigration le 5 novembre 1968. Le 27 novembre de la même année, le ministère de l'Immigration du Québec est fondé. La belle province peut maintenant élaborer ses propres politiques d'accueil des immigrants et ainsi favoriser les immigrants

francophones. Le ministère a trois fonctions : « l'établissement d'immigrants utiles au développement du Québec, l'adaptation des immigrants au milieu québécois et la conservation des "coutumes ethniques". » (Helly, 1996, p.26) Le Québec doit, grâce à une compensation financière offerte par Ottawa, s'occuper de l'accueil et de l'intégration linguistique et culturelle de ceux qui s'installent dans la province avec, entre autres, la mise sur pied d'un programme offrant 30 semaines de cours de français. Toutefois, la province n'a pas une grande marge de manœuvre puisque seulement Ottawa peut délivrer des visas, accorder le statut de résident permanent et la citoyenneté canadienne. L'influence provinciale est donc encore une fois limitée dans la pratique. Seuls les individus de la catégorie « indépendants » sont choisis par la province, c'est-à-dire ceux sélectionnés grâce à leurs compétences professionnelles ou leur expérience dans l'exploitation d'une entreprise. (site de la Citoyenneté et immigration Canada, 2007)

Durant la deuxième moitié du 20^e siècle, les adaptations du gouvernement du Québec pour faire face à l'immigration de plus en plus importante ont été constantes. En 1975, la *Charte des droits et libertés de la personne du Québec* est adoptée. Celle-ci reconnaît la différence culturelle comme une liberté fondamentale, elle interdit la discrimination ethnique et affirme que les minorités ont droit à une vie de communauté. Toutefois, la différence avec la politique canadienne sur le multiculturalisme se manifeste avec l'arrivée au pouvoir du Parti Québécois (PQ) en 1976, qui promeut l'idée d'une pluralité culturelle. Cette idée politique se traduit par un désir d'inclure à part entière les immigrants et leurs descendants dans la société québécoise, et ce, en créant des liens entre tous ceux qui résident au Québec. Contrairement au multiculturalisme canadien qui met toutes les cultures sur le même pied d'égalité, le pluralisme québécois³ reconnaît les différentes cultures, mais prône la primauté de la culture québécoise dont la base est l'usage du français.

³ La société pluraliste québécoise se définit, selon le site de l'Immigration et des Communautés culturelles du Québec, ainsi : « Le Québec encourage l'échange entre les cultures et le rapprochement entre les communautés et reconnaît l'enrichissement que constitue la diversité. Par ailleurs, tous peuvent choisir librement leur style de vie, leurs opinions ou leur religion, et ce, dans le respect des droits d'autrui. Les rapports entre les personnes s'instaurent avec respect et tolérance dans un climat d'entente. » (2009)

Une des contributions importantes du Parti Québécois pour protéger la langue française dans la province a été l'instauration de la Loi 101, votée en 1977, qui visait la francisation de la vie québécoise. Elle oblige, entre autres, les enfants d'immigrants à fréquenter l'école francophone et toutes les entreprises à fonctionner en français, langue officielle de la province.

Cette mutation tentée par la loi 101 a une conséquence profonde : un individu socialisé dans un contexte culturel et historique autre que le Québec peut s'identifier comme Québécois, à l'égal d'un autre, d'ascendance canadienne-française. La mémoire historique de la communauté canadienne-française n'est plus le critère central de l'identité collective québécoise; le partage d'une langue et le respect des héritages culturels et des institutions politiques le deviennent. (Helly, 1996, p.29)

Après la défaite du « oui » au référendum pour l'indépendance de 1980, l'immigration devient un enjeu politique important, vu son poids dans le projet souverainiste de faire du Québec un pays indépendant. Le Parti Québécois assigne au ministère de l'Immigration du Québec la gestion de la politique d'immigration, d'établissement ainsi que d'adaptation des nouveaux arrivants en plus de la gestion de l'intégration des minorités culturelles provenant de l'immigration.

En 1981, le ministère de l'Immigration devient le ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration et durant la même année, un *plan d'action* est mis sur pied. Ce plan a pour objectif, selon Helly (1996, p.35) de :

1. Assurer le maintien, le développement et la spécificité des communautés culturelles;
2. Sensibiliser les Québécois francophones à l'apport des minorités culturelles immigrées au patrimoine commun;
3. Favoriser l'intégration de ces minorités dans la société québécoise (spécialement dans les secteurs où elles sont sous-représentées, notamment la fonction publique);

4. Assurer les échanges et le rapprochement entre les diverses minorités et les majorités francophones.

Durant la première moitié des années 1980, le gouvernement offre une aide financière aux institutions ethniques et des efforts sont mis dans la lutte contre la discrimination et le racisme. De plus, les agences publiques et les ministères sont incités à sensibiliser leur personnel à la pluralité culturelle qui est une réalité québécoise. En 1984, un comité de consultation formé de 15 membres provenant de diverses minorités est créé dans le but d'étudier les problématiques reliées à l'immigration et à l'intégration des immigrants et de leurs descendants.

Avec l'arrivée au pouvoir du Parti libéral du Québec (PLQ) à la fin de l'année 1985, les objectifs gouvernementaux changent. La pluralité culturelle est maintenant envisagée comme une affaire de la société civile et non plus comme une affaire d'État. Il n'est plus question de laisser libre cours à la vie communautaire et à l'institutionnalisation de la pluralité québécoise. Il est maintenant question de lutter contre le racisme et la discrimination, d'inciter les gens au respect entre tous les groupes culturels, de s'assurer de la représentation des différents groupes dans tous les secteurs de la vie, de veiller à l'accès égal aux services sociaux et aux lieux publics et finalement, d'aider à l'épanouissement des différents groupes ethniques à des niveaux social, économique et culturel.

Entre 1986 et 1990, les mesures gouvernementales importantes concernant l'immigration et les minorités se font rares même si le sujet de pluralité culturelle est abondamment abordé.

La première politique gouvernementale de la province sur la gestion de la pluralité culturelle issue de l'immigration est annoncée en décembre 1990. Il s'agit de l'*Énoncé de politique en matière d'immigration et d'intégration*. Cette politique se concentre sur l'augmentation du nombre d'arrivants (pour pallier la dénatalité) qui auront des retombées positives sur l'économie, la francisation, l'accueil, l'intégration, la participation de ces derniers dans la société québécoise ainsi que le développement des relations intercommunautaires. (Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, 2009) Cette politique est mise en place pendant les négociations entre le

fédéral et le provincial qui, au terme des discussions, aura rendu le Québec seul responsable de l'accueil et de l'intégration économique, linguistique et culturelle des immigrants en échange d'une compensation financière offerte par Ottawa.

Étant donné le nombre important de nouveaux arrivants, le Québec comprend différentes communautés, différents groupes qui, ensemble, grâce à toutes les démarches politiques et sociales entreprises au fil des ans, forment un tout dont les valeurs fondamentales sont, selon le site du ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles du Québec (2009) :

- La nécessité de parler français au Québec;
- Le Québec est une société libre et démocratique;
- L'État québécois est laïque;
- Le Québec est une société pluraliste;
- La société québécoise est basée sur la primauté du droit;
- Les femmes et les hommes ont les mêmes droits;
- L'exercice des droits et libertés de la personne doit se faire dans le respect de ceux d'autrui et du bien-être général.

Le Québec est donc pluraliste et se reconnaît ainsi, contrairement au reste du Canada qui se veut multiculturaliste. Cette vision différente de la coexistence s'explique par le désir d'indépendance de la province ainsi que le désir de protéger la minorité culturelle de celle-ci qui baigne dans un océan anglophone.

Notre recherche se fera donc sur un terrain culturellement très diversifié qui aborde la question de l'immigration de manière tout à fait singulière, même au sein de son propre pays. Toutefois, nous nous arrêterons sur les communautés algérienne et marocaine musulmanes, en raison du facteur religieux et culturel différent entre celles-ci et la culture québécoise.

Avant de faire un portrait des deux communautés provenant du Maghreb, il est nécessaire de faire un survol de l'histoire respective de ces deux pays afin de comprendre les raisons qui ont poussé certains de leurs citoyens à émigrer. Bien que

voisins, le Maroc et l'Algérie ont connu des parcours qui se différencient, ce qui nous oblige à les traiter séparément.

3.7 SURVOL DE L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE DEPUIS L'INDÉPENDANCE

Pour comprendre l'exode des Algériens au cours des dernières décennies, un coup d'œil sur l'histoire du pays depuis la guerre d'indépendance s'avère nécessaire.

Cette guerre d'indépendance, qui dure de 1954 à 1962 entre Français et Algériens, a fait, selon Zaater (2003), des centaines de milliers de morts et provoqué l'exil massif des pieds-noirs⁴, comme des Algériens en général. L'Algérie est finalement reconnue comme indépendante par la France le 5 juillet 1962. Cependant, la violence de ces deux guerres et les atrocités commises par la colonisation française marqueront longtemps le pays. Les divisions créées au sein de la population à cette époque vont ressurgir tout au long de l'histoire de la jeune République algérienne.

En 1962, le mouvement à la base de la guerre d'indépendance, le Front de libération national (FLN) est porté au pouvoir après de nombreuses exactions envers les autres partis, la population indigène et les troupes françaises. Le système du parti unique est instauré. Pour tenter un redressement après une période sombre, le pays se dote d'un système productif à l'image des pays industrialisés. Toutefois, plusieurs problèmes font obstacle à ce projet : un système politique de parti unique fondé sur le clientélisme, un taux de chômage important, les revendications des islamistes pour l'application intégrale de la Charia⁵ par opposition à l'industrialisation et enfin une migration massive des campagnes vers les villes, ce qui provoque une crise du logement. Les émeutes sont fréquentes, le pays peine de plus en plus à se sortir de la crise.

En 1985, les cours du prix du pétrole s'effondrent brutalement, effet du contre-choc pétrolier. Les devises se font plus rares. L'Algérie adopte un plan d'austérité draconien : réduction des dépenses sociales, des importations et du budget de l'État. Les biens d'équipement et de première nécessité commencent à manquer. L'exode rural se poursuit, la crise du logement urbain s'approfondit. En proie au chômage, privés d'une véritable vie culturelle et de grands projets mobilisateurs, les jeunes sont

⁴ Français installés en Algérie, souvent depuis des générations.

⁵ Législation islamique.

une force potentiellement explosive. Les islamistes développent leurs réseaux de façon souterraine. (Stora, 2001, p.96)

Entre 1962 et 1988, les tensions se font toujours plus vives. La population se lasse de l'instabilité politique incessante et d'un pays affaibli par une autre guerre, territoriale cette fois, la guerre des sables avec le Maroc voisin. En réaction, la population se tourne peu à peu vers les mouvements islamistes.

Mais tous ceux qui ne sont pas nés avec une limousine sous le balcon, tous ceux qui ont envie de secouer l'ordre établi, tous ceux que révoltent la corruption, l'arbitraire étatique, les inégalités, le chômage, l'absence d'horizon, tous ceux qui ont de la peine à trouver leur place dans un monde qui change vite sont tentés par la mouvance islamiste. Ils y assouvissent à la fois leur besoin d'identité, leur besoin d'insertion dans un groupe, leur besoin de spiritualité, leur besoin de déchiffrement simple de réalités complexes, leur besoin d'action et de révolte. (Maalouf, 2006, p 102)

Ainsi, à force de faire pression sur le gouvernement, les courants islamistes réussissent à l'influencer. Le président de l'époque, Chadli Bendjedid se voit dans l'obligation de faire des alliances avec la mouvance islamique pour protéger son pouvoir. L'arabe littéraire est imposé dans l'administration algérienne, et ce, même si le terrain ne s'y prête nullement en raison de l'usage habituel du français. Il y a des campagnes de *moralisation de la société*, c'est-à-dire des attaques envers les non-mariés, les vendeurs d'alcool, les gens portant des habits non conformes à l'islam, etc. On construit plus de mosquées et les fêtes religieuses sont célébrées de façon majestueuse. De plus, le 9 juin 1984, on adopte un code de la famille qui réduit la femme au statut de mineure, lui enlevant ainsi plusieurs droits acquis avec la Constitution de 1976.

Le redressement tant attendu du pays ne vient pas. Le mécontentement populaire aboutit aux manifestations d'octobre 1988, qui se transforment vite en émeutes faisant des centaines de morts et de blessés à travers l'Algérie. (Zaater, 2003, p.85) Des groupes aussi divers que les islamistes, les démocrates, les étudiants ou les communistes, revendiquent plus de libertés et une démocratisation du système politique. Bendjedid fait des concessions et des réformes qui ouvrent la voie à l'élection du Front Islamique du Salut (FIS), un parti islamiste, aux élections législatives de 1991, ce à quoi les militaires s'opposent, opérant un coup d'État pour interrompre le processus électoral. Bendjedid

démissionne aussitôt. Cette crise politique entraîne rapidement une guerre civile entre le gouvernement algérien et les islamistes qui durera dix ans.

Le 16 novembre 1996 ont lieu les premières élections présidentielles pluripartistes depuis la tentative ratée de 1991. Malgré cette pointe de démocratie qui émerge, la violence se fait de plus en plus importante. En 1997, des massacres de villageois dans toute l'Algérie (sauf le Sud) se multiplient. Cependant, les conflits entre les deux principaux groupes armés islamistes, le Groupe Islamique Armé (GIA) et l'Armée Islamique du Salut (AIS) aboutissent à une demande de cessez-le-feu de la part de l'AIS. Le nouveau président Abdelaziz Bouteflika, grâce à une loi amnistiant la plupart des combattants déposant les armes, réussit peu à peu à faire diminuer les violences.

L'an 2000 ne voit pas toutes les violences cesser, mais Bouteflika, réélu en 2004, a pris comme engagement d'effacer la dette extérieure et de réduire le taux de chômage. Il lance des chantiers partout à travers le pays afin de redresser l'économie et malgré une opposition muselée, des droits de l'homme souvent brimés et une contestation violemment réprimée, le pays semble en voie de se stabiliser.

Voisin de l'Algérie mouvementée, le Maroc donne une impression de stabilité étonnante. Bien que les dernières années aient été plus calmes, ce pays du Maghreb a connu son lot de difficultés.

3.8 SURVOL DE L'HISTOIRE DU MAROC DEPUIS L'INDÉPENDANCE

Le Maroc du 19^e siècle a lui aussi été victime de l'expansion colonialiste des puissances européennes, mais sous des régimes de protectorat. Son territoire fut l'enjeu de maintes tractations entre la France, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne, toutes désireuses d'étendre leur influence en Afrique du Nord à partir des années 1820. Finalement, en 1912, les protectorats français et espagnol sont institués.

Les bouleversements du 20^e siècle, tant les deux guerres mondiales que la guerre en Algérie voisine et la diffusion des idées libérales – paradoxalement nées dans cette même France désormais dominatrice et opprimante – font naître un mouvement pour

l'indépendance du Maroc dans les milieux intellectuels qui se propagera rapidement à toutes les couches de la société. Après des années de lutte diplomatique, politique et armée, le Maroc obtient le retrait du protectorat français le 2 mars 1956 et le 7 avril de la même année, celui de l'Espagne. L'indépendance est atteinte, mais il faut reconstruire le pays. (Vermeren, 2002)

À partir de 1956, la monarchie marocaine ne sera plus remise en cause. Toutefois, l'étendue de son pouvoir fait l'objet de discussions et sera l'une des préoccupations importantes du roi Mohammed V qui est déchiré entre les idéaux conservateurs de son fils et ceux des représentants provenant des formations plus libérales du Mouvement national. À sa mort en 1961, son fils, Hassan II, monte sur le trône et crée une loi spéciale qui lui octroie un pouvoir politique absolu. Les premières élections législatives du pays ont lieu en mai 1963. « Ces premières élections truquées vont donner le ton de la vie parlementaire marocaine pour les quarante années à suivre. » (Dalle, 2007, p.67)

Cette même année, la guerre territoriale des sables explose entre le Maroc et l'Algérie. Les affrontements débutent lorsque l'Algérie devient indépendante et qu'elle proclame les frontières coloniales non existantes après que la France ait renoncé à ses territoires. Les tensions entre les deux pays ne cessent d'augmenter jusqu'à un cessez-le-feu imposé par Hassan II le 2 novembre 1963.

L'année 1965 est une année difficile au Maroc avec le renforcement des valeurs conservatrices. Le port de la *djellaba*⁶ devient obligatoire lors des cérémonies, il y a de plus en plus de censure, de lourdes sanctions sont imposées aux individus qui rompent leur jeûne, le ministère de l'Éducation fixe une limite d'âge pour l'admission au second cycle, ce qui discrimine les enfants de familles pauvres n'ayant pas payé leur scolarité dans les délais, etc. Ces mesures provoquent des grèves qui se généralisent et se transforment en émeutes auxquelles participent étudiants et chômeurs.

À travers toutes ces difficultés, les deux principaux partis du gouvernement se désintègrent à cause des plans de carrières des ministres qui sont plus personnels (et

⁶ La *djellaba* est une longue robe portée traditionnellement par les hommes et les femmes de l'Afrique du Nord et de la péninsule arabique.

financiers) que d'intérêt public. Hassan II n'y voit que du bon puisque ces dissensions au Parlement sont la preuve qu'il est plus raisonnable de concentrer le pouvoir et non de le diviser.

Or, avec désinvolture et cynisme, le monarque se taille une constitution sur mesure plus absolutiste que jamais et truque grossièrement les élections du mois d'août. L'absence de réforme agraire, les difficultés économiques du pays, la répression qui se poursuit, voire s'amplifie, la corruption de l'entourage du roi et les dérives de ce dernier qui s'amuse et s'enrichit exaspèrent de plus en plus de responsables marocains. (Dalle, 2007, p. 72)

D'autres élections se tiennent en août 1970 et sont une fois de plus truquées. Ceci crée un mécontentement généralisé qui est renforcé par l'emprisonnement de directeurs de journaux, la répression, la corruption de plus en plus importante, les nombreux procès politiques, la promesse de réprimandes sévères aux grévistes, etc. Cette atmosphère révoltée mène à deux coups d'État en 1971 et 1972 (qui s'avèrent toutefois être des échecs) et au soulèvement raté, en 1973, de la gauche dissidente qui se solde par des milliers d'arrestations et de condamnations sévères, dont la peine de mort, qui n'avait été utilisée au Maroc que dans de rares exceptions.

Avec toute cette agitation, le roi Hassan II perd de plus en plus le support qui lui reste. De plus, les difficultés que connaît le Maroc avec sa voisine l'Algérie ne sont pas terminées. Débutent de nouveaux affrontements entre l'Armée nationale populaire algérienne et les forces armées royales marocaines en janvier 1976, suite à la *Marche Verte* du Maroc qui visait à prouver la souveraineté du pays, ce qui a déplu à sa voisine. Les relations diplomatiques entre les deux pays en souffrent énormément, les combats font de nombreuses victimes et la guerre entraîne des coûts faramineux. Le conflit n'est toujours pas terminé, mais les échanges entre les deux pays ont repris et les violences ont cessé.

À ces coûts de guerre s'ajoute une crise du pétrole (1979) qui paralyse les activités marocaines. Ensuite, la récession en Europe et la crise agricole font passer la dette extérieure de 8,57 milliards en 1978 à 13 milliards de dollars en 1983. (Vermeren, 2002, p.82)

La sécheresse extrême qui frappe le pays entre 1980 et 1984 n'aide pas la situation en provoquant des mouvements de population vers les villes. Également, la scolarisation recule, des soulèvements explosent avec l'annonce de l'augmentation des prix des produits de base tels la farine et le beurre, le déficit continue de se creuser, etc. Avec la crise mondiale des années 1980, le Maroc doit demander l'aide du Fonds monétaire international (FMI) et commencer un programme d'ajustement structurel. Les salaires sont gelés et les subventions réduites, ce qui provoque encore une fois des émeutes. Tous ces efforts ne mènent à rien et faute de financement externe, c'est la dette interne qui explose à son tour.

Les années 1990 ne seront guère plus faciles avec la montée de la mouvance islamiste, le début de la guerre du Golfe et les récessions en 1992, 1994 et 1995 qui provoquent l'appauvrissement des plus démunis. Toutefois, le tout se stabilise dans les années suivantes avec la réduction du déficit, la fin de l'inflation, la dette extérieure qui cesse de s'aggraver, de nouveaux financements, etc.

Avec la mort de Hassan II, le 23 juillet 1999, et l'avènement de son fils, Mohammed VI, une ère de changement est annoncée. Plus ouvert, on espérait beaucoup de lui. Depuis le début de son règne, le statut de la femme s'est amélioré, les médias ont plus de liberté, des exilés politiques rentrent au pays, il organise des rencontres avec son peuple, il tente d'imposer un islam modéré (pour contrer la montée de l'islamisme chez ceux qui subissent les inégalités dont le gouvernement se soucie peu) avec l'enseignement du Coran qu'il fait lui-même sur une chaîne thématique, etc.

Une nouvelle génération de décideurs arrive au pouvoir et malgré les premiers mois fructueux de Mohammed VI, les changements tardent à venir dans ce Maroc en transition, et l'émigration continue d'être la porte de sortie de plusieurs qui cherchent à fuir la pauvreté et les inégalités.

3.9 COMMUNAUTÉS ALGÉRIENNES ET MAROCAINES DU QUÉBEC

Les pays du Maghreb, soit la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, sont des pays à forte propension migratoire. Le Maroc est le premier pays d'émigration de la région avec 40 000 départs par année, dont 20 000 qui se dirigent vers la France. (Tandonnet, 2007) Les immigrants algériens et marocains sont de plus en plus nombreux au Québec et au Canada, en partie à cause de la langue commune qu'est le français. Dans cette société très diversifiée culturellement, ces deux communautés prennent de plus en plus d'expansion.

Le Canada tend à devenir une destination privilégiée des flux migratoires maghrébins [...]. D'une part, parce que les accords de Schengen ont verrouillé les frontières et durci les réglementations européennes sur l'immigration en provenance des pays du Sud (établissement de visas, contrôle rigoureux aux frontières, système très sélectif de délivrance de permis de travail, assouplissement des règles de reconduite à la frontière...). D'autre part, la sévérité des procédures d'émigration aux États-Unis, particulièrement depuis les attentats du 11 septembre 2001, a contribué à amplifier et à déplacer la pression migratoire à destination du continent américain vers le Canada. (colloque, Université Mohamed Premier d'Oujda, 2006)

Au recensement de 2006, la population totale du Québec se chiffrait à 7 435 905 habitants dont 11.5 % sont des immigrants et 0.7 % des résidents non permanents. Alors que la population québécoise a augmenté de 4.4 % entre 2001 et 2006, la population immigrée, elle, a fait un bond de 20.5 %. (Immigration et Communautés culturelles du Québec, mai 2009) Entre 2004 et 2008, 222 704 immigrants arrivaient au Québec. (Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, Direction de la recherche et de l'analyse prospective et Citoyenneté et Immigration Canada, février 2009)

De cette partie de la population venue d'ailleurs, 63 % des immigrants débarqués au Canada et nés en Afrique du Nord ont décidé de venir s'installer dans la province à cause de la langue française puisque 96 % d'entre eux la connaissent. Le nombre d'arrivées d'individus provenant de l'Algérie et du Maroc a augmenté de plus de 50 % dans les dernières années. (Immigration et Communautés culturelles du Québec, recensement 2006) Alors qu'avant 1971, seulement 125 immigrants algériens arrivaient au Québec, entre 1996 et 2001, ils sont 6 515 à débarquer dans la province

(Immigration et Communautés culturelles du Québec, 2005), puis entre 2004 et 2008, 16 406 Marocains et 18 452 Algériens ont été admis au Québec. (Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, Direction de la recherche et de l'analyse prospective, mars 2009)

L'Algérie ayant été une colonie française, ses émigrants se sont longtemps dirigés vers leur ancienne métropole puisque des accords bilatéraux les avantageant avaient été établis entre les deux pays. Toutefois, le 27 décembre 1968 des limites de liberté de circulation entre les deux pays sont mises sur pied, ce qui provoque par dépit un intérêt des Algériens pour le Québec. Leur immigration dans la province s'intensifie dans les années 1990 à cause de la guerre civile qui sévit dans leur pays d'origine. L'instabilité politique permanente de l'Algérie fait en sorte que l'immigration en provenance de ce pays ne cessera pas dans les années à venir. Le Québec reçoit ces Algériens pour des raisons économiques et démographiques bien sûr, mais aussi parce qu'ils sont un apport positif à la société québécoise en étant francophones et éduqués. Selon le recensement de 2001⁷, la majorité d'entre eux connaissent la langue française (97.7 %), et 59.9 % la parlent à la maison, ce qui s'avère d'autant plus intéressant lorsque l'on sait que 58.8 % d'entre eux ont une langue maternelle qui n'est ni le français ni l'anglais. D'autre part, la grande majorité des immigrants algériens (84.1 %) sont musulmans, et habitent la région métropolitaine. (Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, 2005)

Pour ce qui est de l'immigration marocaine, la première vague d'émigration en provenance de ce pays vers l'Amérique du Nord a eu lieu après l'indépendance. Les Marocains fuient alors leur pays à cause du manque de débouchés, de perspectives d'emplois et d'éducation. Pour la plupart d'entre eux, l'Espagne est la solution à leurs problèmes étant donné sa proximité. Toutefois, les difficultés d'immigration vers l'Europe à cause des limites imposées en réponse aux trop grands flux migratoires

⁷ Certaines données ont été exposées comme provenant du recensement de 2001. Cela peut donner l'impression que le mémoire n'est pas à jour, c'est pourquoi une explication s'impose. Les données recueillies et annotées comme provenant du recensement de 2001 ne sont simplement pas encore disponibles dans celui de 2006. Alors que certains chiffres sont plus actuels, d'autres n'ont pas encore été détaillés dans aucun rapport. Comme les données ethnoculturelles analysées plus en profondeur (c'est-à-dire de chacune des communautés) du recensement de 2001 ne sont sorties qu'en 2005, peut-être devons-nous attendre jusqu'en 2010 pour des données mises à jour. Le seul portrait statistique de la population d'origine ethnique marocaine (ou algérienne) reste donc, à ce jour, en date de 2001.

poussent certains à entreprendre des démarches pour traverser l'océan et venir s'installer en Amérique.

Comme pour les Algériens, l'immigration vers le Québec est privilégiée étant donné la langue commune. De plus, en 1982, l'Association Amitié Québec-Maroc est fondée. Ses bureaux sont situés à Casablanca et à Montréal et ceux-ci servent de points de repère pour aider à une intégration réussie des migrants marocains, ce qui en encourage plus d'un.

Selon le portrait statistique de la population d'origine marocaine recensée au Québec en 2001, 17 545 individus se définissant comme Marocains vivaient au Québec. 62,7 % se sont installés au Québec après 1990 et 32,3 % y sont nés. 86,3 % des Marocains vivant au Québec sont des immigrants de première génération, c'est-à-dire nés à l'étranger, alors que seulement 13,1 % d'entre eux font partie de la deuxième génération.

Alors qu'avant 1961, seulement 60 immigrants marocains s'établissaient au Québec, entre 1996 et 2001, ils sont 4 710 à arriver dans la province. Ils sont à 63,8 % musulmans, 24,7 % juifs et ils habitent majoritairement la région métropolitaine. 95,6 % connaissent la langue française et 54,9 % la parlent à la maison, et ce, même si 49,7 % d'entre eux ont une langue maternelle autre que le français et l'anglais. (Immigration et Communautés culturelles du Québec, 2005)

La majorité des immigrants provenant de l'Algérie et du Maroc choisissent donc le Québec parmi les provinces canadiennes à cause de la langue française. Toutefois, même si le français rapproche ces trois peuples, la culture maghrébine reste singulière et différente de la culture québécoise. Pour arriver à comprendre cette différence, nous nous arrêterons brièvement sur la religion musulmane qui représente le noyau de la culture de ces deux peuples.

3.10 RELIGION MUSULMANE

L'islam est une religion monothéiste née au Moyen-Orient au 7^e siècle. À l'instar de toutes les grandes religions, l'islam a fini par se ramifier en plusieurs courants, dont les

deux principaux sont le chiisme et le sunnisme. Les sunnites sont beaucoup plus nombreux dans le monde. (Coogan, 2006)

Cette religion se base sur des révélations faites par Dieu au prophète Mahomet qui aurait transcrit intégralement la parole divine dans un livre saint. Ce livre, appelé le Coran, représente la source des croyances et pratiques de la religion. Le nom « islam » se traduit souvent par soumission à Dieu, le seul et unique. Pour vénérer Dieu, les musulmans exécutent cinq rites qui sont considérés comme les cinq piliers de l'islam. Le premier rite est celui de la récitation de la *shahada* qui est la profession de foi musulmane, le deuxième est le *salat*, le devoir de prière qui a lieu cinq fois par jour. Pour effectuer celui-ci, la concentration mentale et la pureté corporelle sont nécessaires et il se déroule dans un cycle de quatre positions enchaînées. Le troisième rite, qui est l'aumône obligatoire, *zakat*, est établi selon les moyens des croyants et elle représente une façon de s'entraider. Le quatrième est le jeûne (*siyam*) pendant le mois du ramadan, durant lequel il est interdit de manger, boire, fumer ou d'avoir des relations sexuelles durant la période de la journée où le soleil est levé. Le dernier, mais non le moindre, est le pèlerinage (*hadj*) à La Mecque qui doit se faire au moins une fois dans la vie.

Si la base de l'islam reste le Coran, d'autres ouvrages, dont les *hadiths*, le récit des actes de Mohamed, sont utilisés pour déterminer la *sunna*, la tradition musulmane, et les règles de base d'une société musulmane. Les textes sont interprétés par les *uluma* qui sont considérés comme étant des sages. C'est à partir de ces écrits que les règles de la *Charia*, la loi islamique, ont été établies. D'autre part, l'islam est une religion qui a la prédestination pour fondement, c'est-à-dire que tout ce qui est dit ou fait sur Terre est prédit par Allah, et nul ne peut contrer cette prédestination. L'islam explique en grande partie la culture maghrébine puisqu'elle en est son pilier. Les sociétés algérienne et marocaine, où la religion occupe une place prépondérante, se distinguent de la société québécoise laïque dans laquelle les nouveaux arrivants viennent s'installer et élever leurs enfants.

Dans l'optique d'arriver à analyser et interpréter les discours et les observations que nous avons recueillies, nous devons les mettre en contexte. Ceci étant fait, il est maintenant temps d'exposer nos résultats.

CHAPITRE IV

LA PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

Suite aux observations faites sur le terrain et aux entrevues effectuées, nous sommes maintenant en mesure de présenter les données qui ont été recueillies tout au long du processus dans l'optique de les organiser afin de faciliter leur analyse et leur interprétation.

4.1 ORGANISATION DES DONNÉES RECUEILLIES

La recherche documentaire, dont les données ont été exposées dans les chapitres précédents de ce mémoire, a permis de donner une vision d'ensemble au travail. Nous nous sommes attardés aux informations historiques et contextuelles qui nous permettraient éventuellement d'interpréter plus adéquatement nos observations et nos entretiens. Pour structurer le processus d'analyse et d'interprétation que nous effectuerons dans le prochain chapitre, nous avons organisé la présentation de nos résultats par thèmes.

Ayant gardé en tête nos objectifs de départ, nous tenterons d'y répondre en développant sur les sujets que ceux-ci impliquent. Afin d'y arriver, nous combinerons extraits d'entrevues et données d'observation pour illustrer notre propos. Nous diviserons la présentation des résultats en cinq thèmes pour classifier et enchaîner logiquement les

idées tout en gardant un fil conducteur. Ceci nous permettra ensuite de faire une interprétation complète et ordonnée des données recueillies.

4.2 PERCEPTION DE LEUR PROPRE IDENTITÉ

Nous nous intéressons à l'interprétation que font les actrices du monde qui les entoure et à la perception que celles-ci ont d'elles-mêmes dans le but de comprendre leur réalité sociale et leur construction identitaire. Ces informations permettront de mieux les comprendre et d'interpréter, à notre tour, leurs gestes et leurs discours avec plus de clarté.

Elles se décrivent toutes comme étant des femmes, immigrantes, étudiantes et ouvertes sur le monde. Elles habitent chez leurs parents, ont un bon emploi étudiant et un réseau d'amis important. Hajar rêve de faire le tour de la planète, Khadidja veut devenir infirmière, Djamila attend le moment où elle viendra habiter à Montréal, Fatima a une grande passion pour la radio et rêve d'y faire carrière, Jalila espère pouvoir travailler dans un domaine relié à la musique et Loubna ne souhaite que deux choses : devenir une bonne musulmane et travailler dans un domaine qui lui permettra de toujours être entourée. Elles semblent bien se connaître puisqu'elles nous ont fait un portrait d'elles-mêmes qui reflète très bien les traits de personnalité que nous avons pu observer lors de nos rencontres et activités avec elles.

Leur statut de femme leur tient toutes à cœur, celui d'étudiante leur semble évident, leur origine ethnique aussi. Toutefois, leur identité culturelle n'est pas également assumée, intégrée ou comprise par les jeunes femmes puisqu'elle représente, pour certaines, un mélange de cultures qui leur semble parfois compliqué.

4.2.1 IDENTITÉ ETHNOCULTURELLE

Pour quatre d'entre elles, l'identité ethnoculturelle ne semble pas représenter la base de leur identité *globale*¹ (Abou, 1986). Lorsqu'elles sont interrogées, Djamila, Fatima,

¹ Identité *globale* : comme expliquée à la page 12 du cadre théorique. Pour la suite du mémoire, nous tiendrons pour acquis que le lecteur sait associer ce terme à l'auteur Selim Abou.

Hajar et Jalila ne mentionnent pas leur appartenance ethnoculturelle dans la description qu'elles nous font d'elles-mêmes. Elles sont Algériennes ou Marocaines, mais cette caractéristique n'en est pas une de premier plan pour celles-ci. Toutefois, lorsque la question est clairement orientée vers l'appartenance culturelle, Hajar est la seule à se définir comme Québécoise avant tout. Elle précise même qu'elle est Québécoise séparatiste. De leur côté, Djamila, Fatima et Jalila, qui se disent prises entre leur culture d'origine et la culture québécoise sans faire réellement partie de l'une ou de l'autre, sont promptes à dénigrer les Arabes en faisant des blagues racistes à leur sujet. Nous en avons fréquemment entendu lors de nos sorties avec les jeunes femmes.

Djamila : Je suis une personne qui a beaucoup d'humour et c'est une partie intégrante de qui je suis, ça a toujours été une façon de briser la glace pour moi. C'est un mécanisme de défense ou peu importe... Une sorte de carapace. L'humour et l'exagération. Lorsque je dis *fuck* les Arabes et allez donc tous chier (sic), oui je le crois en quelque part parce que je n'ai pas envie de suivre le chemin que tous les Arabes suivent.

Fatima va même jusqu'à affirmer que sa sœur et elle sont beaucoup plus Québécoises que la plupart des Arabes vivant dans la province. Toutefois, les commentaires fréquents qu'elle verbalise sur son incompréhension des habitudes des Québécois francophones entrent en contradiction avec ce type d'affirmation. Elle dit tout de même s'être dissociée des musulmans après les attentats du 11 septembre 2001 à cause d'un sentiment de honte.

C'est plus des jokes qu'on dit. Parce que les Arabes en général ne sont pas comme nous parce qu'on est beaucoup plus Québécois qu'eux. Je pense que c'est quand que j'ai commencé à réaliser qu'il y a beaucoup d'Arabes que j'aime pas et je ne voulais pas être associée à eux. C'est là que ça a vraiment pris le bord. En 2001, quand il y a eu les attentats, je ne voulais plus m'associer aux musulmans. Il y avait une honte et je ne voulais pas en faire partie.

De son côté, Khadidja se décrit d'emblée et avant tout comme « femme musulmane arabe. C'est ce qui compte le plus pour moi. Oui je suis Arabe, mais musulmane c'est ce qui me décrit le plus. » On le remarque par sa détermination à respecter les règles relatives à sa religion, comme la volonté de faire le ramadan, alors qu'au travail, selon nos observations, les gens qu'elle côtoie ne le font pas. Loubna se définit tout aussi clairement comme Marocaine musulmane. À l'inverse des quatre autres jeunes femmes,

l'appartenance culturelle de Khadidja et Loubna occupe une place de premier plan. Il est toutefois nécessaire de préciser qu'il arrive que Djamila et Fatima, par exemple, se sentent Québécoises avant tout. Par contre, ceci n'arrive que lorsqu'elles se retrouvent respectivement en Algérie ou au Maroc.

En effet, les femmes interrogées ont une vision d'elles-mêmes qui varie selon les contextes. Les six jeunes femmes se sentent immigrantes « bien intégrées » au Québec. Toutefois, quand elles sont en visite dans leur pays d'origine, c'est plutôt leur côté québécois qui fait surface. Lorsque nous leur demandons si elles se sentent plus Québécoises qu'Algériennes ou Marocaines, pour quatre d'entre elles, les réponses sont semblables. Elles ont le sentiment d'être Maghrébines à l'occasion et Québécoises le reste du temps.

Fatima se sent prise entre deux mondes, mais n'a pas la même aisance que Hajar à se définir comme Québécoise à cause du regard des autres.

Moi j'ai comme une dualité. Je ne me sentirai jamais totalement Québécoise ni Marocaine non plus. Quand je suis là-bas, je ne suis pas chez moi et quand je suis ici je reste immigrante ou la fille d'immigrant pour les autres. [...] On est quand même une minorité, mais dans un pays comme le Québec/Canada, il y a vraiment beaucoup d'immigrants donc on se mélange bien. Mais c'est sûr qu'au Québec on reste toujours une Marocaine et que quand on va là-bas pour eux t'es une Canadienne.

Djamila tient sensiblement les mêmes propos que Fatima, qui se sent Algérienne ou Québécoise selon les contextes. Elle vient d'Algérie, mais a grandi au Québec et elle s'identifie plus à la nationalité des gens avec qui elle se trouve. Son discours le démontre bien, mais c'est son comportement qui le confirme. Nous avons clairement remarqué durant nos observations que les écarts, dans sa façon d'interagir et d'attirer l'attention, sont extrêmement marqués selon les individus avec qui elle se trouve. Elle explique lors d'une entrevue que :

Oui j'ai la culture de mes parents, oui je suis née en Algérie, mais on a immigré au Québec, à Trois-Rivières et j'étais entourée de Québécois. Alors à l'école je me considère plus comme Québécoise, mais à la maison c'est sûr que c'est plus... Tsé je me le faisais répéter par mes parents... On est Algériens, ça c'est nos valeurs, etc. [...] Moi je ne peux pas me considérer comme Québécoise. Je me définis entre les

deux. Je ne sais pas comment je me définirais si j'avais à me donner une citoyenneté. J'ai les deux passeports, les deux langues, j'ai un peu des deux cultures, je ne peux pas être autre chose que juste une moitié de chaque affaire. Je suis bien là-dedans. Ça dépend. Quand on allait en Algérie, c'était toujours pour les vacances d'été au complet. Je te dirais que les deux trois premières semaines je gardais ma montre avec l'heure du Québec. Je n'aimais pas ça aller en Algérie, je ne voulais pas y aller. Je ne me considérais pas comme Algérienne. Je m'attachais à des objets, je faisais des conversations dans ma tête. Quand on n'est pas dans le pays, on se considère comme étant l'autre. Quand je suis en Algérie, je me considère Québécoise, pis quand je suis au Québec, je sais que je ne suis pas Québécoise. Ce qui me différencie c'est mon nom, ma couleur de peau, mes parents, mes origines. Ma façon de penser.

Jalila, contrairement à sa sœur, se définit d'emblée comme Québécoise. Elle est consciente de son appartenance marocaine, mais elle croit avoir bien intégré la culture québécoise. Elle se sent plus à l'aise dans la belle province que dans le pays d'origine de ses parents.

Moi je suis Québécoise, j'ai la culture québécoise. J'ai les deux. On célèbre la Saint-Jean. Je dis Québécoise, Montréalaise, d'origine marocaine. Quand on va au Maroc, j'ai hâte de revenir au Québec parce qu'on n'a pas du tout le même standard d'amis.

Khadidja aussi se sent comme une étrangère lorsqu'elle se rend en Algérie à cause de sa façon de parler et de s'habiller, et ce, même si elle s'habille de façon conservatrice comme nous l'avons remarqué. Toutefois, elle se présente toujours comme étant Algérienne. Si elle voyage ailleurs qu'en Algérie et qu'on lui demande d'où elle vient, la réponse reste la même : elle est une Algérienne vivant au Canada. Loubna lui ressemble beaucoup en se définissant comme Québécoise d'origine marocaine. Elle ne veut pas nier qu'elle est née au Canada, mais elle veut encore moins oublier quelles sont ses racines.

Je suis quand même 50/50. Je m'habille comme ici, des gens modernes, mais à la maison ça reste mentalité traditionnelle, tu vois. En tout cas moi, tu vois, maintenant je te parle de moi, je suis pas traditionnelle à 100 %. J'aime être 50/50. Vu que t'es née ici, ta mentalité change. Québécoise c'est sûr, je peux pas le nier parce que je suis née ici. Il y en a qui me disent, ah t'es Québécoise. Aux yeux des immigrants, je suis Québécoise, mais pour les Québécois je viens d'ailleurs. Je leur dis, non je suis née ici, j'ai grandi ici, je connais quand même vos traditions. Je me considère Québécoise, d'origine marocaine. Comme je t'ai dit 75 %, ben plus que la moitié marocaine, mais à la fois un peu Québécoise. J'ai un peu la mentalité d'ici, mais pas trop.

4.3 PERCEPTION DE LEURS PARENTS EN TANT QU'INDIVIDUS

Le type d'éducation que reçoit un individu, ainsi que l'environnement culturel dans lequel elle est reçue influence grandement la vision du monde qu'un être humain peut avoir. Bien entendu, lorsqu'une personne ou une famille décide d'émigrer, le processus ne s'arrête pas à la transplantation d'un mode de vie et de pensée à un nouvel endroit, mais à un bouleversement total des habitudes. Ce bouleversement implique une adaptation à la nouvelle société d'accueil et à son mode de fonctionnement. Pour des parents immigrants, l'éducation des enfants, la transmission des valeurs et de la culture de leurs ancêtres peuvent s'avérer difficiles. Tout en restant des guides pour leur progéniture, ils deviennent parfois des obstacles à l'émancipation de leurs enfants. Nous avons donc cru important d'interroger les jeunes femmes sur la perception qu'elles ont de leurs parents.

Un parent peut être un guide pour certains, un obstacle pour d'autres ou encore un confident ou un ami. Le rôle que joue celui-ci varie d'une famille à l'autre. Les participantes interrogées perçoivent leurs parents comme des figures d'autorité à ne pas défier. Dans la culture maghrébine, il est important de respecter la hiérarchie familiale. Les confidences se font entre amis, alors que les résultats scolaires et les relations familiales sont les sujets abordés à la maison.

Les jeunes femmes trouvent toutes que leurs parents sont admirables et courageux d'avoir été en mesure de quitter leur pays, où les conditions pour élever des enfants ne sont pas, selon elles, optimales, pour tenter d'offrir à leurs enfants la possibilité d'un meilleur avenir. Comme le dit Hajar : « Ben en fait, c'est que mon père a toujours voulu sortir du Maroc, parce qu'ils étaient vraiment pauvres pis c'était vraiment la misère. Il fallait vraiment du courage et mon père a vraiment travaillé fort. »

Jalila et Fatima perçoivent aussi leur père comme un combattant qui a tout fait pour se sortir de la misère et venir s'installer au Canada. Leur mère semble, à leurs yeux, moins déterminée et plus chanceuse. Fatima explique que « ma mère est très naïve parce qu'elle n'a pas de vécu. Ma mère c'est une bonne tite fille de famille. Elle a commencé à travailler à la banque avant de rencontrer mon père. Alors que mon père a appris très tôt à se démerder (sic) parce que sa famille était pauvre. »

De son côté, Djamilia ne semble pas éprouver de fierté particulière face à l'émigration de ses parents. Toutefois, elle se trouve extrêmement privilégiée de pouvoir habiter au Québec et ainsi être en mesure de profiter des libertés qui viennent avec son statut de citoyenne canadienne. Par contre, elle doit continuer, malgré ses 22 ans, à agir selon les désirs de ses parents de qui elle a une image qui n'est pas toujours reluisante.

Je ne suis pas capable de les cerner en tant que tel. Mes sœurs et moi on en parle. On n'est pas capable de savoir leurs réactions d'avance. Tsé il faut s'attendre soit au pire soit à une surprise. Ils se disent pas super pratiquants, ils se disent modérés, mais tout est relatif et ça dépend vraiment de l'événement. Des fois je les trouve vraiment arriérés, ma mère aussi des fois trouve mon père vraiment arriéré, mais des fois c'est complètement l'opposé et il va être super ouvert sur des trucs que tu t'attends pas à ce qu'il le soit.

Khadidja aussi voue une grande admiration à son père qui a travaillé fort pour en arriver où il est et qui continue de se battre, les possibilités d'emplois n'étant pas multiples pour lui qui est depuis peu au chômage. La seule participante qui perçoit sa mère comme responsable de sa situation privilégiée est Loubna.

Ben ma mère était là avant mon père. Le premier c'était mon oncle. Le frère de ma mère. Il est venu ici pour travailler. Et il en avait parlé avec ma mère. C'est un bon pays, ils sont accueillants et tout ça, puis il y a plus de travail qu'au Maroc. Il a ramené ma mère. Elle est venue ici vers l'âge de 24. Quand même jeune, tu vois. Bon c'était pas facile pour elle au début puisqu'en tant qu'immigrante, pour travailler c'est plus difficile. Elle n'a pas été à l'école longtemps. Elle s'est débrouillée. C'était difficile, mais bon. C'était pas souffrance totale et ensuite elle a ramené mon père. Ouais ouais c'est ça, elle est retournée pour marier mon père au Maroc.

L'admiration ou l'agacement que les femmes éprouvent face à leurs parents est en partie lié à l'image qu'elles en ont. En effet, cela peut influencer la relation qu'elles entretiennent avec eux ainsi que l'importance réelle qu'elles donnent à leurs propos et à leurs demandes. On remarque, lorsque certaines d'entre elles parlent au téléphone avec ces derniers, un changement de ton qui donne une impression de soumission. Toutefois, ce que certains qualifieraient de soumission est plutôt une marque de respect très importante, tel qu'expliqué précédemment.

4.4 RELATIONS PARENTS-ENFANTS

Si Khadidja, Loubna et Hajar ne considèrent pas leurs parents comme étant des obstacles à leur émancipation, puisqu'elles sont en accord avec leurs demandes et leur façon d'élever des enfants, il en est tout autrement pour Djamila, Fatima et Jalila qui les voient comme une résistance à leur évolution de femmes au Québec.

Alors que trois d'entre elles ont une relation de proximité avec un ou l'autre de leurs parents, les autres n'entretiennent que des rapports qui semblent conflictuels. Hajar et Loubna sont très près de leur mère, alors que Khadidja l'est de son père. Même quand il est parti habiter aux États-Unis pendant quelques années pour un emploi en Caroline du Nord, ça ne l'a pas empêché d'appeler ses enfants chaque soir et de garder un lien très fort avec eux. L'esprit familial est primordial chez Khadidja et elle tient à travailler pour faire en sorte que celui-ci garde la place qui lui revient. Elle s'assure d'être toujours respectueuse, de s'habiller convenablement et, comme observé, de suivre les règles comme celle d'être de retour à la maison à l'heure convenue.

Cet esprit familial dont nous parlons est très important dans la culture arabe selon nos interlocutrices. Le sujet de discussion par excellence reste toujours celui de la famille puisqu'il s'agit d'un des piliers de la culture.

Loubna : La famille pour moi c'est très important parce que c'est les seuls envers lesquels tu peux avoir confiance. Ils vont être toujours là pour toi, peu importe le problème. Si jamais un jour j'ai un gros problème, je vais aller voir ma mère pour en parler. J'irais la voir tu vois, j'aime pas les problèmes dans la famille. Parce que comme je t'ai dit, c'est fait pour être tous unis. Pis qu'on vive ensemble pis on se respecte et tout ça. C'est pas la même chose à l'extérieur de la famille. À l'extérieur c'est fictif.

La famille est le centre de toutes les activités et l'image qu'elle projette est d'une importance capitale. Les apparences sont au cœur des discussions et il est important d'y travailler. Hajar le démontre bien lorsqu'elle parle du divorce de ses parents, dont elle a longtemps gardé le secret.

Mon père pis ma mère sont divorcés. Ça va faire cinq ans. J'étais en secondaire 4. Ça a troublé intense les deux je te dirais. Ils auraient dû se divorcer ben avant ça selon

moi, mais ça se fait pas divorcer. On aurait été au Maroc ou en Algérie puis ils seraient restés ensemble pour les apparences. Ça a pris vraiment beaucoup de temps avant qu'ils le disent à leurs parents. Genre le père de ma mère est venu nous visiter à peu près un an après, pis mon père est revenu habiter avec nous pour les deux semaines qu'il était là pour te montrer à quel point ma mère voulait pas en parler à ses parents. C'est grave. [...] C'était vraiment pas le fun. Mes grands-parents s'en sont pas rendu compte fait que c'est bien.

Si les apparences sont si importantes pour les parents, elles le sont tout autant pour leurs enfants, et ce, même si ce n'est pas pour garder la face devant la famille. Tout le monde veut bien paraître et ça devient presque une obsession. Selon les femmes interrogées, c'est un trait culturel arabe très fort dont il est impossible de se débarrasser et celui-ci déteint sur tous les aspects de la vie quotidienne. Leurs parents sont habitués à fonctionner d'une certaine manière et de se soucier de ce dont leur entourage pense. En effet, nous avons perdu le compte du nombre de fois où Djamila, Jalila et Fatima nous ont demandé si leur apparence était à la hauteur lors de sorties et même à l'occasion de soupers entre amis dans l'intimité d'un appartement. Les choses ne changeront pas de sitôt selon Djamila. Pour arriver à pallier un certain décalage entre les habitudes et la réalité de la société d'accueil, certaines des jeunes femmes n'ont trouvé qu'un seul moyen de fonctionner à leur guise tout en respectant les désirs de leurs parents et c'est en leur cachant la vérité.

4.4.1 MENSONGES ET NON-DITS

S'il est possible de prendre le meilleur des deux pour faire un tout, ce n'est pas toujours évident d'arriver à composer avec une vie sociale qui se différencie grandement de la vie familiale. Bien que pour Khadidja le tout soit simple, car elle partage les croyances et le mode de vie de ses parents, il en est tout autrement pour Djamila, Jalila et Fatima. Pour ces trois jeunes femmes, le mensonge est une obligation de la vie quotidienne qui leur permet de se sentir libres d'agir et de penser « à la québécoise », c'est-à-dire, comme elles l'entendent. Les mensonges ne sont pas qu'exceptionnels, mais au contraire, habituels. Les interviewées ont pesé les implications reliées au mensonge et elles ne les ont pas jugées assez graves pour vouloir les éviter. Cependant, il semble que la crainte des conséquences pouvant survenir suite à un mensonge découvert n'est pas

réelle. Les jeunes femmes semblent avoir une confiance inébranlable en leur capacité de faire passer pour vérité à peu près n'importe quoi.

Lors d'une sortie que nous avons faite avec Fatima et Jalila, la mère des deux jeunes femmes a appelé pour savoir à quelle heure elles allaient rentrer. Jalila, qui a répondu au téléphone, a informé sa mère qu'elle travaillait jusqu'à minuit, car elle avait été appelée pour un quart de soir et que, comme sa sœur faisait un quart de nuit, elles allaient rentrer ensemble vers trois heures du matin. La réalité était bien différente puisque nous étions dans un café à fumer de la shisha en attendant de nous rendre dans un bar pour y passer le reste de la soirée. Le mensonge n'est que routine et les deux jeunes femmes n'y voient aucun inconvénient puisque c'est la seule façon qu'elles ont de faire ce que bon leur semble sans créer de tensions ou blesser leurs parents. Un autre élément qui fait partie intégrante de la vie des deux sœurs, de Djamila et, à l'occasion celles de Loubna et de Hajar, est les non-dits. Fatima parle souvent de non-dits et de sujets tabous qui lui permettent de s'en sortir plus facilement lors de situations qui pourraient créer un conflit avec ses parents.

C'est très triste à dire, mais dans le non-dit, ça inclut aussi beaucoup de mensonges. Beaucoup de *cover up*. Moins que d'autres, mais vraiment beaucoup de *cover up* tsé. Aujourd'hui tsé, je travaille, mais ce n'est pas vrai! Je pourrais leur dire que je sors, mais ça va juste les faire chier pour rien fait que aussi bien leur dire que je suis à la bibliothèque. C'est comme, je peux avoir la vie facile, alors je vais leur dire ce qu'ils veulent entendre. Tsé on veut pas les blesser juste pour les blesser. Ils ont pas besoin de savoir. *What you don't know doesn't hurt you* en fait. C'est vraiment ça.

Sa sœur renchérit en disant qu'« ils ne savent pas grand-chose sur nous en gros dans le fond sur ce qu'on fait. »

Comme Fatima et Jalila, Djamila n'est pas transparente avec ses parents. L'été, lorsqu'elle est à Montréal à cause de son emploi, Djamila a plus de liberté puisque ses parents, vivant à Trois-Rivières, ne sont pas là pour la surveiller. Toutefois, si son père arrive à l'improviste, ses plans tombent à l'eau. Une soirée où elle avait rendez-vous avec nous et des amis dans un bar pour célébrer l'anniversaire de deux d'entre eux, elle a été forcée d'annuler à la dernière minute puisque son père venait d'arriver pour une visite surprise dans son pied-à-terre montréalais qu'il laisse à Djamila durant la période estivale.

Elle nous a appelés pour s'excuser et expliquer qu'il faudrait attendre le départ de celui qu'elle appelle « Musty » (son père) pour organiser une autre soirée. Avant de raccrocher, elle a lancé un « *fuck my lifte* » (sic), ce qui décrit bien la frustration qu'elle éprouve lors de ce genre de situations.

Pour éviter de se retrouver dans ce genre de situations, la jeune femme rend des services et accomplit des tâches pour ses parents dans le seul et unique but d'obtenir quelque chose en retour.

Djamila : J'sais pas comment dire, je me sens pas vraiment fière, en fait je m'en fous de ce que je dis ou fais, mais je simule que j'en suis extrêmement fière dans le but qu'ils répondent : c'est bien t'es autonome, mais je m'en fous, tout ce que je sais c'est que je passe pour la bonne fille et je pourrai avoir ce que je veux : permission pour aller à Montréal, me passer de l'argent puis tout simplement me foutre la paix avec mes études. Ouais je pense que ça s'appelle de la manipulation c'est comme de la prévention pour ne pas avoir les remarques.

Ce que Djamila appelle de la prévention, ou ce que Fatima qualifie de non-dits, est le résultat, selon elles, de l'éducation et du milieu dans lequel leurs parents ont été élevés. Leur hypothèse est sans doute vraie, mais ce type d'éducation n'oblige pas Loubna et Khadidja à faire autant de cachotteries. Si cette dernière respecte à la lettre tout ce qui est imposé par ses parents, car elle y croit, Loubna tente de faire de même. Cependant, elle doit toujours trafiquer un peu la vérité pour garder ce qu'elle considère comme du respect :

Avec mon père je pourrais pas dire que j'ai des amis garçons, sinon il va penser croche. Il va pas trop aimer ça. C'est un homme lui-même et il sait comment les hommes pensent. Dans le sens, il veut me protéger. Je ne dis pas tout à ma mère. Je garde un certain respect avec ma mère. Ça pourrait pas être mon amie. Ma mère c'est ma mère. Je lui dis un peu de tout, mais pas tout quand même. On se fait confiance. On s'entend bien.

Hajar, elle, représente l'entre-deux. Elle est transparente avec ses parents. Elle ne leur cache presque rien puisqu'ils lui laissent la liberté qu'elle demande. Ses parents savent qu'elle n'est pas très croyante et qu'elle ne fait que le ramadan. Comme elle est en mesure de choisir les éléments qui lui plaisent de la religion de ses parents, le mensonge

n'est pas un pré requis pour une bonne entente. Toutefois, certains sujets restent tabous. Nous l'avons vue boire de l'alcool et manger du porc par choix, mais elle ne le fait jamais en présence de ses parents question de respect et pour ne pas avoir à verbaliser le fait qu'elle ne croit pas en cet aspect de sa culture.

La notion de respect revient souvent dans le discours des jeunes femmes, ce qui explique bien pourquoi elles inventent tant d'histoires et omettent tout autant de détails en rapportant certains faits. Elles connaissent leurs parents, leur culture et les règles à suivre pour ne pas entrer en conflit. Ces « agissements », qui sont les conséquences de leur désir de bonne entente, varient selon la perception qu'elles ont de la culture d'origine de leurs ancêtres et de l'importance que leurs parents y accordent. Ce niveau d'importance peut influencer positivement ou négativement le sentiment d'appartenance des jeunes femmes. Nous exposerons les résultats des interrogations que nous avons eus à ce sujet.

4.5 RAPPORT DES PARENTS AVEC LEUR CULTURE

Les habitudes ne changent pas rapidement, car il s'agit d'un long processus. La culture se transforme certes, mais lentement. La façon qu'ont les parents de nos interlocutrices d'élever leurs enfants ne changera donc pas du jour au lendemain, surtout que leurs mœurs découlent de la religion à laquelle ils sont attachés.

En effet, les parents des jeunes femmes interrogées sont pratiquants, mais à différents niveaux. Certains prient, vont à la mosquée, font le ramadan et ne boivent pas, comme c'est le cas des parents de Khadidja, de Loubna, du père de Hajar et de la mère de Fatima et Jalila. D'autres prient à l'occasion, ne vont à la mosquée que rarement, mais ne mangent pas de porc et célèbrent les fêtes religieuses comme le font les parents de Djamila, le père de Jalila et de Fatima ainsi que la mère de Hajar.

Hajar : Mes parents le sont [pratiquants]. Ils nous l'ont inculqué. Mon père beaucoup, ma mère non. Mais tsé il me voit en camisole pis ça le dérange vraiment pas là. Ils nous l'ont inculqué, ils nous l'ont appris, mais ils nous ont jamais forcés à faire quoi que ce soit. Ben, mon père pendant le ramadan, à chaque jour il va à la mosquée, sinon il y va une fois par mois. Pis il fait les cinq prières par jour requises par la religion. Il les fait les cinq le soir. Pis il vient de *booker* son voyage pour y aller à La Mecque. Ma mère elle est croyante, mais juste comme il faut là. Elle fait le ramadan,

elle mange pas de porc pis elle croit en Dieu. Mais elle fait pas ses prières pis elle met pas le voile, rien de tout ça.

Chez Fatima et Jalila, leur père et leur mère ne pratiquent pas la religion au même degré non plus. Les deux croient, mais vivent leur croyance différemment puisque leur père semble moins respecter à la lettre les interdictions et les obligations de prière, contrairement à leur mère.

Fatima : Mon père est d'une famille pauvre. Son père était imam. Donc il connaît très très bien la religion. Alors il croit en Dieu. Il est pas très pratiquant par contre à cause de certains événements dans sa jeunesse. Il fait le ramadan, mais pas les prières par exemple. Sa ligne directrice c'est d'être un bon humain. Il boit. Si on l'invite dans une famille non musulmane, il consomme du porc. Il ne va pas dire mon Dieu c'est du porc j'en mange pas. Ma mère est plus pratiquante. Elle avait arrêté de faire la prière à un moment donné. Mais elle a eu un accident de voiture pis elle a recommencé à faire sa prière. Elle porte pas le voile par exemple. Elle ne boit pas du tout, mais elle n'aime pas le goût non plus. Mais sa première raison c'est sa croyance. Elle ne fume pas, mange pas de porc jamais.

Jalila : Elle regarde les ingrédients. À un moment donné on a acheté de la soupe pis sur les ingrédients c'est écrit porc. Pis elle l'a retourné même si c'est juste de la petite poudre.

Les parents de Djamilia ne sont pas croyants non plus, mais leur discours démontre bien leur appartenance culturelle à l'Algérie.

Quand il [mon père] nous chiale dessus c'est pas fais ta chambre c'est le bordel, mais plutôt fais ta chambre, t'es bonne à marier. Tsé les remarques ça a toujours rapport avec la religion, la culture ou la tradition. Sinon, ils ne vont pas à la mosquée, ils sont contre le voile puis les trucs de mosquée, de religion pis de convertir les autres, ils sont vraiment contre ça, mais sont pas contre les forcer à manger plein de couscous!
(rire)

Si la majorité des parents semblent croire, mais adapter leurs croyances à leurs horaires ou aux contextes, d'autres sont très appliqués et rigoureux. Loubna explique que « Mes parents oui, sont pratiquants. Ma mère porte le voile. Eux ils font leurs cinq prières en temps. Quand j'étais plus jeune, ils essayaient de nous intégrer la religion pour pas que j'oublie cette valeur. »

L'importance qu'accordent les parents à la culture de leur pays d'origine peut donc influencer la perception que les enfants en ont. C'est pourquoi, après avoir interrogé les jeunes femmes sur le rapport de leurs parents à la culture maghrébine, nous avons voulu comprendre quelle est la place de cette culture dans leur vie.

4.6 RAPPORT DES RÉPONDANTES AVEC LEUR CULTURE D'ORIGINE

La perception que nos interviewées ont de la culture de leurs ancêtres ainsi que la place que leurs parents y ont accordée dans leur éducation expliquent le rapport qu'elles entretiennent avec celle-ci et donc, la place qu'elles lui laissent dans leur vie.

Selon les informations recueillies lors des entrevues et observations, sauf pour Khadidja et Loubna qui se disent croyantes et pratiquantes, les femmes interrogées font semblant de pratiquer pour sauver les apparences et garder de bonnes relations avec leurs familles.

Fatima : À la maison on suit par respect pour ma mère. Il y a vraiment une grosse culture du non-dit. On en parle pas et c'est correct de même. Avec ma mère, elle c'est vraiment, elle considérerait que si on mariait un gars non musulman ou qu'à sa mort on soit non pratiquantes ou non croyantes, elle prendrait ça comme si elle avait fait mal sa job de mère pis qu'elle nous avait mal inculqué nos racines. Je connais les cinq piliers de l'islam, mais je ne les fais pas. Ça fait 7-8 ans que je *fake* de faire le ramadan à chaque année. Encore une fois par respect pour ma mère, parce que ça la détruirait qu'on ne le fasse pas. Si elle nous demande, on dit qu'on croit en Dieu. Des fois on va faire... semblant! On va dire des petits termes en arabe, genre si Dieu le veut. Des petits trucs comme ça. C'est juste pour l'insérer dans une phrase pour la rassurer un peu. C'est pas comme si vraiment on y croyait. Pour moi c'est comme ça pis pour mon frère aussi. On sait pas prier, on l'a jamais appris, on sait pas lire l'arabe. On parle le dialecte marocain et non l'arabe classique donc on ne comprend pas ce qui est écrit. J'ai eu mon premier Coran en anglais cette année parce qu'on me l'a donné.

Djamila, Fatima et Jalila se disent non croyantes ou du moins non pratiquantes. Si elles ne croient pas en l'islam, cela ne veut pas dire qu'elles ne croient en rien du tout.

Jalila : J'ai mes propres croyances. Je pense que c'est agnostique. Parce que depuis notre très jeune âge, on a essayé de m'inculquer de croire en Dieu et puis à avoir peur

de Dieu, etc. Alors on a toujours un petit doute, mais la religion je n'y crois pas du tout. Les principes de l'islam, de faire la prière cinq fois par jour, de jeûner, etc. Mais non, en gros je crois en quelque chose de plus gros. Peut-être pas un Dieu, une personne avec la face blanche et la grosse lumière là! Mais je crois que les choses arrivent pour une raison, mais je ne peux pas dire que ça a rapport avec l'islam ou la religion.

À part Khadidja et Loubna qui affirment ne connaître que quelques parties du Coran, les autres jeunes femmes sont persuadées de bien maîtriser la religion de leurs parents. Hajar connaît la religion (elle nous en a beaucoup parlé lors de discussions animées durant ses pauses au travail), elle pratique le ramadan, car elle trouve le geste beau depuis que sa mère lui a expliqué que c'est le moment de l'année où tout le monde est égal que les riches vivent la faim comme les pauvres. Elle affirme que : « Si tu te fiais à ce qui est dit et c'est tout, ça ferait les meilleures personnes qui en ressortiraient. Mais c'est vrai autant pour la Bible. »

Khadidja et Loubna sont aussi d'avis que l'islam est une religion magnifique et que la culture maghrébine est d'une richesse incroyable. Comme leurs parents y ont laissé une place de choix dans leur vie familiale et les ont encouragées à s'y intéresser pour l'intégrer et y croire, les deux femmes s'y sont liées naturellement. Loubna travaille sans cesse à devenir une meilleure musulmane, plus renseignée et toujours plus fidèle : « Je suis moi-même musulmane et pratiquante. Genre je fais mes prières, mais comme je t'ai dit je fais quelques péchés, tu vois. Genre avec le temps je vais m'améliorer j'espère. »

Djamila et Fatima de leur côté se sont toujours intéressées à l'islam et à la culture maghrébine, car elles aiment pouvoir en discuter avec leurs cousines en sachant de quoi il est question. Toutes les trois en ont d'ailleurs souvent discuté ensemble en notre présence. Les discussions sur le sujet de la culture et de la religion se produisent, règle générale, en famille vu l'importance du noyau familial dans la culture maghrébine. Ceci n'est d'ailleurs pas quelque chose qui plaît à Djamila puisqu'aucune importance n'est laissée, selon elle, aux gens en tant qu'individus. À ses yeux, tout un chacun est perçu comme des membres d'une famille et non comme des êtres individuels et uniques.

Je trouve que dans ma culture, c'est pas vraiment important qui t'es individuellement, mais plutôt qui t'es en tant que membre d'une famille. Je n'ai jamais eu de

conversation avec mes parents sur comment tu te sens aujourd'hui? J'en n'ai pas de conversations comme ça! C'est plus comment va la famille? Est-ce que t'as des devoirs? Nous autres les valeurs à la maison c'est l'école pis la famille, des trucs comme ça.

De son côté, Khadidja dit ne pas connaître suffisamment le Coran et vouloir approfondir ses connaissances sur celui-ci. Toutefois, elle est pratiquante. Elle prie (même lorsqu'elle est au travail), va à la mosquée, fait le ramadan, ne mange pas de porc, ne boit pas et ne sors pas dans les bars. Nous n'avons donc pas pu la rencontrer lors des activités sociales du travail puisqu'elles avaient lieu dans des endroits qui sont inappropriés pour elle. Elle rêve même de porter le voile, car « dans le Coran, ça dit qu'il faut se couvrir. Je le porterais parce que, pourquoi mon apparence physique, oui elle est importante, mais ce qui compte plus c'est l'intérieur. Donc, qu'est-ce qui changera si je porte le voile ou non? » Même si elle désire porter le voile, elle ne le porte pas pour le moment par respect pour sa mère qui ne peut le porter dans le cadre de sa profession. « Je respecte ma mère donc je le porterai quand elle pourra le porter. »

De toutes les intervenantes rencontrées, elle est sans nul doute celle qui s'intéresse le plus à sa culture d'origine. Sans la connaître en profondeur, de son propre aveu, elle écoute beaucoup de *raï*, qui est de la musique algérienne, elle connaît les auteurs algériens, elle en a lu, elle mange beaucoup de nourriture traditionnelle et s'intéresse à l'histoire de son pays d'origine. Khadidja et Loubna sont les interviewées qui aspirent le plus à une vie où l'héritage culturel maghrébin et la religion musulmane seront très présents.

À l'inverse, Djamilia affirme qu'« on est musulmans par défaut, on ne l'a pas choisi, t'es né comme ça c'est tout. » Elle tente de laisser croire qu'elle ne s'identifie pas aux Arabes, mais sa perception de la culture québécoise et des relations familiales et conjugales « occidentales » met en avant-plan son attachement pour ses origines. Elle ne semble pas être la seule dans cette position. Cela est évident dans le discours que certaines d'entre elles tiennent, surtout quand il s'agit des relations de couple.

4.7 VALEURS ET RELATIONS INTERPERSONNELLES

Le couple et les relations en général sont des éléments qui représentent une différence majeure entre les cultures québécoise et maghrébine. En effet, au Maroc et en Algérie, les amis n'occupent pas une place aussi importante que la famille. Les hommes et les femmes de familles différentes n'entretiennent que rarement des relations amicales et les jeunes femmes quittent leurs parents seulement pour prendre époux. Bien qu'il y ait de nombreuses différences, ces trois aspects constituent certains des éléments les plus évidents pour nos interlocutrices.

4.7.1 LES AMIS

À part Khadidja et Loubna qui ont, dans leur cercle d'amis, presque uniquement des immigrants, les autres jeunes femmes fréquentent en grande majorité des Québécois. Loubna explique ses choix d'amis par le fait qu'ils ont des passés semblables et proviennent de cultures plus similaires. Elle est peu amie avec des Québécois francophones « parce qu'on n'a pas les mêmes valeurs, les mêmes principes pis les mêmes façons de voir les choses. » Nous ne pouvons la contredire cependant, dans la société multiculturelle dans laquelle nous vivons, il est difficile de ne pas avoir des amis de diverses nationalités, d'où l'adaptation plus rapide des uns aux autres. Par contre, les relations de couple sont plus difficiles à gérer, car elles ont beaucoup plus d'implications qui font ressortir les différences de réalités culturelles.

4.7.2 LE COUPLE

Le respect est très important, comme nous l'avons vu, et par respect pour leurs parents, les jeunes femmes ne peuvent pas leur présenter des hommes qui ne seront pas leur mari. Elles doivent cacher toutes les relations qu'elles entretiennent, car il est clair, comme le dit la mère de Djamila et qu'elle nous a citée : « Il va voir tes seins quand il va avoir envie de les marier. » Même chose pour Loubna qui dit que : « Le jour où je vais rentrer un gars dans la maison, ça sera pour le mariage. Mais il n'y a pas de ce va-et-vient de mecs à la maison. Mon père ne va pas aimer ça et je risque de mourir jeune! »

Au-delà des préférences, voire des exigences parentales, des problèmes émergent rapidement au sein des couples à cause des différences de valeurs. Comme le dit Fatima, et qui résume bien la pensée de la majorité de ces femmes : « Tsé, je me suis rendu compte que je pensais vraiment différemment sur certaines choses. Par rapport aux relations pis ces affaires-là. Tsé moi il n'est pas question qu'après deux semaines j'aille voir ta grand-mère là! »

Selon elles, bien que les relations amicales entre cultures soient tout à fait possibles, elles sont beaucoup plus difficiles et délicates lorsqu'elles sont amoureuses. Pour cette raison, nos interlocutrices ne savent pas trop ce qui les attend. Alors que quatre d'entre elles refusent l'idée de marier un musulman, les autres n'imaginent pas d'autres avenues.

Bien que Khadidja nous ait affirmé en entrevue qu'elle ne se marierait qu'avec un musulman, ses dires ne sont pas toujours les mêmes lors de ses discussions entre amis. Sa copine nous a avoué, lors d'une sortie en plein air, que la jeune femme aurait dit, lors d'échanges amicaux, qu'elle ne se marierait pas nécessairement avec un musulman et que ce serait plutôt son cœur qui déciderait. Toutefois, les chances que son intérêt se porte sur un non-musulman sont faibles étant donné ses choix de vie et son désir de vivre et d'élever ses enfants comme l'ont fait ses propres parents. La situation est exactement la même pour Loubna.

Mis à part Hajar qui a exprimé son désir à ses parents de ne jamais se marier, lesquels n'ont pas mal réagi, si ce n'est qu'une déception évidente venant de son père, le cœur et la tête de ces jeunes femmes ne sont peut-être pas toujours en accord selon nos observations. Bien que trois d'entre elles (Djamila, Jalila et Fatima) nous aient avoué qu'elles voulaient à tout prix se marier avec un non-musulman, pour toutes les jeunes femmes, la différence culturelle est évidente dans une relation de couple. Les trois premières ont toutes déjà été en relation (en cachette) avec des non-musulmans et la différence dans les valeurs était un obstacle à la poursuite de la relation. De plus, l'élément contraignant le plus important est sans nul doute le désir des parents de voir leur fille se marier avec un homme qui partage leurs croyances religieuses puisqu'autrement, ceux-ci seraient déçus et considéreraient (à l'exception de la mère de Hajar) l'éducation culturelle de leurs enfants comme un échec.

Est-ce que la déception des parents pourrait avoir une influence sur le choix de leur futur mari? Peut-être. Les différences entre les deux cultures sont frappantes à certains niveaux et bien que les interviewées aspirent à la liberté de la société québécoise, elles la redoutent à d'autres égards et ne s'y reconnaissent nullement.

4.8 PERCEPTION DE LA CULTURE ET DE LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE

La vision que ces femmes ont de la culture et de la société québécoises influence leur construction identitaire puisqu'elles la font en fonction de leurs interprétations du monde qui les entoure. Même si les parents ont exercé une influence culturelle et religieuse importante, peut-être que leurs enfants trouveront difficile de l'agencer à leur vie québécoise. Cependant, l'inverse aussi peut être vrai : trop de pression peut donner l'envie de fuir vers une culture moins « encadrante ».

Si la culture de la société d'accueil peut paraître moins rigide pour nos interviewées, c'est qu'elle se définit plus difficilement et moins précisément. Celles-ci en ont une image floue qu'elles associent à une sorte de « n'importe quoi » un peu organisé dont personne n'arrive totalement à décrire les caractéristiques et les particularités, encore moins des enfants d'immigrants.

Khadija : Ils disent que la culture québécoise c'est la langue française. Ils sont partis pour la langue française et c'est tout. Mais c'est pas comme si je pratique votre culture, votre musique, mais je fête la Saint-Jean-Baptiste. J'aime le Québec, j'aime les Québécois. J'aime l'humour québécois. J'adore Patrick Huard et Caméra Café.

Si la culture est difficile à définir, les valeurs qui se différencient de la culture maghrébine sont facilement énumérables. Celles qui distinguent particulièrement les Québécois des Maghrébins, selon ces femmes, c'est la place de la famille ainsi que les relations familiales et conjugales, dont il a été question plus tôt. Ce que la majorité des jeunes femmes ne comprennent pas, c'est la relation parents-enfants au Québec.

Loubna : La relation avec leurs parents. Remarque que c'est très amical. Moi j'ai déjà entendu des camarades de classe à Rosemont dire ma mère je fume du pot avec elle.

Moi je dis oh mon Dieu! Ça c'est un truc que je ne ferais jamais tu vois. C'est pas permis déjà de fumer ça, mais avec ta mère. C'est pas ta copine. Pour moi, je trouve pas ça respectueux. Pour eux, c'est normal, c'est leur façon de vivre. Eux ils vont parler de leur copain, qu'est-ce qui se passe à la maison entre eux. Comme vivre avec leur copain avant le mariage pour eux c'est normal, mais c'est pas un truc que je ferais moi. Parce que j'ai pas été élevée comme ça. J'ai été élevée d'une façon que c'était pas normal, mais comme je t'ai dit je respecte leur manière de vivre, chacun vit sa vie et on sera tous jugés à la fin. Je suis qui moi pour juger? Je vais pas commencer à juger parce qu'elle fait ça. C'est pas comme si moi j'étais parfaite aussi. Chacun a ses traditions, chacun a ses valeurs, puis voilà.

Selon elles, la famille est au centre de tout au Maghreb alors qu'au Québec les amitiés occupent une tout aussi grande importance d'où, peut-être, la relation parents-enfants qui devient plus amicale que hiérarchique. Les relations amoureuses avant le mariage sont normales, l'éducation est moins rigide et les obligations familiales moins strictes.

Djamila : J'en ai parlé avec une autre de mes amies qui est Arabe de banlieue, pis on n'a pas les mêmes valeurs à 100 % que les Québécois. Je ne peux pas penser comme les Québécois sur certaines choses. Par exemple, je te dirais, ça a l'air naïeux... Mais par exemple, quand vous passez un Noël chez les familles de l'autre, c'est quelque chose que je ne pourrais pas faire, je ne serais pas capable. Si j'étais en relation, je ne serais pas capable de considérer l'autre famille comme étant partie de la mienne parce que la famille c'est trop important, ça a toujours été comme ça. Ça serait pas pareil je pense étant Québécoise. Comme je t'ai dit, on n'est pas élevé de la même façon et du coup, le rôle de chacun dans la famille c'est pas comme les Québécois. Cette phrase-là : on n'est pas comme les Québécois ça revient souvent au sein de l'éducation d'Arabes vivant au Québec. J'aurais eu envie d'avoir une vie plus québécoise c'est sûr, mais je l'ai pas eue puis j'ai dû trouver des moyens d'y goûter un peu parce que mes parents pis leurs calice (sic) d'ancêtres qui mangent pas de porc me font chier. (rire) Il y a pas de lien d'amitié entre les parents et les enfants. Ils sont pas de mon bord par défaut.

Bien que certaines caractéristiques différencient profondément les deux cultures, certains aspects du Québec plaisent aux jeunes femmes qui disent avoir plus de place pour être elles-mêmes lorsqu'elles ne sont pas dans leur cocon familial. Nous avons observé que lors de leurs activités sociales, elles semblent en mesure d'agir en fonction de l'image qu'elles ont d'elles-mêmes et qu'elles nous ont décrite. Leur personnalité ne change pas : Djamila reste la fille drôle, Fatima la fille qui déplace de l'air, Jalila la gentille, Khadidja la réservée qui aime discuter, Hajar la forte personnalité, et Loubna celle qui aime que tout fonctionne à sa façon. Néanmoins, elles sont plus en mesure de

pousser à fond leurs caractéristiques premières et de les mettre de l'avant comme bon leur semble sans avoir peur d'être mal reçues ou mal perçues par leur famille. Comme le dit Djamilia : « J'ai plus de place pour être moi ici, dans ma vie sociale. À l'extérieur de la maison. » Elle donne l'impression de travailler si fort à passer inaperçue à la maison que lorsqu'elle sort, elle devient incontrôlable.

Si Djamilia, Fatima et Jalila se sentent plus libres lorsqu'elles ne sont pas chez leurs parents et que Loubna, Khadidja et Hajar n'y voient qu'une légère différence, cela influence sans doute la perception de l'avenir qu'elles ont, de ce qu'elles désirent et de ce à quoi elles aspirent. Veulent-elles une vie plus imprégnée de la culture et des valeurs marocaines, algériennes ou québécoises?

4.9 PERCEPTION DE LEUR AVENIR

Aucune des interviewées ne désire retourner vivre dans le pays d'origine de ses parents. Les deux seules qui y songeraient peut-être, mais pour une courte durée sont Khadidja et Hajar. Khadidja dit entrevoir une possibilité de retourner en Algérie à sa retraite, mais son idée n'est pas faite. Pour ce qui est de Hajar, son souhait d'aller passer quelques années là-bas tiendrait plus du désir de voyager et de découvrir que de celui d'aller retrouver la terre de ses ancêtres. Elles sont unanimes : aller refaire leur vie au Maghreb équivaldrait à gâcher tout le travail que leurs parents ont fait pour fuir la misère et les difficultés politiques afin d'assurer une qualité de vie supérieure à leurs enfants.

S'il est clair pour elles que la vie professionnelle et familiale se fera au Québec, ou du moins en Occident, la profession qu'elles exerceront n'est pas déterminée pour plusieurs d'entre elles, à l'exception de Khadidja qui étudie dans le but précis d'être infirmière. Le type d'éducation qu'elles offriront à leurs enfants est aussi loin d'être défini. Les actrices ont toutes un idéal, mais elles ne savent pas si celui-ci est réaliste et réalisable.

En tant que filles élevées au Québec au sein d'une famille musulmane et aspirant à toujours plus de liberté, Jalila, Fatima et Djamilia devraient normalement être plus enclines à élever leurs enfants avec moins de rigidité. Toutefois, les commentaires de ces dernières laissent entrevoir une certaine continuité entre l'éducation qu'elles ont reçue de

leurs parents et celle qu'elles comptent donner à leurs enfants. Lorsqu'interrogée sur la possibilité d'offrir un environnement familial plus amical et plus souple, Djamila ne voyait pas vraiment la possibilité de fonctionner très différemment de ses propres parents.

Ben j'ai pas l'intention de faire différemment de mes parents, mais en même temps je suis pas dedans. Je ne sais pas comment je vais réagir à ce moment-là. Mais moi je trouve correct d'avoir la hiérarchie en tant que telle, parce que c'est vrai que c'est mes parents pis qu'il y a un certain respect à avoir. Je vais t'avouer que je ne saurais pas comment m'y prendre pour agir d'une autre façon. Parce que oui j'ai grandi au Québec, mais dans une famille arabe. Je ne sais pas comment ça se vit, comment ça se bâtit ces liens-là d'amitié avec un enfant. Je serais probablement pas capable de le faire en tant que tel.

Le respect pour les parents est une notion très importante pour toutes les intervenantes qui trouvent parfois que les jeunes Québécois manquent à ce devoir. Néanmoins, la manière qu'elles ont d'arriver à faire preuve de respect envers l'autorité parentale est, comme mentionnée plus tôt, de cacher la vérité, voire de mentir. Cette réalité fait réaliser à Djamila, Jalila et Fatima que cet aspect de leurs relations familiales n'est pas quelque chose de souhaitable et que, par le fait même, elles espèrent ne pas en arriver là avec leurs propres enfants.

Jalila : Ce qui est important pour moi c'est d'avoir des enfants et que mes enfants aient la même relation que nous on a entre frères et sœurs. Je veux quand même qu'ils aient un respect pour moi, mais je veux pas qu'ils me cachent des affaires que nous on cache à mes parents.

Il doit tout de même y avoir une retenue et une sorte de barrière entre les parents et les enfants qui fait en sorte que certains aspects de leur vie restent privés. Que l'on soit Québécois ou non, selon les jeunes femmes, il existe une intimité que chaque individu doit garder pour lui, ou du moins partager avec ses amis et non ses parents.

Djamila est persuadée que les Québécois ont une relation beaucoup trop amicale avec leurs parents, ce qui peut remettre en doute l'autorité et la hiérarchie. Si elle aspire peut-être à une vie moins remplie de cachotteries, elle est tout de même prise dans un engrenage de mensonges qui différencie grandement sa vie de celle que ses amis québécois peuvent avoir.

Ce mode de vie n'est plus un élément qui crée un malaise chez les trois jeunes femmes puisqu'elles y sont habituées. Lorsqu'elles étaient petites, les mensonges créaient, selon leurs dires, une anxiété, une crainte et un inconfort. L'habitude a transformé le tout en une normalité et représente maintenant la réalité avec laquelle elles doivent composer. Cette habitude fait en sorte qu'elles vont peut-être être un peu plus permissives avec leurs propres enfants, mais à peine. De son propre aveu, Fatima, en contradiction avec ce qu'elle a affirmé plus tôt, se dit qu'ils feront bien ce qu'ils voudront, mais qu'elle n'est pas obligée de le savoir. Le seul élément sur lequel elle désire faire une différence entre son éducation et celle de ses enfants est les sorties. Elle veut savoir où ils seront et avec qui, mais pas nécessairement ce qu'ils font. Jalila nie que ceci ait quoi que ce soit à voir avec leur culture puisque ça devrait être ainsi, peu importe de quelle famille on vient. Cependant, elle est un peu plus curieuse que sa sœur qui elle veut garder la notion d'interdit et par conséquent, ne pas être au courant de leurs allées et venues.

Khadidja, Loubna et Hajar, elles, ne semblent pas s'inquiéter des difficultés qui pourraient subvenir durant l'éducation de leurs enfants. Elles-mêmes ayant toujours eu une bonne entente et des relations transparentes, ou presque, avec leurs parents, elles ne voient pas comment il pourrait en être autrement avec leur propre progéniture. Elles admirent leurs parents pour l'éducation rigoureuse qu'ils ont pu leur offrir même quand les circonstances n'étaient pas idéales. Elles se sentent privilégiées d'avoir une relation aussi ouverte et sincère que possible avec eux et elles espèrent pouvoir reproduire le tout. Une chose est certaine pour Khadidja et Loubna, c'est qu'elles souhaitent que leurs enfants aient la foi comme elles et leurs familles l'ont. Elles considèrent toutes les deux que si ces derniers ne prient pas, ne vont pas à la mosquée, ne font pas le ramadan, qu'ils ne sont donc pas croyants, elles penseront peut-être avoir échoué leur éducation. Elles ne veulent pas les obliger à quoi que ce soit, mais elles avouent que ce sera une grande déception si elles ne parviennent pas à leur inculquer leurs croyances religieuses. Elles ne craignent toutefois pas que cela se produise puisque selon elles, le tout est naturel. Comme le dit Khadidja : « À partir de la puberté, tu dois pratiquer. Tu y vas graduellement pour t'habituer. Mais il faut vraiment que ça vienne du fond du cœur pour le faire. »

À part pour Khadidja et Loubna, les aspects culturels et religieux ne sont pas des éléments centraux de leurs préoccupations de futures mères. Bien qu'elles ne soient pas pratiquantes, elles sont toutes d'accord sur le fait que si leurs enfants ont la foi, elles les supporteront et les encourageront. Fatima y voit même un avantage puisque si c'est ce qui les rend heureux, cela lui éviterait bien des tracas. Hajar, de son côté, veut s'assurer que ce sera un choix éclairé et qu'ils seront au courant de toutes les possibilités qui s'offrent à eux :

Ben je vais les renseigner, je vais les aider là-dedans. Mais moi c'est sûr que je vais leur donner les deux opportunités. Si moi je suis mariée avec un juif, un bouddhiste ou *whatever* je vais leur parler de tout ce qui existe là. Si je suis musulmane, mon copain est bouddhiste pis lui est catholique. Ça me dérange pas là.

Si la pratique de la religion n'est pas un objet de crainte ni d'appréhension, l'inculcation de la culture marocaine ou algérienne ne se fera pas de force. Certains éléments s'intégreront à leur vie familiale naturellement. Par contre, Hajar, Djamila et Jalila sont claires : l'intérêt que les enfants y porteront influencera grandement la place que la culture de leurs grands-parents occupera dans leur maison puisqu'à la base, elles ne pensent y laisser qu'une petite place par respect, encore une fois, pour leurs propres parents.

Les intentions sont là, mais ce qui se produira réellement, seul l'avenir le dira. En attendant, ce qui relie toutes ces jeunes femmes est définitivement leur désir de fonder une famille. Mais avant que tout cela ne devienne possible, il faudra quitter la maison et, pour certaines, trouver mari. Comme le dit si bien Fatima quand elle parle avec ses amies d'avoir des enfants : « Je veux une grosse famille. Je veux optimiser une van. J'aimerais ça avoir quatre enfants. On verra rendu là. Ça me prendrait un homme d'abord que mes parents vont pas tuer (rires). »

Si pour Khadidja et Loubna prendre époux est la seule solution pour quitter définitivement le nid familial, pour Djamila la porte de sortie est de déménager à Montréal pour ses études. Hajar, elle, déménagera après ses voyages et ses études, mais pas lorsqu'elle se mariera puisque, comme mentionné plus tôt, il est clair pour elle et ses parents que cela n'arrivera jamais, faute d'y croire. Elle partira quand elle en sentira le besoin, quand elle sera prête.

Pour Jalila et Fatima non plus le mariage n'est pas une condition sine qua non au départ de la maison. Toutefois, Jalila est consciente que l'honneur de la famille en prendra un coup.

Ma mère c'est aussi parce que la famille c'est quoi qu'elle va penser. Donc, au Maroc, c'est mal vu et elle est vraiment proche avec ses sœurs pis c'est mal vu qu'une fille déménage avant d'être mariée. Pis je pense que c'est plus ce que la famille va dire.

Pour leur père, c'est plutôt une question d'argent. Son souci est avant tout financier puisqu'il est clair pour lui que lorsque ses filles quitteront la maison, elles n'y remettront plus les pieds.

Fatima : Mon père il m'a vraiment dit à un moment donné, je veux que tu aies une job stable. Je ne veux pas que tu partes avec ta job de La Ronde pis que tu n'aies plus d'argent. Quand tu auras ta vraie job et que tu travailleras avec un salaire régulier, là tu peux partir et tu vas être aisée. Parce que si tu pars, tu ne reviens pas.

4.10 BREF

Nous l'avons vu, nos interlocutrices ont des parents pleins de principes directement liés à la culture de leurs pays d'origine. Ces principes sont suivis par ces jeunes femmes à la maison, moins ou pas du tout à l'extérieur. Certaines valeurs sont comprises et intégrées, d'autres sont rejetées. Ce tout est un mélange complexe à travers lequel les interviewées ont eu à se construire une identité regroupant tous ces aspects de leur réalité.

Avec l'exposition des résultats, nous avons une image de l'environnement dans lequel les actrices ont évolué, un aperçu de ceux qui les ont éduquées ainsi qu'une bonne idée de leur perception du monde et des individus qui les entourent. Il est maintenant temps d'analyser et d'interpréter toutes ces données.

CHAPITRE V

L'ANALYSE ET L'INTERPRÉTATION

L'objet de notre étude étant exposé, les appuis théoriques et méthodologiques expliqués, la mise en contexte développée et la présentation des résultats faite, il est maintenant temps d'analyser et d'interpréter les données recueillies sur le terrain et lors des entretiens.

L'analyse a lieu du début à la fin de la recherche, car elle est itérative et se construit en fonction des différentes données découvertes et recueillies (Hammersley et Atkinson, 1983). Cette analyse se veut subjective et non exhaustive puisqu'il s'agit de l'interprétation d'observations et d'entretiens d'un petit groupe d'individus. Ayant nos objectifs de départ en tête, nous tenterons de les développer en interprétant extraits d'entretiens, données d'observation et théorie. Nous avons divisé l'exposition des résultats en thèmes pour bien structurer et organiser notre analyse, en plus de tenter de garder un enchaînement logique et un fil conducteur. Chaque partie comprendra des sous-parties qui nous aideront à faire une interprétation complète et ordonnée.

5.1 COMPOSER AVEC DEUX CULTURES

Vivre dans une société qui a accueilli nos parents, et nous-mêmes dans certains cas, implique une évolution dans un environnement qui comporte plus d'une réalité culturelle. Il y a d'abord la vie à la maison où, règle générale, la culture d'origine des parents occupe une place majeure, puis la vie sociale (à l'école, au travail, lors d'activités, etc.) où la culture du pays d'accueil prend le dessus.

Bien que la réalité multiculturelle du Québec fasse en sorte qu'une multitude de jeunes se retrouvent pris entre deux ou plusieurs cultures, le grand nombre d'individus dans cette situation ne rend pas leur existence plus facile. Dans le cas de nos actrices, leurs différentes appartenances culturelles brouillent les cartes de leur identité *globale*.

5.1.1 ARRIVER À SE DÉFINIR EN TANT QU'INDIVIDU

Se définir en tant qu'individu est une tâche facile pour personne, surtout pour les adolescents et les jeunes adultes qui sont dans des périodes de leur vie où ils ressentent le besoin de se détacher de leurs parents pour devenir des êtres à part entière.

Comme développée dans le cadre théorique, l'identité d'un individu peut se construire au sein d'une ou de plusieurs cultures, comme c'est le cas de nos interlocutrices. Dans ces conditions, leur identité se divise en de multiples identités qui sont utilisées selon les contextes et les publics. Les jeunes femmes interrogées sont conscientes de leurs multiples appartenances, mais n'arrivent pas à expliquer clairement et succinctement comment celles-ci forment un tout, ce que Amin Maalouf considère comme une réalité à ne pas oublier.

J'ai constamment insisté jusqu'ici sur le fait que l'identité est faite de multiples appartenances; mais il est indispensable d'insister tout autant sur le fait qu'elle est une, et que nous la vivons comme un tout. L'identité d'une personne n'est pas une juxtaposition d'appartenances autonomes, ce n'est pas un « patch-work », c'est un dessin sur une peau tendue; qu'une seule appartenance soit touchée, et c'est toute une personne qui vibre. (Maalouf, 1998, p.34)

Si les interviewées arrivent à énumérer des traits de leur personnalité ainsi que des caractéristiques qui les décrivent bien, selon ce que nous avons pu observer, tout en faisant ressortir leur statut d'immigrantes, la majorité d'entre elles ne savent pas trop comment se décrire culturellement parlant. Elles sont prises entre deux réalités culturelles et c'est cet aspect de leur identité qui les fait se questionner sur leurs réelles appartenances et leur identité *globale*. Bien qu'elles souhaiteraient pouvoir agir et penser d'une façon plus québécoise, leur éducation, leur environnement familial et leur

attachement à certaines valeurs maghrébines les obligent à trouver un moyen de composer avec au moins deux cultures.

5.1.2 VIVRE ENTRE DEUX CULTURES

Bien que la majorité des jeunes femmes observées et interrogées ne considèrent pas, de prime abord, leur identité culturelle comme étant un trait dominant de leur identité *globale*, il suffit d'insister un peu et de bien écouter les échanges qu'elles ont avec leur entourage pour réaliser qu'elle a bien plus d'importance que celles-ci ne veulent lui en laisser.

L'identité culturelle des jeunes femmes se manifeste surtout dans leur milieu familial. Leurs parents ayant émigré vers le Québec il n'y a pas si longtemps, leur ancrage culturel d'origine est encore bien présent dans leur vie et ils tentent, d'une manière ou d'une autre, de le léguer à leurs enfants. Cette tentative, tout à fait naturelle et instinctive, peut toutefois brimer les enfants dans leur quête identitaire personnelle, ce qui est le cas de quatre de nos interlocutrices.

Djamila : Je trouve ça légitime que mes parents aient voulu nous inculquer la langue et les valeurs parce que c'est ce qu'ils ont été toute leur vie et je ne vois pas pourquoi t'inculquerais pas ça à tes enfants. C'est correct, c'est légitime. La seule affaire avec quoi j'ai de la difficulté, c'est que je crois qu'à un moment donné, dans une vie tu finis à te définir en tant que personne individuelle et je suis rendue à cette étape-là pis je me détache de tout cet aspect culture, pis je pense qu'il [mon père] a un peu de misère avec ça.

Ce sont Jalila, Hajar, Khadidja et Loubna qui se définissent le plus spontanément comme Québécoises.

Hajar : À temps partiel je te dirais. Je me considère comme *no man land* genre. Parce qu'ici si on me demande je viens d'où, je réponds du Québec. Pis là, non mais tu viens d'où? Ah ben Maroc, Algérie. Pis comme les deux dernières années j'ai été là-bas pis j'ai le don de la parole plus que quand j'avais 8 ans. Pis c'est tu viens d'où? Ah ben je suis Algérienne. Non mais tu viens d'où? Ben, je suis née au Québec. Ah t'es immigrante? Ouais. Ah! on les aime les immigrés. Sincèrement c'est vraiment juste ça qui me gosse, le fait d'avoir aucun chez-soi. Je viens aussi de là-bas, mais je

viens surtout d'ici. Ben Algérienne, Marocaine. Tu sais, j'en suis autant fière sincèrement, mais mon premier réflexe c'est, je suis née au Québec, je suis Québécoise. Je ne me considère pas comme 1/3 Québécoise, 1/3 Algérienne, 1/3 Marocaine. Je ne me considère pas comme Arabe. Si je m'identifie plus à quelque chose, ça va être en tant que Québécoise et non Canadienne. Si je peux le *plugger*.

Sans être pratiquante, Hajar chérit sa culture et reconnaît la beauté de la religion de ses parents. À sa différence, Khadidja et Loubna, qui se présentent de prime abord comme musulmanes pratiquantes, revendiquent aussi leur appartenance à la province en se qualifiant de Québécoises d'origine algérienne ou marocaine. Ces trois dernières s'identifient clairement au Maghreb vu leurs origines, mais elles se qualifient aussi de Québécoises puisqu'elles se voient comme un tout qui combine leurs cultures d'origine et la culture du pays qui a accueilli leurs parents.

Étrangement, Djamila et Fatima font partie de celles qui, logiquement, devraient être portées à s'identifier plus facilement aux Québécois, étant donné leur désir de se dissocier de la culture arabe et d'adopter en grande partie le mode de vie québécois. Ce n'est toutefois pas le cas selon nos observations et nos entrevues. Elles affirment ne pas pouvoir se qualifier de Québécoises, car tout leur rappelle constamment qu'elles ne le sont pas; leur couleur de peau, leurs noms, leur façon de voir le monde, etc. Elles se considèrent à première vue comme immigrantes. Même si elles sont toutes arrivées au Canada en bas âge, ou qu'elles y sont nées, elles se considèrent encore comme des immigrantes et elles sont persuadées que leurs enfants aussi se considéreront ainsi. La double appartenance culturelle est tout de même évidente chez toutes les interviewées interrogées, mais quatre d'entre elles ne semblent pas réaliser à quel point celle-ci influence leur mode de vie et leur façon de voir le monde.

L'environnement dans lequel les jeunes femmes ont été élevées joue un rôle certain dans leur identification aux deux cultures. Elles étaient, et sont encore, plus Algériennes ou Marocaines en famille, alors que leur côté québécois ressort plus ou moins lorsqu'elles ne sont pas à la maison. Ceci démontre bien que l'environnement dans lequel elles évoluent a un impact sur leur double appartenance culturelle. Toutefois, les relations qu'elles entretiennent à l'extérieur de chez elle et l'éducation qu'elles ont reçue de leurs parents, et par conséquent les interactions qu'elles ont eues et ont encore, sont sans nul

doute les éléments majeurs qui ont influencé leurs rapports aux deux cultures et la place qu'elles laissent à chacune d'elles dans leur vie.

Comme l'expliquent les interactionnistes symboliques, les acteurs sont en mesure de prendre des décisions et de réfléchir même si le contexte et l'environnement dans lesquels ils se trouvent peuvent les influencer. C'est pour cette raison que nos interlocutrices tentent de se définir culturellement selon leurs interprétations de la culture québécoise, ainsi que de la culture de leurs parents. Dans cette optique, notre prochain point d'analyse et d'interprétation portera sur le rapport que celles-ci entretiennent avec leur culture d'origine.

5.1.3 REJETER OU ADHÉRER À SA CULTURE D'ORIGINE?

Comme nous l'avons vu dans le cadre théorique, la culture représente :

les modes de vie d'un groupe social; ses façons de sentir, d'agir ou de penser, son rapport à la nature, à l'homme [...] La culture recouvre aussi bien les conduites effectives que les représentations sociales et les modèles qui les orientent (systèmes de valeurs, idéologies, normes sociales...). (Ladmiral et Lipiansky, 1989, p.8)

C'est donc la culture qui définit quelle est la vision du monde des individus, quelle est leur façon d'agir et de penser, d'où l'importance de connaître le rapport que les jeunes femmes entretiennent avec la culture de leurs parents.

Alors que la culture de leurs ancêtres représente, pour certaines, une part assumée de leur identité, les autres tentent de renier leur appartenance culturelle en la dénigrant, mais réalisent en même temps qu'elle fait partie intégrante de leur identité et que jamais elles ne pourront s'en dissocier totalement. Fatima, qui mange de la poutine avec du bacon en buvant un verre de bière pour fêter le début du ramadan, explique bien ce que la majorité de nos interlocutrices réalisent, c'est-à-dire qu'elle ne peut nier son appartenance à la culture maghrébine.

J'ai parié 20 \$ avec ma cousine quand j'avais 15 ans que je ne sortais jamais avec un Arabe. C'est vraiment ça qui m'a fait réaliser que je ne pouvais pas renier mon côté arabe. Malgré que je ne suis pas une Arabe stéréotype disons. Je ne suis pas une fille d'Arabe qui fait bien ses devoirs. Oui et non en fait. Mais bref, quand je sortais avec eux, j'ai réalisé qu'il y avait beaucoup de la culture chez moi que eux n'avaient pas. Pis c'est vraiment ça les deux fois qui a fait *crasher* les relations. Mes relations dans le passé m'ont fait réaliser que j'étais beaucoup mieux avec quelqu'un comme moi, mais je ne pourrais jamais sortir avec un fraîchement débarqué ou quelqu'un de là-bas parce que la mentalité est pas comme nous. Mes parents vont toujours nous supporter. Je ne sais pas si on leur dit qu'on va se marier avec un Québécois non musulman, je ne sais pas qu'est-ce qui va arriver.

Jalila : Ils vont nous renier. C'est ce qu'ils disent, mais tsé ils ont toujours un amour inconditionnel. Mais c'est peut-être juste pour nous faire peur.

De son côté, Loubna, qui a grandi dans un quartier multiculturel et qui a été dans une école fréquentée par peu de Québécois, est un exemple parfait d'une jeune femme qui n'arrive pas à créer des liens avec ces derniers. Par conséquent, elle se tient avec des gens qui partagent des valeurs communes ou semblables et qui comprennent mieux, selon elle, sa façon de vivre. Des gens avec qui elle se sent à l'aise de chérir sa culture marocaine et d'être musulmane.

Ouais, j'ai grandi avec des Africains, des Maghrébins. Donc, très peu de Québécois. J'ai pas beaucoup d'amis québécois non plus, mais c'est pas du racisme. C'est juste, bon, je m'entends mieux avec des Africains et des Arabes parce que j'ai grandi avec ça et on a le même arrière-plan, tu vois. Mais c'est pas du racisme. Je m'entends bien quand même avec des Québécois, tu vois, mais ça devient pas à un point des amis proches. Au niveau traditions et mentalité, tu vois. Je sais pas vraiment comment décrire par des mots, la même façon de vivre.

Si toutes les jeunes femmes ont des représentations semblables qui les éloignent des Québécois d'origine, c'est peut-être parce qu'elles comprennent mal la culture de ceux-ci. Les représentations, les valeurs, les normes sociales, etc., ne sont pas gérées de la même manière d'une culture à l'autre et c'est ce qui peut créer une distance ou des conflits. Pourtant, trois de nos interlocutrices perçoivent leur culture d'origine de façon négative. Même si elles s'identifient à certains aspects de celle-ci, elles en rejettent plusieurs autres. Comme l'explique Djamila :

Moi je la perçois négativement ma culture à cause des gens qui la pratique. C'est malheureusement une partie intégrante de la religion. Les musulmans en général je les trouve arriérés. Le rôle de la femme et la manière qu'il est décrit. Quelque chose qui m'a toujours fait chier c'est que j'ai jamais trouvé ça juste d'être née fille en tant que telle. Je trouve ça injuste. Pis c'est clair aussi chez mes parents. Ils gâtent toujours plus mon petit frère. Un gars a droit. Ils me disent que dans la religion l'homme et la femme sont égaux et que l'enfant est supposé être plus proche de sa mère parce qu'elle l'a porté et tout pis t'es supposé vénérer ta mère. Mais d'un autre côté dans le Coran d'aujourd'hui, c'est écrit mot pour mot, l'homme a priorité sur la femme. Ça m'énerve.

Hajar est plus nuancée, car elle ne tente pas de rejet. Même si elle ne croit pas à tout, elle n'est pas en réaction à celle-ci comme peuvent l'être d'autres interviewées.

Hajar : Je connais bien ma culture je te dirais. Je suis quand même d'accord avec la plupart de ce qu'il se dit. C'est plus les superstitions que je suis plus OK ça c'est vraiment n'importe quoi. Comme quand tu dis que le Chetan c'est le diable. J'avais une bague dans ce doigt-là, pis elle [ma tante] me dit ah c'est le doigt quand tu fais ta prière, tu le rentres dans l'œil du Chetan quand tu fais ta prière, pour pas qu'il t'écoute pour le distraire. T'as pas le droit de mettre de bague là. Es-tu sérieuse là? Plein de petits trucs comme ça. Genre quand une femme est menstruée, tu peux pas faire le ramadan, ça se comprend parce que tu perds du sang pis tout, mais non c'est parce que le Chetan est en toi fait que tu peux pas faire le ramadan. Fait que c'est pour ça. [...] Fait que c'est un peu *too much* ce que les gens ont ajouté. Mais si tu te fies au Coran, ce qui se dit, sincèrement je trouve que c'est une belle religion.

La façon que la moitié des jeunes femmes ont trouvée pour se dissocier, du moins partiellement, de leur culture d'origine, c'est de la dénigrer de façon humoristique auprès de leurs amis. Nous avons entendu tellement de fois celles-ci dire : « Fuck les Arabes, c'est tous des cons » (sic), que nous en avons perdu le compte.

Néanmoins, entre la croyance et la non-croyance se combinant avec la distanciation de la culture et de la religion d'origine, il existe un entre-deux difficile à gérer duquel fait partie Loubna. Elle a lu des parties du Coran, elle pratique le ramadan, elle prie... tout en fumant, fréquentant des garçons et sortant à l'occasion dans les bars. Elle avoue avoir beaucoup de chemin à parcourir avant de bien connaître l'islam, mais elle est déterminée à travailler pour arriver à le maîtriser.

Elle désire ardemment devenir une bonne musulmane pratiquante. Elle est consciente du travail que cela implique et tente d'arrêter de « pécher », pour utiliser son vocabulaire, afin d'y parvenir. Elle éprouve des difficultés à rendre justice à son statut de Marocaine à cause des possibilités que lui offre sa vie au Québec. La liberté dans la province rend tout accessible et réalisable, mais elle crée un conflit avec son identité de femme musulmane. Elle aimerait pouvoir se présenter ainsi, mais elle affirme ne pas être en mesure de le faire vu ses connaissances insuffisantes de la culture et de la religion d'origine de ses parents.

Loubna donne l'impression de se diriger vers la femme qu'elle devrait être idéalement, selon elle, au sein de sa culture d'origine. Cette direction est prise dans l'espoir d'être une femme meilleure aux yeux de son Dieu, qu'elle craint à l'occasion. Elle l'exprime clairement en donnant l'exemple du ramadan qu'elle se doit de suivre à la lettre dû à sa conviction :

Le ramadan, quand j'étais vraiment petite, j'avais peut-être 7 ans, peut-être je mangeais un peu de pain en cachette. Mais sinon, j'ai jamais vraiment triché au ramadan. C'est un mois sacré où tu dois te consacrer à ta religion. Je veux pas tricher parce que j'ai comme une genre de peur. C'est comme être infidèle envers ton supérieur, ton Dieu. Alors, t'as peur de tricher au ramadan parce que t'as peur qu'il t'arrive quelque chose dans la vie, une punition. C'est psychologique. Dans mon entourage, tout le monde le fait. Je sais pas s'ils trichent. Je suis entourée de gens qui ne mangent pas. Donc, moi non plus je ne vais pas manger. C'est plus facile pour moi. Si tout le monde mangeait, je me dirais, bon c'est chiant. Je le fais depuis que je suis jeune. Donc, c'est pas nouveau pour moi. Donc, je prie. Je me dis que je ne suis pas en train de jeûner pour rien. Si je ne faisais pas mes prières, je me dirais que je jeûne pour rien. Si tu pries pas, la prière c'est la base de la religion, la colonne vertébrale. Donc, si tu ne pries pas, t'auras rien. Je préfère que tu fasses un peu que rien du tout. Mais moi je le fais et je fais mes prières.

Si les jeunes femmes qui sont plus pratiquantes semblent bien connaître des passages du Coran ainsi que la nécessité de prier et de faire le ramadan, il est à noter que cela est vrai de toutes celles interrogées. Il est d'autant plus intéressant de souligner que les jeunes femmes non-croyantes connaissent plus de détails historiques qui ont mené la religion de leurs parents à être ce qu'elle est aujourd'hui que celles qui sont pratiquantes. Elles s'expliquent toutes ces traditions rationnellement en ne les rapportant pas à la religion, mais plutôt aux faits historiques et aux légendes qui sont à la base de l'écriture du Coran. Elles ne voient pas l'intérêt d'essayer d'expliquer leur religion par ce qui est écrit dans le Coran actuel, car selon elles, il a subi beaucoup trop de changements pour satisfaire les

chefs spirituels passés et actuels qui ont voulu le transformer à leur avantage. Comme le dit Djamila sur l'éducation dans son pays d'origine, et qui explique peut-être la raison pour laquelle deux des interviewées se posent moins de questions sur leur religion, c'est parce qu'elles sont persuadées depuis leur tendre enfance qu'il n'y a qu'une seule vérité :

Là-bas c'est ça, c'est différent, ils ont des cours de religion depuis qu'ils sont genre en première année. Ils apprennent l'arabe avec ça. Ils apprennent à lire et à écrire avec le Coran. Fait que ils finissent par l'apprendre par cœur et ils finissent par y croire. Là-bas, la mentalité au niveau de la religion c'est que si tu poses trop de questions, tu vas finir par plus y croire pis ils ont tellement peur de plus croire, qu'ils ne posent pas de questions. Moi, je connais très bien ma culture, ma religion. Je serais capable de la définir au complet. J'ai déjà lu le Coran, je me suis vraiment intéressée à ça quand j'étais jeune parce que t'essaies de comprendre. J'ai toujours été contre l'idée de ne pas poser trop de questions parce que tu finis par ne plus y croire. Ça m'a toujours fait chier cette affirmation-là.

Comme Djamila, trois autres jeunes femmes sont beaucoup trop curieuses pour accepter la religion comme elle leur est offerte. Elles se posent assez de questions pour n'y voir aucun inconvénient, mais elles sont assez musulmanes pour comprendre la beauté de cette religion, du moins dans ses premières versions.

Cet attachement à la culture maghrébine, bien qu'involontaire pour certaines, ne peut être ignoré malgré les tentatives parfois désespérées de certaines de nos interlocutrices de s'en dissocier. Elles restent Marocaines ou Algériennes, et ce, même si elles habitent le Québec et sont en tout ou en partie Québécoises.

En réalité, elles affirment ne pas être attachées à leurs racines, mais elles adhèrent à plusieurs valeurs de leur culture d'origine. Elles disent ne pas être Arabes, mais ne pas être Québécoises non plus. Elles ne veulent pas se marier avec des musulmans, mais ne s'imaginent pas avec des Québécois, etc. Elles sont Algériennes ou Marocaines à la maison, mais Québécoises dans leur vie sociale. Leur identité est fragmentée et se manifeste selon les contextes impliquant tout un travail dans lequel la majorité des jeunes femmes se perdent, ne sachant pas toujours comment gérer les situations dans lesquelles elles se retrouvent pour s'assurer de plaire à leurs parents tout en essayant de respecter ce qu'elles désirent personnellement.

En réalité, si nous nous basons sur les discours entendus et les observations effectuées, seulement deux des interviewées interrogées réalisent à quel point les valeurs véhiculées par leur culture d'origine entrent en conflit avec celles de la culture québécoise. Les trois autres, à l'exception de Hajar qui vit bien l'entre-deux, désirent se dissocier de la culture maghrébine, mais n'arrivent pas à se distancier des valeurs qui leur ont été inculquées et qui se différencient grandement de celles de la société dans laquelle elles ont été élevées.

5.1.4 REJETER OU ADHÉRER À LA CULTURE DE SA SOCIÉTÉ D'ACCUEIL?

Elles aiment la liberté que leur vie dans la province leur procure, mais elles adhèrent plus ou moins aux valeurs qui y sont véhiculées. Pour Khadidja et Loubna, cela semble évident vu leur incompréhension des habitudes, des mœurs, des relations familiales, etc. des Québécois qui entrent en conflit avec la réalité culturelle dans laquelle elles ont été éduquées.

La société d'accueil n'étant pas un environnement familial pour les parents des jeunes femmes qui s'y sont installés il y a plusieurs années, leur façon d'y vivre, de s'y intégrer varie d'une famille à l'autre. Cette variance influence évidemment la manière dont leur progéniture perçoit leur vie familiale versus leur vie sociale et bien sûr, la société dans laquelle elles progressent.

La culture québécoise est difficile à définir et à comprendre pour un Québécois dit « de souche », et la tâche semble beaucoup plus ardue pour les filles d'immigrants que nous avons rencontrées. Aucune des femmes n'était en mesure de parler de la culture québécoise puisqu'elle n'existe pas vraiment selon elles. Leurs yeux d'enfants de Maghrébins comparent cette culture avec celle de leurs ancêtres qui se manifeste en d'innombrables fêtes, mœurs, croyances, etc.

La culture de la province francophone est peut-être moins flamboyante, mais la société qui l'abrite leur permet, au grand bonheur de Khadidja et de Loubna, de continuer à pratiquer la leur. La pratique des cultures étrangères est en effet acceptée et encouragée

au Canada, ce qui fait que les membres des diverses communautés peuvent vivre comme bon leur semble à la maison.

La vie au Québec n'est cependant pas la même pour tous les immigrants selon les régions, les villes, voire les quartiers où ils habitent ainsi que les individus qu'ils côtoient. Les différentes réalités de nos interlocutrices le démontrent bien. En effet, la vie à Côte-des-Neiges ne peut être comparée à celle de Trois-Rivières, de Terrebonne ou de Longueuil. Les différents environnements influencent la réalité sociale des jeunes qui y évoluent et cette recherche le démontre bien.

Alors qu'à Côte-des-Neiges la population est majoritairement immigrante, à Trois-Rivières et à Terrebonne la tendance est inversée. Djamila, qui est originaire de Trois-Rivières, explique qu'« il y a des profs qui se trouvaient chanceux d'avoir une immigrante dans leur classe. J'ai toujours été la seule dans l'école. Maintenant il y en a, mais au primaire et secondaire, j'étais Djamila. » Jalila aussi a été élevée dans un milieu presque totalement québécois : « On a été élevés à Terrebonne. On est né à Terrebonne, tsé il n'y avait pas d'immigrants. Juste une autre famille d'Arabes je pense. »

Contrairement à elles, Khadidja et Loubna ont grandi à Côte-des-Neiges dans un milieu tout à fait autre. Khadidja a toujours évolué dans un milieu où elle fréquentait des jeunes venus de partout dans le monde. « Au primaire, c'était vraiment multiethnique. Dans la classe, il y avait un seul Québécois. Beaucoup de Jamaïcains et de Philippins et c'étaient plus des anglophones. Après, j'allais à l'école internationale de Montréal où c'était semblable. »

L'endroit précis au Québec où les jeunes femmes ont été élevées a grandement influencé la construction de leur identité sociale et la perception qu'elles ont de la culture québécoise étant donné les gens qu'elles y ont rencontrés. Les deux jeunes femmes ayant été éduquées dans un milieu multiethnique et ayant fréquenté des écoles du même type n'arrivent pas à la cerner, si ce n'est que du fait français. Elles reconnaissent elles-mêmes que si elles avaient grandi ailleurs, leur connaissance et leur perception de la culture et de la société québécoise seraient peut-être meilleures.

Dans tous les cas, les interviewées sont unanimes : peu importe la profondeur de leur connaissance de la société d'accueil de leurs parents, les valeurs québécoises se différencient de celles qui leur ont été inculquées dans leur jeunesse. Leurs cadres de références sont donc distincts. C'est pour cette raison que les jeunes femmes ne peuvent s'identifier totalement à la culture québécoise.

Si les parents ont décidé d'émigrer vers le Québec, c'est pour offrir une meilleure qualité de vie ainsi que plus de liberté à leurs enfants. Cette chance, les jeunes femmes en sont conscientes et elles sont extrêmement reconnaissantes envers leurs parents de la leur avoir donnée, mais aussi envers la société québécoise d'offrir cette opportunité.

Toutefois, cette liberté qu'elles apprécient tant, elles la trouvent parfois trop exagérée. Ayant été élevées dans un cadre plus rigide, elles ne conçoivent pas qu'une telle liberté, comme peuvent avoir leurs amis, puissent être tolérée sans sanctions.

Loubna : La culture québécoise, c'est très moderne. C'est vrai que c'est bizarre à mes yeux. Pas si bizarre parce que je suis née ici je sais. Je suis pas choquée. Pis je dis pas ah ils sont tellement stupides, ils sont cons (sic). Je vais pas dire genre bon, c'est leur manière de vivre, je respecte ça. Je connais pas trop leurs manières de vivre. Je vais les respecter, je vais pas les juger. Je fais pas de préjugés. Je sais pas trop décrire la tradition québécoise, mais des fois c'est trop libre.

La question des valeurs revient encore dans les discours et entre en contradiction avec les agissements ou les paroles de certaines de nos interlocutrices. En effet, elles tentent de communiquer le détachement de leur culture d'origine et d'afficher leur identification au mode de vie québécois, mais cela ne concorde pas avec lesdites valeurs. Comme Jalila l'explique : « La culture québécoise, c'est une belle culture, mais ce n'est pas tout à fait la mienne. C'est vraiment ça. Tsé il n'y a pas de mauvaise culture. C'est juste que c'est une culture différente. »

5.1.5 TROUVER UN JUSTE MILIEU

La différence culturelle s'explique, comme nous l'avons vu, par une distinction entre les représentations qu'ont les gens et qui leur permet de donner du sens à tout ce qui les

entoure. Le sens étant produit et échangé à travers ces représentations, il varie d'une culture à l'autre. Les jeunes femmes ayant été élevées au sein de deux cultures sont donc en mesure de faire un tout avec les représentations, le sens et l'interprétation de chacune de celles-ci. Elles affirment tirer le meilleur des deux mondes pour en créer un plus adapté à leurs besoins, mais la tâche n'est pas simple.

Pour être en mesure de combiner les deux cultures, les jeunes femmes se voient obligées de délaissé certains éléments de l'une ou de l'autre pour pouvoir agir en fonction de leurs désirs.

La manière qu'elles ont trouvée pour y arriver est la dissimulation. À différents degrés, les interviewées décident de mentir à leurs parents ou de simplement omettre de leur dire les choses telles qu'elles sont. Elles utilisent cette stratégie dans le but de préserver de bonnes relations avec leurs parents et ainsi maintenir un bon esprit familial.

5.2 L'IMPORTANCE DES INTERACTIONS DANS LE PROCESSUS IDENTITAIRE

Comme l'ont démontré les chercheurs du courant interactionniste, l'« Autre » occupe un rôle important dans la construction identitaire en maintenant et en modulant l'identité. S'il est vrai que le *soi*, qui est le foyer du sens, se construit grâce aux interactions avec les autres (Le Breton, 2004) pour ensuite diriger les gestes et les pensées d'un individu, son entourage occupe, par conséquent, un rôle de premier plan dans le processus de construction identitaire. Alors, pourquoi ne pas s'arrêter aux relations familiales et sociales qu'entretiennent nos interlocutrices?

5.2.1 LES RELATIONS FAMILIALES

L'apprentissage commence très tôt, dès la première enfance. Volontairement ou pas, les siens le modèlent, le façonnent, lui inculquent des croyances familiales, des rites, des attitudes, des conventions, la langue maternelle bien sûr, et puis des frayeurs, des aspirations, des préjugés, des rancœurs, ainsi que divers sentiments d'appartenance comme de non-appartenance. (Maalouf, 1998, p.33)

Tout ce bagage est transmis par la famille aux enfants dès leur plus jeune âge à travers des interactions. Même si les parents de toutes les interviewées, sans exception, ont tenté d'inculquer les préceptes de la religion musulmane à leurs enfants, la prière n'a jamais été obligatoire puisqu'elle doit être faite par envie et non par force. Cela, tous les parents l'ont compris et les jeunes femmes en sont bien heureuses. Cependant, ce qui explique le besoin de Loubna et de Khadidja de prier c'est que, contrairement aux autres, la prière était une activité familiale majeure lorsqu'elles étaient enfants. Elle est devenue une habitude et une nécessité lorsque ces dernières ont été en mesure de réfléchir par elles-mêmes à leur situation.

Loubna : Bon, moi pour moi l'islam, c'est tout d'abord de ta propre volonté. Ça sert à rien d'imposer quelque chose à quelqu'un. Parce que l'islam c'est vraiment comme de la philo. Il faut vraiment que tu comprennes pour faire le geste pour ton Dieu. Parce que si tu comprends pas, ça reste toujours embrouillé pis tu te demandes tout le temps pourquoi tu fais ça. C'est vraiment de l'apprentissage. Mes parents, eux-mêmes sont pas super connaisseurs. Ils ont grandi avec ce qu'ils ont appris et ils essaient de nous montrer ce qu'eux ont appris. J'essaie peu à peu d'apprendre par moi-même et avec mes parents, mais ça jamais été forcé pour moi. Plus on me le force, plus je vais le détester. Et mes parents ne veulent pas que je déteste cette religion, donc ils essaient de me l'incruster gentiment.

Même si les interviewées, durant leur jeunesse, ont dû faire le ramadan, n'ont pu manger de porc et ont vite appris qu'elles ne devaient pas boire, elles ne se sont jamais senties forcées de faire quoi que ce soit. Elles le faisaient, car toute la famille le faisait et qu'elles avaient peur des punitions potentielles du Dieu tout puissant. Cette façon d'essayer d'inculquer des croyances en douceur a certainement influencé positivement l'image que les jeunes femmes ont de leurs parents et des relations qu'elles entretiennent avec eux. Bien sûr, cela n'a pas fait en sorte qu'elles deviennent toutes pratiquantes ou qu'elles comprennent les bienfaits de toutes ces obligations. Cependant, le respect qu'elles vouent à leurs parents n'a pu qu'augmenter. En effet, s'ils ont eu la gentillesse de les laisser choisir et de ne pas les obliger à quoi que ce soit, en retour ces femmes, qui ne sont pas pratiquantes, ont la délicatesse de faire semblant maintenant qu'elles ont choisi de ne pas pratiquer. Cet « accommodement », elles le pratiquent pour éviter que leurs parents, en leur laissant cette liberté, croient avoir échoué dans leur devoir et que cela puisse nuire à leurs relations actuelles. Plus tard, peut-être leur diront-elles, mais pour le moment, il en est hors de question.

Seulement trois des jeunes femmes font encore le ramadan, mais les parents de toutes les autres sont persuadés que celles-ci poursuivent la tradition. Au même titre, ils sont convaincus que leurs filles ne mangent pas de porc, ne boivent pas et ne sortent pas avec les garçons. Pourtant, elles ont toutes trois pris la décision à la fin de leur adolescence de sortir, boire et fréquenter les hommes. Ces décisions n'ont pas été difficiles à prendre pour ces dernières puisque leur identité sociale allait naturellement dans cette direction. Si à la maison elles sont plus calmes, plus réservées et plus obéissantes, à l'extérieur, elles sont comme leurs amis et ont les mêmes activités qu'eux. Comme le dit Fatima : « En dehors dans la rue, je m'adapte. Je suis vraiment caméléon. Je m'adapte à tout et à tout le monde. »

Si elles sont capables de s'adapter à tout le monde, elles sont donc en mesure de s'adapter à leurs parents et à leur famille. À cause de l'importance de la famille, qui est à la base de tout, elles sont souvent en contact avec leurs oncles, tantes, grands-parents, cousins, cousines, etc. Cependant, ces contacts obligatoires ne leur plaisent pas nécessairement. Ce sont les interactions et les discussions avec leurs familles qui poussent la majorité des jeunes femmes à réinterpréter la culture de leurs ancêtres. En effet, ce sont ces discussions sur la religion avec des gens très pratiquants qui les font réaliser la distance qui les sépare de cette réalité et à quel point elles ne désirent pas s'en rapprocher.

C'est en opposition aux croyances de leurs proches, entre autres, que nos interlocutrices se dissocient du Maghreb et de l'islam et c'est pour être en mesure de les contredire avec des informations vérifiées que Jalila, Fatima et Djamila désirent encore mieux connaître leurs origines. Si elles acceptent que les membres de leur famille vivant toujours en Algérie ou au Maroc aient un style de vie différent du leur (et qui leur déplaît), elles comprennent mal comment ceux qui ont leur âge et qui habitent l'Europe ou l'Amérique peuvent encore être, à leurs yeux, aussi fermés. Djamila s'explique ainsi :

J'ai des cousines et des cousins qui ont immigré en France et au Québec et je trouve que les filles ont pas profité assez de cette chance-là. Moi toutes mes cousines sont toutes mariées avec des Arabes même si elles ont toutes vécu en France. Je trouve ça tellement plate! Il me semble que t'as la chance de faire ce que tu veux puis d'espérer, pas d'espérer, tu peux te marier avec qui tu veux, c'est correct, t'es défendue par les lois, mais elles ne le font pas! Fait que je vais être la première à ne pas sortir avec un Arabe. (rire) C'est important! Ça va déranger mes parents. J'en ai

déjà parlé avec eux... mais ça ne me dérange pas. Ils ne me laisseront pas le faire, ils vont sûrement me renier pendant quelques années, ils vont juste être bêtes. Moi je ne m'attends pas à présenter mon futur chum à mes parents. Je vais expliquer ça au gars à l'avance. Non. Mes parents t'aimeront pas de toute façon, alors j'aimerais mieux pas tout de suite.

Cette déception de ne pas se voir elles-mêmes profiter de toutes les possibilités offertes par leur vie québécoise les mène même à vouloir provoquer les leurs pour leur faire réaliser la chance à côté de laquelle ils, mais surtout elles, passent. Fatima le démontre lorsqu'elle explique :

En fait, je voulais avoir le Coran juste pour pouvoir *blaster* mes cousines qui pensent tout savoir. Parce qu'il y a vraiment beaucoup d'incompréhension des gens. Tsé tout le monde interprète ça de la façon qu'ils veulent pour que ça les arrange. C'est facile dénigrer sa religion quand t'en sais plus et c'est ce que je fais.

Cette distance qu'elles tentent de créer entre elles-mêmes et leur religion à cause de l'interprétation qu'elles font de celle-ci et des échanges qu'elles ont avec leurs familles peut inévitablement créer un fossé dans leurs relations avec leurs parents. C'est pourquoi le mensonge devient une partie intégrante de leur vie. S'il est peu nécessaire pour Hajar et Khadidja qui sont aussi honnêtes que n'importe quel jeune de leur âge avec leurs parents, les quatre autres jeunes femmes ne peuvent fonctionner sans cacher la vérité.

5.2.1.1 MENTIR PAR RESPECT

Durant nos observations, nous avons été témoins à plusieurs reprises de discussions téléphoniques entre les interviewées et leurs parents où le mensonge était au rendez-vous. Faillir au mensonge équivaut pour elles à un manque de respect qui devait, à la base, être évité pour camoufler leurs comportements qui seraient jugés inadéquats. Djamila explique qu'elle prend un plaisir fou à faire tout ce qui est interdit, et ce, même si cela implique des mensonges puisque « tout ce qui est interdit est tellement meilleur! »

Si ces trois jeunes femmes vivent bien avec leurs histoires inventées et leurs excuses bien réfléchies, Loubna éprouve plus de difficulté. Elle se sent coupable de trahir la

confiance qui lui est accordée en commettant ce qu'elle appelle des « péchés », c'est-à-dire qu'elle sort parfois dans les bars, a un copain et n'est pas toujours assidue dans ses prières.

Pour éviter d'avoir à mentir, les jeunes femmes tentent de s'appliquer à l'école, dans leurs tâches à la maison et de le faire savoir à leurs parents. Rendre des services leur permet d'avoir des permissions et donc, d'avoir moins de choses à cacher. Elles savent comment être de « bonnes musulmanes », pour employer les termes de Jalila, et elles s'en servent pour apaiser les esprits.

Lors d'un pique-nique que nous avons fait avec Djamila, elle nous a décrits sommairement, et de façon humoristique, comment arrive-t-elle en étant une « fausse Arabe » plutôt québécoise à plaire à ses parents et, en conséquence, à être moins surveillée. Elle le fait en quelques points qui, pour elle, représentent des éléments centraux de sa vie.

- faire semblant de croire en Dieu;
- mentir pour des situations banales;
- inventer des histoires qui tiennent debout parce que les parents vont finir par trouver la faille, alors il faut tout prévoir;
- faire semblant d'accepter les demandes des parents en espérant que plus tard tu vas pouvoir crisser (sic) ton camp;
- c'est rêver depuis que tu as 12 ans du jour où tu vas t'en aller;
- c'est dire « oui papa » pas mal plus de fois que les Québécois.

Elle se considère comme une fausse Arabe puisqu'elle n'est plus, selon elle, Algérienne. Toutefois ses origines n'étant pas québécoises, elle ne peut se considérer Québécoise non plus. Si elle a à se définir, ce sera en tant qu'immigrante sans appartenance particulière et ça, c'est parce que ses parents lui ont souvent rappelé qu'elle n'était pas Québécoise puisqu'elle n'avait pas les mêmes valeurs. Si Djamila refuse la plupart du temps d'adhérer aux dires de ses parents et aux obligations de sa culture, elle a vite accepté ce que ses parents lui ont répété depuis son enfance : qu'elle n'était pas Québécoise et qu'elle ne le serait jamais totalement. Toutes les jeunes femmes mis à part Hajar, dont les parents ont fait preuve d'un grand laisser-aller, sont dans cette situation.

L'influence culturelle de ceux-ci a pris, souvent malgré elles, beaucoup plus de place qu'elles ne le croiraient ou voudraient le croire, ce qui explique leur vision plus maghrébine du monde et leur attachement à deux réalités distinctes.

Cette vision fait en sorte que nos interlocutrices considèrent les relations familiales des Québécois comme étant trop amicales et donc inappropriées en comparaison avec ce qu'elles connaissent.

Djamila explique : « Je pense que les Québécois ont tendance à tout dire à leurs parents, ils ont aussi le droit de répliquer et de dire ce qu'ils pensent vraiment. Moi je peux pas, je dois être hypocrite parce que je dois survivre! » Des parents ce sont des parents et la notion de respect empêche une relation où tout peut être partagé. Les jeunes femmes n'ont pas fait le choix de ne pas partager certaines informations, elles ne l'ont simplement jamais fait et c'est normal pour elles, d'où leur incompréhension face à ce qu'elles considèrent être la proximité amicale des parents québécois avec leurs enfants. Même si elles sont entourées d'amis qui peuvent leur expliquer les raisons qui les poussent à entretenir ce genre de relations, elles trouvent cela inacceptable. Elles n'ont toutefois pas le choix de respecter cette différence si elles veulent que leur entourage les respecte en retour. Il s'agit d'une reconnaissance mutuelle.

5.2.2 LES RELATIONS SOCIALES

Les relations sociales qu'entretiennent les jeunes femmes avec leurs réseaux d'amis hors de la maison sont basées sur le respect de la différence. Elles n'ont pas la même vision du monde que leurs amis ou collègues de travail, mais cela ne les empêche pas de développer de réelles amitiés. Leur identité sociale, sans être complètement opposée à leur identité familiale, s'en distingue.

Loubna : À la maison je suis tranquille, je fais ce que j'ai à faire. Dehors, bon c'est vrai, des fois je suis un peu dynamique. Mais à la maison je garde un certain respect. Mais ce qui se passe dehors genre, on s'en fout. Genre je vis ma vie, je profite de la vie, mais je reste quand même une fille posée. Je suis pas non plus une folle dans la rue. Mais je m'en permets un peu plus parce que les parents sont pas à côté de moi.

Même Hajar, qui est très transparente dans sa façon d'être, s'en permet plus lorsqu'elle n'est pas avec ses parents... comme le font toutes les jeunes femmes de son âge, toutes cultures confondues. Si tous les êtres humains agissent différemment selon les contextes, c'est qu'ils ont besoin d'être reconnus. Toutefois, ce besoin est d'autant plus présent lorsqu'un individu construit son identité et c'est le cas de Djamila, qui s'identifie à ce que les gens attendent d'elle :

Ben en général je me tiens de façon naturelle avec des gens qui me trouvent drôle étant donné que c'est ma façon d'approcher les gens. Et je te dirais que plus quelqu'un me trouve drôle ou cool plus je vais en mettre et être intense. Petit exemple : quand j'ai eu ma formation à La Ronde, tu étais là, t'as vu que je me suis mise sur la chaise pour parler dans le micro, je savais que les gens me trouvaient cool, alors t'as remarqué que j'en ai mis plus qu'il fallait, j'ai parlé plus longtemps des trucs comme ça. Dans le fond, plus tu me donnes du bon *feedback*, plus j'en donne. Je bâtis généralement ce que je suis par rapport à la perception des autres. Je dis souvent : si demain tout le monde décide que je suis pas belle ben je ne le serai plus.

Pour les jeunes femmes qui ont grandi à Terrebonne, Trois-Rivières ou Longueuil, leurs amis sont originaires de différents pays, mais sont majoritairement Québécois, les immigrants étant moins nombreux en banlieue. Toutefois, la société dans laquelle nous évoluons les oblige à travailler et à fréquenter des individus de toutes les nationalités. Ouvertes d'esprit, les jeunes femmes n'y voient aucun inconvénient et, au contraire, une richesse. Cependant, leurs cercles d'amis comprennent très peu d'Arabes, sauf ce qu'elles qualifient d'Arabes « cools », c'est-à-dire qui leur ressemblent et qui sont en réaction contre leur culture et leur religion d'origine.

À l'inverse, bien que constitués aussi de gens provenant des quatre coins du monde, les cercles d'amis de Khadidja et Loubna comportent beaucoup d'Algériens et de Marocains. Ayant été élevées dans des écoles et un quartier multiculturels, leur réseau social s'est formé d'individus qui leur ressemblent et dont la vie est empreinte de similitudes avec leurs propres réalités familiales. En effet, comme leurs amis proviennent de réalités semblables, ils ont les mêmes valeurs, les mêmes habitudes, des façons de penser similaires et une compréhension que des Québécois ne pourraient peut-être pas avoir.

Étant donné leurs amis culturellement plus proches, Loubna et Khadidja n'ont pas besoin d'avoir une identité sociale extrêmement différente de celle qu'elles ont à la maison. Bien évidemment, certains éléments se différencient, comme pour tous les jeunes de leur âge. Cependant, la distinction est moindre que pour les autres jeunes femmes qui ont des vies complètement opposées dans leur cercle social et à la maison, où elles camouflent une « rébellion culturelle » qui a débuté à l'adolescence.

5.3 LE PROCESSUS DE CONSTRUCTION IDENTITAIRE

Le processus de construction identitaire est long et complexe. En fait, il ne se termine jamais. « L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence. » (Maalouf, 1998, p.31) Elle est plus intense à l'adolescence étant donné le passage de l'enfance à l'âge adulte, moment où tous les êtres humains tentent de se définir en tant qu'individus. Par contre, selon les périodes de la vie, elle peut être tout aussi ardue. Ce processus n'est pas nécessairement douloureux et embêtant. Néanmoins, il représente une étape de questionnements qui peut parfois paraître longue et sans issues.

5.3.1 LA FRAGMENTATION DE L'IDENTITÉ

Comme nous avons pu le constater, les jeunes femmes possèdent plusieurs identités qu'elles utilisent en fonction des contextes et des gens avec qui elles se trouvent. Cette fragmentation de l'identité est nécessaire à la réussite de la communication et donc des interactions.

Elles réagissent aux gens en fonction de l'image qu'elles veulent projeter. Ceci explique pourquoi leur identité à la maison se différencie de leur identité à l'école, au travail ou ailleurs. À la maison, elles se sont construit une image de jeunes filles posées, obéissantes et serviables. Celle-ci leur permet de cultiver la confiance de leurs parents et ainsi entretenir de bonnes relations avec eux ce qui, éventuellement, leur servira quand elles auront quelque chose à leur demander.

Ces jeunes femmes sont capables, comme le suggérait Goffman, de contrôler l'image qu'elles veulent donner d'elles-mêmes et donc d'ajuster leurs comportements selon les individus qui se trouvent avec elles. Leur identité réelle, qui est une combinaison de toutes leurs identités, laisse la place à leur identité *virtuelle*¹ qui est une conséquence du public qui les regarde et avec qui elles interagissent.

S'il est vrai pour la plupart d'entre elles que l'écart entre les différentes identités est énorme, pour d'autres il en est tout autrement. Ceci pourrait d'ailleurs s'expliquer par une quête identitaire plus complexe. Si nous la déclarons plus complexe, c'est à cause de ses possibilités infinies. Il est vrai que toutes ces femmes ont théoriquement les mêmes chances, ouvertures et possibilités. Toutefois, elles les perçoivent différemment.

Si, par exemple, Khadidja se considère comme Québécoise, c'est sans doute parce que cette société lui permet de vivre sa vie et de pratiquer sa religion comme bon lui semble. C'est la société qui a permis à ses parents de s'offrir, ainsi qu'à leurs enfants, une meilleure qualité de vie et un avenir plus prometteur. C'est cette même société qui laisse ses parents pratiquer leur religion et qui lui donne plusieurs possibilités. Il en est de même pour Loubna qui peut apprivoiser la religion de ses ancêtres à son rythme grâce à la société qui l'a vue évoluer. Si pour ces femmes c'est le Québec qui leur a permis de vivre leur vie maghrébine dans un environnement plus libre et avec une meilleure qualité de vie, c'est cette même société qui a perdu Fatima, Jalila et Diamila en leur offrant trop de possibilités. Leurs rencontres, leurs interactions, les contextes dans lesquels elles se retrouvent les mettent sans cesse face à leur réalité qui est celle de leur double appartenance culturelle. Celle-ci semble leur faire éprouver des difficultés à se définir culturellement et à identifier leurs réelles appartenances, comme si elles se sentaient obligées, par moment, de choisir entre le Québec et leurs origines.

Même si certaines d'entre elles ont de multiples identités, très différentes les unes des autres, une chose est certaine : c'est qu'elles ne s'y perdent pas. Elles connaissent le rôle qu'elles occupent dans chacun de leurs environnements et elles savent comment se comporter pour arriver à communiquer efficacement. Leurs « personnages » se sont construits au fil de leurs interactions et réactions aux événements qu'elles ont vécus et à la

¹ Voir page 18 du cadre théorique. (Le Breton, 2004, p.137)

lecture qu'elles ont eue de ceux-ci. L'interprétation des attentats du 11 septembre 2001 que Fatima a fait est un excellent exemple de comment un événement peut jouer sur la construction identitaire d'un individu. Après le 11 septembre 2001, elle a eu un sentiment de dégoût et de honte face à l'islam. Elle a interprété les événements comme l'ont fait des millions d'autres gens, en mettant la faute sur les musulmans. Bien évidemment, cet événement ne représente pas ce que tous les Arabes de ce monde pensent ou désirent. Et même si certains ont eu honte, leur réaction n'a pas nécessairement été de renier leur appartenance culturelle. Loubna et Khadidja en sont de bons exemples. Elles ont été choquées par les attentats, mais elles savent très bien que les terroristes ayant commis ces actes ne représentent pas la majorité musulmane. L'interprétation est donc un mot-clé dans ces situations puisqu'un même événement peut créer de multiples réactions compte tenu des expériences personnelles des individus. Pour Fatima, le 11 septembre 2001 a été un moment décisif dans la construction de son identité. À partir de ce moment, il a été clair qu'elle ne voulait plus s'identifier à la culture arabe et à l'islam et sa stratégie pour le démontrer à ses amis a été de dénigrer de façon humoristique sa culture d'origine. Sa petite sœur, Jalila, qui n'avait pas lu l'événement de la même façon, a plutôt réagi contre les musulmans en se disant que quelque chose qui choquait autant sa grande sœur n'était pas acceptable. À partir de ce moment, elle s'est mise, elle aussi, à dénigrer sa religion par le biais de l'humour.

Ce que les jeunes femmes ont vécu, les gens qu'elles ont rencontrés, les événements qui les ont marquées ont tous eu un impact sur la construction de leur identité *globale*. Non seulement tous ces éléments ont déterminé qui elles seraient aujourd'hui, mais ils font aussi partie de ce qui détermine ce qu'elles seront demain.

5.3.2 VISION D'AVENIR

L'identité de nos interviewées ne sera jamais complètement construite. Comme nous l'avons vu, elle se transformera et se façonnera en réponse aux interprétations qu'elles font et feront de leurs rencontres et des événements qui se produisent, et ce, jusqu'à la fin de leurs jours. Toutefois, elles entrevoient leur avenir à l'image de ce qu'elles sont à l'heure actuelle.

Aucune d'elles ne désire continuer sa vie au pays de ses ancêtres puisqu'elles ne veulent pas perdre les libertés qu'elles ont connues. Cependant, Khadidja et Loubna espèrent se rapprocher de la réalité de leurs parents en portant le voile, en mariant un musulman et en éduquant leurs enfants comme elles-mêmes l'ont été.

Loubna : Comme moi j'ai vécu. C'est sûr que moi comme ma mère m'a élevée, je vais élever mes enfants comme ça aussi. Mais je dois m'attendre à ce que mes enfants vivent un peu comme moi j'ai vécu. Je vais pas être choquée qu'elle ait un copain et que je la voie avec un copain. Moi je vais lui en parler, je vais lui dire que c'est pas correct, mais moi-même j'ai fait ça. C'est pour leur sécurité. Non je vais pas lui dire que bon, un copain c'est pas bon, c'est mauvais et tout ça. Je sais que même si je dis ça, elle va le faire. On est tous des humains. Je vais juste lui apprendre à ne pas dépasser les limites. Je veux savoir qu'elle en a un. C'est sûr qu'elle va pas me dire : maman j'ai un copain, je veux que tu le connaisses. Parce que moi j'ai pas fait ça à mes parents. Je veux pas qu'elle me le dise, parce que comme je t'ai dit, il y a un certain respect avec la mère, tu comprends.

Même Djamila, Fatima et Jalila ne veulent pas changer la dynamique parents-enfants qu'elles ont connue. Elles réalisent que la réalité de leurs enfants sera différente, elles veulent leur laisser un peu plus de liberté sans toutefois être moins rigides. Fatima explique qu'elle veut être plus permissive sur : « les sorties oui, les amis oui. Mais toutes les autres affaires non. Mais je veux pas savoir avec qui y couchent, qu'est-ce qu'ils boivent, qu'est-ce qu'ils fument, les drogues. »

S'il y a un élément sur lequel elles veulent unanimement laisser toute la liberté du monde à leurs enfants, c'est la pratique de la religion puisqu'elles ont toutes eu cette chance. Comme le disait Khadidja, c'est quelque chose qui doit venir du cœur et qui ne doit pas être forcé. Toutes nos interlocutrices sont d'accord sur ce point, même les non pratiquantes. C'est pourquoi Hajar, Fatima, Jalila et Djamila se disent que si leurs enfants ont la foi et que c'est ce qui les rend heureux, ce n'est que tant mieux, elles les encourageront dans cette voie. À l'inverse, s'ils ne sont pas intéressés par la religion, elles n'y verront aucun inconvénient.

Pour Khadidja et Loubna, ce sera un travail important que d'élever leur progéniture dans un esprit qui les amènera à croire. Sans les forcer, elles vont chercher à les mettre

sur le droit chemin. Si elles n'y arrivent pas, elles y verront un échec total, comme l'auraient perçu leurs propres parents.

Loubna : Ouais, franchement que j'ai raté quelque chose. J'ai pas accompli mon devoir en tant que mère. Moi je suis musulmane, je suis pratiquante, j'espère que je vais continuer de l'être de mieux en mieux. Ça serait comme un échec, pas sur tout, mais sur ce point-là, qui est un point important chez moi. Parce que l'islam c'est un truc que tu dois apprendre à tes enfants, que tu ne dois pas imposer. C'est pas quelque chose toute seule, mon mari doit m'aider. Un couple, ça se fait ensemble. J'espère pas. Si mon mari et moi on leur apprend nos valeurs religieuses, je pense pas qu'ils vont dire : on s'en fout. Je pense que ça va marcher, mais si ça marche pas, ça serait vraiment un échec.

Cette possibilité d'échec ne semble pas trop effrayer les deux jeunes femmes puisqu'elles sont persuadées que le tout se fera naturellement étant donné l'environnement dans lequel leurs enfants seront élevés et l'exemple qu'elles-mêmes, en tant que mères, donneront.

Cet environnement familial et culturel a un impact majeur dans l'évolution des individus. Nous en avons la preuve avec les interviewées non pratiquantes qui rejettent leur culture d'origine, mais qui planifient élever leurs enfants comme elles-mêmes l'ont été et ce, même si certaines d'entre elles aient été ou soient encore importunées par les limites imposées par leurs parents. Les changements ne s'opèrent pas rapidement, Djamila en est consciente :

Ce qui reste tabou reste tabou. Pour mes parents, le sexe, la drogue, l'alcool, c'est pas toléré. Ça ne change pas d'une génération à l'autre selon moi. Quatre, cinq générations vont penser d'une façon. Ça va évoluer tranquille-ment pour nous, c'est pas comme les gens d'ici.

S'il est vrai que les changements se font lentement, on ne peut nier qu'ils sont accélérés dans certaines circonstances, comme lors d'un mouvement migratoire qui implique une reconstruction identitaire pour s'adapter à un nouvel environnement. Même si plusieurs transformations s'effectuent, lorsque l'ancrage culturel est fort il se perpétue. Certaines des jeunes femmes le prouvent très bien. Elles essaient de se distancier de leur culture d'origine, mais y arrivent très difficilement, leurs valeurs et visions du monde

maghrébines les rattrapent toujours. Jalila est tout de même persuadée qu'il ne s'agit pas d'une réalité propre aux musulmans.

C'est pas un truc de religion. Je veux pas qu'ils fassent des erreurs. Je veux pas leur dire que c'est correct que tu fumes mais dis-le-moi avant je veux le savoir. Je veux qu'ils pensent que c'est interdit pis qu'ils se sentent mal quand ils le font jusqu'à ce qu'ils soient assez conscients de ce qu'ils font.

De toute façon, avant de se rendre à l'étape des enfants, les jeunes femmes devront partir de chez elles. Certaines quitteront la maison quand leur situation financière le leur permettra et d'autres devront attendre d'avoir trouvé un mari.

5.4 RESUME

L'environnement dans lequel évoluent les femmes que nous avons côtoyées et interviewées est donc un élément à ne pas sous-estimer. Chaque endroit qu'elles fréquentent est le théâtre de nouvelles rencontres permettant des interactions qui elles, ont un impact sur la construction de leur identité.

Nous l'avons vu, elles ont des parents pleins de principes directement liés à la culture de leur pays d'origine. Ces principes sont suivis à la maison, peu ou pas du tout à l'extérieur. Certaines valeurs sont comprises et intégrées, d'autres sont rejetées. Il s'agit d'un *contournement*, c'est-à-dire de la stratégie identitaire selon laquelle elles se fondent dans la masse à l'extérieur de la maison (en fonction des individus avec qui elles se trouvent) tout en étant capables de préserver leur culture à la maison et ainsi satisfaire leurs familles.

Elles sont prises entre un mode de vie à la québécoise, mais une façon de penser à l'algérienne ou la marocaine qui est difficile à combiner par moment. S'il était plus facile pour chacune d'entre elles d'être des femmes musulmanes pratiquantes et attachées à leur culture d'origine, elles préfèrent tout de même essayer de vivre une vie différente de celle que leurs parents ont vécue. Cela implique, comme mentionné plus haut, le mensonge, les non-dits, les cachotteries, etc., puisque ceux-ci sont le résultat de la construction

d'identités autres que l'identité culturelle du milieu familial connue et souhaitée par les parents. Ces autres identités, qui se sont formées à l'école et qui continuent de se forger à travers les rencontres et les interactions sociales, se différencient grandement des interactions familiales.

Si chacune de ces femmes a plusieurs identités, Hajar, Khadidja et Loubna sont sans doute celles qui manifestent le plus de cohérence. Hajar a presque totalement intégré et intériorisé les valeurs et la culture québécoise en utilisant la stratégie identitaire *d'assimilation au majoritaire* puisque ses parents l'acceptent malgré leurs croyances personnelles. Sans rejeter totalement sa culture d'origine, elle a opté pour une tentative d'intégration complète à la société d'accueil de ses parents. Khadidja est dans la même situation, mais à l'inverse, avec la culture algérienne. Nous l'associerions donc avec la stratégie *d'intériorisation* puisque même si elle se considère Québécoise et profite des droits et libertés qui y sont reliés, elle accepte son statut d'immigrante et intériorise son identité ethnique qui la définit parfaitement selon elle. En ayant été très proche de ses parents, elle a toujours vu comme naturel d'être une musulmane pratiquante, comme ces derniers le sont. Loubna est dans la même situation que Khadidja. Même si elle a été tentée par les possibilités que sa vie au Québec lui offrait, elle désire ardemment devenir une musulmane irréprochable qui pratique et connaît sa religion sur le bout de ses doigts. Elle y travaille puisque son but est clair et elle espère vraiment y arriver.

Nos trois autres interlocutrices, de leur côté, sont dans un flou identitaire plus marqué. Elles ne savent pas vraiment ce qu'elles veulent faire dans la vie, ce à quoi elle ressemblera, mais elles tiennent à continuer de se distancier de leur culture d'origine. Cependant, même s'il s'agit de leur souhait le plus cher, elles éprouvent déjà des difficultés à y arriver puisqu'elles adhèrent profondément à plusieurs valeurs de celle-ci. Ces jeunes femmes utilisent le *retournement sémantique* comme stratégie identitaire. Elles *intériorisent* le statut d'immigrante qu'on leur attribue, car elles se disent elles-mêmes incapables de s'en dissocier. Toutefois, leur seule façon de l'accepter est de ridiculiser leur culture d'origine de façon humoristique. Puisqu'elles-mêmes discriminent leur culture, elles ne s'attendent pas à moins venant des autres et préfèrent donc les devancer en s'autodésignant par des qualificatifs qui seraient qualifiés d'injurieux s'ils étaient prononcés par des non-Arabes. En s'envoyant des répliques telles : « *maudite* (sic)

Arabe. va mettre ta burqa ». pour signifier à leur amie qu'elle est séduisante dans sa robe de soirée, Djamila, Jalila et Fatima transforment ce qu'elles jugent négatif en positif.

Nous sommes donc en mesure de diviser notre échantillon de participantes en deux catégories. La première étant celle des femmes plus branchées sur leurs désirs et leurs aspirations puisqu'elles ont une appartenance forte à l'une ou l'autre des deux cultures. Le deuxième groupe représente les jeunes femmes qui sont déchirées entre les multiples possibilités que la vie leur offre. Déchirées entre faire plaisir à leurs parents en adhérant à une culture à laquelle elles croient à moitié ou les décevoir en s'identifiant à la culture de la société dans laquelle elles vivent, mais qui est plus un idéal qui ne leur correspond pas vraiment non plus.

CONCLUSION

Cette recherche nous a donc permis d'exposer un questionnement et de tenter d'y répondre. Nous voulions arriver à comprendre comment les femmes que nous avons choisies arrivent à exprimer et construire leur identité dans le ou les contextes dans lesquels elles se retrouvent. De cette interrogation, nous sommes venus à la formulation qui suit de la question de recherche : Comment les filles d'immigrants maghrébins musulmans, aujourd'hui âgées entre 20 et 25 ans, nées au Québec ou arrivées en bas âge, construisent-elles leur identité à travers leurs interactions sociales et familiales?

Afin d'arriver à trouver réponse à cette question, nous nous sommes fixé des objectifs. Ceux-ci consistaient à comprendre les stratégies de construction identitaire qu'utilisent les jeunes femmes, comprendre comment celles-ci réussissent à composer avec deux cultures, deux milieux et deux regards, puis finalement, comprendre comment elles vivent leur différence et comment elles entendent leur avenir.

Afin d'être en mesure de répondre à notre question de recherche, et par le fait même atteindre nos objectifs, nous avons commencé par établir un cadre théorique bâti à partir des travaux de divers auteurs s'étant intéressés aux concepts d'identité, de culture et de reconnaissance. Nous avons aussi accordé une importance particulière au courant interactionniste symbolique étant donné le rôle de premier plan que celui-ci accorde à l'acteur, ses interprétations et ses interactions, et qui concorde avec l'intérêt que nous avons de voir les individus comme étant aux commandes de leur vie et non plus de simples pions qui obéissent au système.

Par la suite, nous avons établi un cadre méthodologique fondé sur l'observation directe et les entrevues. Pour ce faire, nous avons passé de longues périodes sur le terrain, avec nos interlocutrices, dans le but de les voir agir et interagir dans divers environnements qu'elles ont l'habitude de fréquenter. Nous nous sommes aussi assis avec ces dernières dans des endroits plus intimes pour procéder à des entrevues en profondeur qui nous permettraient de mieux saisir leur perception du monde, de leur entourage et de leur vie. Ces femmes ont été choisies, car elles travaillaient toutes à un moment ou à un autre à La Ronde, ce qui nous a permis d'entrer en contact avec elles. Elles répondaient à nos critères, c'est-à-dire de 20 à 25 ans, nées au Québec ou arrivées en bas âge, et issues de familles musulmanes ayant immigré du Maroc ou de l'Algérie vers le Québec.

Pour être en mesure de bien comprendre la toile de fond dont elles proviennent, nous avons jugé nécessaire de faire une mise en contexte de l'immigration au Québec et des lois qui s'y rattachent. De plus, nous nous sommes attardés à l'histoire et à la religion du Maroc et de l'Algérie pour connaître le passé dans lequel les parents des jeunes femmes ont grandi.

Au début de notre travail de recherche, nous avons émis une hypothèse selon laquelle, dans une société multiethnique comme celle du Québec, il est possible de garder bien ancrées les racines d'une culture étrangère, mais que les tentations extérieures à la famille sont bien présentes, poussant les filles d'immigrants maghrébins musulmans à ajuster leurs comportements en fonction du milieu et des gens avec qui elles se retrouvent. La différence entre lesdits comportements est marquante puisque, toujours selon notre hypothèse, la vie familiale implique une vie culturelle forte, alors que la vie à l'extérieur est plus à l'image de la réalité de la société québécoise.

Nous constatons que notre hypothèse s'avère être en partie juste, à quelques éléments près. En effet, la recherche nous a permis de vérifier nos suppositions pour pouvoir les préciser.

Les jeunes femmes que nous avons interrogées et observées ont été éduquées dans la société multiethnique qu'est le Québec. Nous avons remarqué que celles qui avaient été élevées dans des quartiers où le nombre d'immigrants est plus important étaient plus portées à vouloir intégrer, dans le but éventuel de la transmettre, la culture de leurs

parents. Toutefois, celles qui ont grandi dans des banlieues montréalaises où le nombre d'immigrants est faible ont plus tendance à vouloir s'en éloigner. Leurs interprétations du monde qui les entoure se forment à partir des individus qu'elles rencontrent et des interactions qu'elles ont avec ces derniers. Les types d'environnements occupent donc une place de choix dans la construction identitaire des jeunes femmes puisque c'est au sein de ces environnements qu'elles font des rencontres, qu'elles interagissent et forment leur pensée.

Ces espaces de rencontres et d'interactions les poussent à se construire de multiples identités qui, ensemble, forment un tout. Tels des caméléons, les jeunes femmes qui ont participé à notre recherche s'adaptent à leurs divers environnements et aux individus qui les habitent. Elles se transforment en fonction de l'image qu'elles désirent projeter et qui leur permettra d'être reconnues.

Évidemment, la fréquence et l'intensité de ce changement varient selon chacune d'elles. Comme tous les êtres humains, elles le vivent chacune à leur façon. Toutefois, ce qui les distingue est leur double appartenance culturelle et les différents environnements qui s'y rattachent, et qui ne sont pas nécessairement compatibles.

Pour certaines, l'identité *globale* forme un tout dont chaque fragment se différencie grandement. Pour les autres, ce tout semble plus homogène et moins contradictoire. Ce sont les jeunes femmes aux prises avec des identités dont les traits sont les plus divergents qui doivent travailler constamment sur la modification de leur comportement, afin de s'adapter aux individus avec lesquels elles interagissent.

Même si certaines des jeunes femmes mettent plus d'efforts dans la construction de leurs différents « personnages », elles ont toutes au moins une identité familiale et une identité sociale. L'identité que Goffman qualifie de *virtuelle*, et dont il a souvent été question dans ce mémoire joue un rôle important dans les vies de Djamila, Jalila, Fatima et Loubna particulièrement. En effet, pour ces jeunes femmes, les apparences sont extrêmement importantes. Cependant, contrairement à la réalité maghrébine, c'est de leur image personnelle qu'elles se soucient et non pas de celle de leur famille. Habituees depuis leur tendre enfance à tout faire pour garder la face, elles comprennent l'importance

de transformer leur identité pour s'assurer de plaire et d'être reconnues par tous et dans tous les contextes.

Ce besoin, elles le comblent en se faisant des amis qui leur donnent le sentiment d'être aussi géniales qu'elles espèrent l'être. Si pour Hajar et Khadidja le besoin est peut-être moins fort, pour Fatima, Loubna, Jalila et Djamila, il occupe toutes leurs énergies. La reconnaissance que peut leur donner leur entourage les fait sentir en vie, capables d'être ce qu'elles désirent être, et non pas simplement les membres de telle ou telle famille, ce qui démontre bien l'importance et l'impact du regard des autres. Toutefois, cette image de filles *cools* n'empêche pas les jeunes femmes de vouloir être reconnues également par leurs familles. Elles mettent autant d'efforts à avoir une belle image sociale qu'une de fille obéissante lorsqu'elles sont à la maison.

Ce désir si puissant d'être à l'image de ce que leurs parents attendent d'elles entre en contradiction avec leur volonté avouée de se distancier de ceux-ci. La notion de respect, qui revient sans cesse dans les discours, démontre bien une de leurs préoccupations majeures : ne jamais manquer de respect envers l'autorité parentale. Ce désir découle de l'importance accordée à la famille dans la culture maghrébine. Cependant, il est difficile de comprendre quelle est la réelle signification dudit respect si l'on se fie au jeu de cachotteries et de mensonges auquel la plupart des jeunes femmes se prêtent quotidiennement. Selon nos observations, respecter ses parents équivaut simplement à agir en fonction de leurs attentes, ou feindre de le faire dans le but avoué de ne pas les décevoir. Cette façon d'agir est le résultat de l'interprétation des interactions qu'ont nos interlocutrices avec leurs parents et avec leur cercle d'amis ou de collègues. Elles jugent nécessaire de donner l'image qui convient selon le contexte, pour préserver ou bâtir ce qu'elles considèrent être de bonnes relations.

Ces identités multiples se sont construites tout au long de leurs enfances et adolescences dans le but d'arriver à être acceptées et reconnues à la fois dans le milieu familial et dans le milieu social. Leurs expériences et les interprétations qu'elles ont faites de celles-ci les ont amenées à rejeter ou à intérioriser des éléments avec lesquels elles se sont bâti un « moi » cohérent. Si cela n'a jamais été simple, elles réussissent très bien aujourd'hui à agencer cesdits éléments pour arriver à les faire tenir ensemble. La majorité d'entre elles savent qu'elles combinent les meilleurs éléments de chacune des cultures

avec lesquelles elles vivent pour former un tout. Mais cette combinaison n'est pas claire à leurs yeux. Elles peuvent définir chacune de leurs facettes, mais elles n'arrivent pas à le faire en tant que « tout ».

Même si chaque individu se compose de différentes identités pour s'adapter aux gens ou aux situations, le processus est plus complexe lorsque ce cheminement se fait au sein de plusieurs cultures à la fois. Cela est d'autant plus vrai lorsque les cultures ne se ressemblent pas et, au contraire, s'opposent en plusieurs points. Il faut qu'elles arrivent à changer leurs habitudes selon les personnes avec qui elles se trouvent, selon les regards qui sont posés sur elles, il faut qu'elles fassent croire à des mensonges pour ne pas blesser ou manquer de respect envers l'autorité parentale ou même les amis, il faut qu'elles choisissent quoi faire ou ne pas faire dans le but de respecter leurs valeurs et leurs idéaux, tout en s'adaptant au lieu et au moment. Pour arriver à se construire une identité en répondant aux attentes de ceux qui les entourent, tout en respectant leurs propres idéaux et désirs, les jeunes femmes ont utilisé différentes stratégies identitaires dont il a été question dans le cadre théorique et dans l'analyse et interprétation. Comme ces stratégies ne peuvent pas, en elles seules, expliquer un processus de construction identitaire, il est essentiel de les combiner, comme l'ont fait les interviewées, pour ainsi utiliser des aspects spécifiques de chacune d'entre elles et en faire un tout cohérent et fonctionnel.

Cette recherche nous a permis de voir à quel point la difficulté de composer avec deux cultures peut être grande pour certaines et moins brutale pour d'autres. Les individus avec qui les jeunes femmes ont grandi, et les regards qui ont été posés sur elles, expliquent en grande partie les stratégies qu'elles ont adoptées pour arriver à se construire un « moi » cohérent. Si elles acceptent toutes leur statut d'immigrante, et que cinq d'entre elles se définissent en grande partie par celui-ci, cela ne veut pas dire qu'elles arrivent toutes à le gérer de façon similaire. C'est pour cette raison que ce mémoire connaît des limites. Il ne peut être représentatif de la réalité de toutes les jeunes femmes qui sont filles d'immigrants maghrébins musulmans, et il ne peut servir de portrait de cette population de femmes immigrantes dites de deuxième génération non plus. Chaque personne est unique et même s'il existe des similitudes, jamais nous ne saurons à quel point les six jeunes femmes étaient vraies, naturelles et ouvertes en notre présence.

En résumé, plus les possibilités sont infinies dans l'esprit d'un individu, plus il éprouve de la difficulté à choisir ce qui le rend heureux et à définir qui il est. Le défi est d'autant plus grand pour les jeunes femmes que nous avons interrogées puisque les possibilités qui s'offrent à elles les éloignent de la réalité familiale dans laquelle elles ont été élevées. Elles se retrouvent donc devant trois choix : le premier est d'adhérer à la pensée et aux habitudes de leurs parents, et ainsi rester plus honnêtes envers leurs différents entourages et moins tiraillées entre eux. Le deuxième est de décider de se diriger dans un chemin qui ne ressemble pas à celui que leurs familles auraient souhaité pour elles, et ainsi entrer en conflit avec celle-ci. Le troisième serait de simplement éviter les disputes en mentant et en ne laissant pas paraître une grande partie de qui elles sont vraiment, partie qui correspond à leur identité sociale. Pourtant, pour la plupart d'entre elles, ce choix n'existe pas réellement si elles veulent écouter tous leurs désirs à la fois.

Les environnements dans lesquels ont été éduquées les jeunes femmes jouent un grand rôle dans leur construction identitaire, car ils ont permis des rencontres, et donc des interactions qui les ont marquées d'une manière à ce qu'elles décident elles-mêmes de suivre le chemin qu'elles ont choisi.

Peu importe le chemin emprunté, les jeunes femmes s'adaptent au rythme de leur vie « moitié-moitié » et vivent bien leur différence. Si certaines d'entre elles ont pu trouver ardu, durant leur adolescence, d'être « l'immigrante », elles le vivent très bien aujourd'hui et s'assument ainsi. Les autres continuent d'évoluer dans un monde où elles sont des immigrantes parmi tant d'autres, et où elles peuvent vivre comme elles l'entendent, protégées par le multiculturalisme canadien.

Elles ont donc la chance d'avoir deux cultures et deux visions du monde. Même si certaines tentent souvent de se distancier de la culture qui a vu grandir leurs parents, elles n'arrivent pas à la renier, et l'intègrent à leur vie en fixant elles-mêmes leurs propres limites, pour qu'elle s'harmonise avec la culture dans laquelle leurs parents se sont installés pour refaire leurs vies.

RÉFÉRENCES

LIVRES ET PUBLICATIONS ÉCRITES

- Abou, Selim. 1986. *L'identité culturelle : Relations interethniques et problèmes d'acculturation*. Paris : Édition Anthropo, 235 p.
- Bourque, Gilles et DUCHASTEL, Jules. 2000. « Multiculturalisme, pluralisme et communauté politique ; le Québec et le Canada ». In Elbaz, M. et Helly, D., *Mondialisation, citoyenneté et multiculturalisme*, Québec : Éditions L'Harmattan et Presses universitaires de Laval, p.147 à 170.
- Caïn, Jacques. 1978. « Identification et identité : de l'un aux autres, et inversement ». In *L'identification. L'autre, c'est moi*, Collectif, p.11-24. Paris : Éditeur Tchou.
- Camilleri, Carmel. 1989. « La communication dans la perspective interculturelle ». In *Chocs des cultures concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*, sous la dir. de Carmel Camilleri, Margalit Cohen-Emerique, contribution de M. Abdallah-Preteuille ... [et al.]m, p 363-398. Paris : L'Harmattan.
- Camilleri, Carmel. 1989. « La culture et l'identité culturelle : champ notionnel et devenir ». In *Chocs des cultures concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*, sous la dir. de Carmel Camilleri, Margalit Cohen-Emerique, contribution de M. Abdallah-Preteuille ... [et al.]m, p 21-76. Paris : L'Harmattan.
- Cohen-Emerique, Margalit. 1989. « Travailleurs sociaux et migrants, la reconnaissance identitaire dans le processus d'aide ». In *Chocs des cultures concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*, sous la dir. de Carmel Camilleri, Margalit Cohen-Emerique, contribution de M. Abdallah-Preteuille ... [et al.]m, p 77-116. Paris : L'Harmattan.
- Coogan, D. Michael. 2006. *Religions du monde*. Coll. « Histoire Universelle », Pays-Bas : Evergreen, 288 p.
- Crépeau, François. 2002. « La politique canadienne d'immigration : les défis de la mondialisation ». In *Les Nouvelles Migrations. Un enjeu européen*, sous la direction de Bribosia, Emmanuelle et Rea, Adrea, Bruxelles : Editions Complexe, 30 p.

- Dalle, Ignace. 2007. *Maroc : histoire, société, culture*. Coll. « Les guides de l'état du monde », Paris : La Découverte, 221 p.
- Goffman, Erving. 1974. *Les rites d'interaction*. Coll. « Le sens commun », Paris : Éditions de Minuit, 230 p.
- Grawitz, Madeleine. 1981, *Lexique des sciences sociales*. Paris : Dalloz, 381 p.
- Hall, Stuart. 1997. *Representation, Cultural Representations and Sygnifying Practices*. Coll. «Culture, media and identities», Londres : Sage Publications, 400 p.
- Hammersley, Martyn et Atkinson, Paul. 1983. *Ethnography, Principles in Practice*. Cambridge : Tavistock Publications, 273 p.
- Helly, Denise. 1996. *Le Québec face à la pluralité culturelle 1977-1994 : Un bilan documentaire des politiques*. Québec : Les presses de l'Université Laval, 491 p.
- Houle, François. 1999. « Citoyenneté, espace public et multiculturalisme : la politique canadienne de multiculturalisme ». *Sociologie et sociétés*, vol. XXXI, numéro 2, (automne).
- Ladmiral, Jean-René, et LIPIANSKY, Edmond Marc. 1989. *La communication interculturelle*. Paris : Armand Colin Éditeur, 318 p.
- Le Breton, David. 2004. *L'interactionnisme symbolique*. Coll. « Quadrige ». Paris : Presses universitaires de France. 249 p.
- Lipiansky, Edmond Marc. 1990. « Introduction à la problématique de l'identité ». In *Stratégies identitaires*, sous la dir. de Edmond Marc Lipiansky, Isabelle Taboada-Leonetti et Ana Vasquez, p. 7-26. Paris : Presses universitaires de France,
- Malewska-Peyre, Hanna. 1990. « Le processus de dévalorisation de l'identité et les stratégies identitaires ». In *Stratégies identitaires*, sous la dir. de Carmel Camilleri et all. 110-130. Paris : Presses universitaires de France.
- Maalouf, Amin. 1998. *Les identités meurtrières*. Paris : Editions Grasset & Fasquelle, 189 p.
- Nugent, Walter. 1992. *Crossings, The Great Transatlantic migrations, 1870 – 1914*. Indianapolis, USA : Indiana University Press, Bloomington, 234 p.
- Pierre, Vincent. 1994. *Immigration phénomène souhaitable et inévitable*. Coll. «Dossiers documents», Montréal : Québec/Amérique, 267 p.
- Poulot, Monique. 2000. *La population mondiale. L'urbanisation, les migrations, la population active*. Paris : Éditions clartés, 99 p.

- Poupart, Jean, Groulx, Lionel-Henri, Deslauriers, Jean-Pierre, Laperrière, Anne, Mayer, Robert et Pires, Alvaro P. 1997. *La recherche qualitative, Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Montréal : Chenelière Éducation, Gaëtan Morain Éditeur, 405 p.
- Stora, Benjami. 2001. *Histoire de la guerre d'Algérie (1954-1962)*. Paris : La Découverte : 123 pages.
- Taboada Leonnetti, Isabelle. 1989. « Stratégies identitaires et minorités dans les sociétés pluriethniques ». In *Revue internationale d'action communautaire*. No.21-61, p.95-107.
- Tandonnet, Maxime. 2007. *Géopolitique des migrations. La crise des frontières*. Paris : Éditions Ellipses, 144 p.
- Todorov, Tzvetan. 1995. *La vie commune : Essai d'anthropologie générale*. Paris : Éditions du Seuil, 190 p.
- Vermeren, Pierre. 2002. *Le Maroc en transition*. Paris : Éditions La Découverte / Poche, 262 p.
- Vermeren, Pierre. 2002. *Histoire du Maroc depuis l'indépendance*. Paris : Éditions La Découverte, 122p.
- Williamson, Jeffrey G. 2006. « Migrations mondiales ». *Finances & Development*, vol. 43, no 3, p. 23-27.
- Zaater, Miloud. 2003. *L'Algérie de la guerre à la guerre (1962-2003)*. Paris : Éditions L'Harmattan, 212 p.
- Le Petit Robert MICRO, 1998, Paris.
- Le Petit Robert, 1990, Paris.

RÉFÉRENCES INTERNET

- Dewing, Michael, Leman, Marc. *Le multiculturalisme canadien*, Division des affaires politiques et sociales, 1994. Révisé le 16 mars 2006. Bibliothèque du Parlement [En ligne] <http://www.parl.gc.ca/information/library/prbpubs/936-f.htm>. <Page consultée en avril 2009>
- Québec, Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, Direction des communications. 1990. *Au Québec pour bâtir ensemble : Énoncé de politique en matière d'immigration et d'intégration*. ISBN : 2-550-21357-2. Québec : Publications DAZ inc. [En ligne] <http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/ministere/Enonce-politique-immigration-integration-Quebec1991.pdf>. <Page consultée en juillet 2009>, 112 p.
- Québec, Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles. 2009. *Valeurs et fondements de la société québécoise*. [En ligne] <http://www.quebecinterculturel.gouv.qc.ca/fr/valeurs-fondements/index.html>. <Page consultée en juillet 2009>
- Québec, Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, Direction de la recherche et de l'analyse prospective. 2005. *Portrait statistique de la population d'origine ethnique algérienne, recensée au Québec en 2001*. [En ligne] <http://www.quebecinterculturel.gouv.qc.ca/publications/fr/diversite-ethnoculturelle/com-algerienne.pdf>. <Page consultée en août 2009>, 10 p.
- Québec, Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, Direction de la recherche et de l'analyse prospective. 2005. *Portrait statistique de la population d'origine ethnique marocaine, recensée au Québec en 2001*. [En ligne] <http://www.quebecinterculturel.gouv.qc.ca/publications/fr/diversite-ethnoculturelle/com-marocaine.pdf>. <Page consultée en août 2009>, 10 p.
- Québec, Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles. 2009. *Le Québec : une société pluraliste*. [En ligne] <http://www.quebecinterculturel.gouv.qc.ca/fr/valeurs-fondements/valeurs-communes/societe-pluraliste.html>. <Page consultée en août 2009>
- Québec, Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles. 2007. *Recherche et statistiques*. [En ligne] <http://www.micc.gouv.qc.ca/fr/recherches-statistiques/index.html>. <Page consultée en juillet 2009>
- Québec, Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, Direction de la recherche et de l'analyse prospective. 2009. *FICHE SYNTHÈSE SUR L'IMMIGRATION AU QUÉBEC – ANNÉE 2008*. [En ligne] http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Note_synthese_Immigration.pdf <Page consultée le 14 août 2009>, 3 p.

Québec, Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, Direction de la recherche et de l'analyse prospective. 2009. *Population immigrée recensée au Québec et dans les régions en 2006 : caractéristiques générales : Recensement de 2006 : Données ethnoculturelles*. [En ligne]
<http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Population-immigree-recensee-Quebec-regions-2006.pdf>. <Page consultée le 14 août 2009>, 171 p.

Turcotte, Nicole. Québec, Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, Direction de la recherche et de l'analyse prospective. 2009. *Tableaux sur l'immigration permanente au Québec : 2004-2008*. [En ligne]
<http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Immigration-Quebec-2004-2008.pdf>. <Page consultée en juillet 2009>, 46 p.

Université Mohamed Premier d'Oujda, La Faculté des Sciences Juridiques, Economiques et Sociales, Le Centre d'études canadiennes d'Oujda (CECO), La Chaire UNESCO de la culture de la Paix et la CERIM. 2006. *Emigration marocaine au Canada : mobiles, représentations et contraintes*. [En ligne]
<http://www.aieq.qc.ca/bulletins/janv06/maroc.pdf> <Page consultée en août 2009>, 3 p.